MERCVRE

DE

FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, 5 fr. 75; plein tarif 6 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT SOIXANTE-QUATRIÈME

15 Novembre — 15 Décembre 1935

15 Novembre — 15 Décembre 1935 Tome CCLXIV

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXV

PASSION DE LA MESURE

—

L'idée de modération, le mot même de modération semblent souffrir aujourd'hui d'un discrédit bien surprenant dans un pays qui n'a cessé de se donner pour le refuge du bon sens et de la mesure. Notre plus sûre vertu, c'est le désir que nous avons de la vertu. Les Français aiment la raison, la sagesse, l'harmonie. Ils pensent tant à ces belles qualités, ils en parlent parfois si bien qu'ils s'imaginent de bon cœur les posséder, et même sans partage.

Ni l'histoire, ni la psychologie quotidienne et ni même le déterminisme géographique, si souvent invoqué, ne sauraient nous rassurer sur l'efficacité de nos mérites. Mais tout nous démontre la persévérance de nos goûts : les Français ont l'intelligence de l'équilibre, la France a produit une légion de grands esprits qui, de siècle en siècle, ont peint une image idéale de l'homme pondéré, juste et judicieux.

La France contemporaine, la France de 1935, peut-elle se reconnaître, en toute bonne foi, dans ce modèle que lui proposent les meilleurs et les plus illustres d'entre ses fils? Sincèrement, je ne le crois pas. Notre pays semble avoir perdu jusqu'au sens de la modération.

Un phénomène aussi douloureux n'est évidemment pas sans causes manifestes. La guerre, d'abord, puis les dérèglements de la paix, les brusques métamorphoses de la civilisation matérielle, le grand désordre économique, la

confusion sociale et, pour finir, les dissensions civiques ont jeté, puis entretenu, puis accru le trouble dans les esprits. La France, aujourd'hui, semble oublier les leçons de ses maîtres. Elle donne le spectacle d'un grand pays qui veut, une fois de plus, déchirer sa charte intellectuelle et s'abandonner dangereusement à toutes les erreurs que son génie même n'a cessé de condamner.

L'esprit vit mal et travaille mal dans cette atmosphère empoisonnée. La plupart des organes dont le rôle est d'éclairer l'opinion multiplient, de jour en jour, les appels à la discorde. Je veux bien croire que certains d'entre eux n'ont en vue que le bien public. Mais peut-on préparer le bien public dans la fureur et l'exécration? Les lettres, les sciences et les arts, dont le service exige non certes le détachement des choses actuelles mais une lucide sérénité, souffrent de mille façons dans cette conjoncture. Les lettres, les sciences et les arts vont-ils sombrer pour un temps dans ce bouleversement de toutes les valeurs? On doit le redouter. L'incessante et mutuelle réaction des esprits extrêmes pourrait bientôt rendre intenable cette position médiane qui demeure à notre avis la position française par excellence, celle où notre génie se meut avec aisance et succès.

Quand elle ne cède pas à la contagion, à l'intimidation ou à la terreur, l'intelligence cherche un asile pour persévérer dans ses œuvres et ses devoirs. Nous serions heureux que le *Mercure de France* apparût à tous les yeux comme l'asile souhaité. Notre vieille maison a merveilleusement échappé, pendant près d'un demi-siècle, à toutes les influences qui mènent aujourd'hui le monde et déterminent ordinairement la conviction. Notre maison est libre de toutes les servitudes. Elle n'obéit qu'aux règles du bon sens et du goût. L'homme qui a fondé le *Mercure de France* et qui l'a dirigé pendant si longtemps nous a prouvé, en mille circonstances, que le bon sens ne saurait entraîner ni paresse, ni lourdeur, ni surtout indifférence. En un temps où les doctrines extrêmes s'efforcent, par tous les moyens, de faire renoncer les âmes raisonnables à leur calme et à leur libre arbitre, Alfred Vallette aurait pu se proclamer, en souriant, un extrémiste de la

modération. Qu'on ne parle pas de tiédeur: Alfred Vallette m'a fait comprendre que la passion de la mesure est une passion, c'est-à-dire un tourment.

Qu'on ne dise point que la mesure n'est plus de saison dans les circonstances exceptionnelles où se débattent la France et le monde. C'est précisément à l'heure où les passions s'échauffent et où les regards se brouillent, c'est précisément à l'heure où la mesure fait le plus cruellement défaut que l'on doit la juger nécessaire et l'appeler de tous ses vœux. La France souffrante, mais non encore égarée, peut considérer les sociétés qui l'entourent ; les ilotes ne nous manquent point.

Il ne s'agit certes pas de se détourner imprudemment de la dévorante actualité. Il ne s'agit pas, surtout, cela va sans dire, d'oublier dans une méditation olympienne les appels de la vie et de la souffrance humaines. Notre devoir est exactement de concilier les exigences de l'humanisme et celles de l'humanité. Notre devoir est de conserver notre sang-froid, notre devoir est de rappeler sans cesse que le jeu normal de l'intelligence exige l'ordre et l'harmonie. La France n'est pas si malade qu'elle ne puisse encore, du moins par le travail et l'exemple de ses lettrés, donner au monde inquiet une leçon d'indépendance et de modération.

GEORGES DUHAMEL.

SAINTE-BEUVE
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE
QUELQUES PRÉCISIONS

En 1848, Philippe Lesbroussart, littérateur, professeur de littérature française et d'histoire de la littérature moderne à l'Université de Liége, était obligé, devenant aveugle, d'abandonner sa chaire.

Un emploi de professeur serait donc à conférer à la fin de la même année à la reprise des cours.

Charles Rogier, ministre de l'Intérieur de Belgique, voulait, pour remplacer Lesbroussart, faire appel à un littérateur français. Il charge son frère, Firmin Rogier, ministre de Belgique à Paris, de s'informer. Celui-ci en parle à Casimir Bonjour, auteur dramatique assez oublié aujourd'hui qui, à ce moment-là, briguait un fauteuil d'académicien. Casimir Bonjour faisant précisément les visites d'usage se rend chez Sainte-Beuve à qui il parle du poste vacant à Liége et lui demande s'il ne connaît pas quelque homme de lettre qui pourrait occuper cette chaire.

Sainte-Beuve pense à lui-même qui, dix-sept ans auparavant, dans les circonstances que l'on sait, et bien que nommé professeur ordinaire à l'Université de Liége, avait décliné au dernier moment les offres du Régent de Belgique, Surlet de Chokier: nommé le 31 mai 1831, il adressait sa démission le 4 septembre suivant.

Cependant, il paraît décidé en 1848 à accepter de venir à Liége.

De son côté, Charles Rogier, très indécis sur le choix du successeur de Lesbroussart, accueille avec satisfaction cette candidature. D'autres noms étaient également

prononcés, notamment celui de J. Nisard, critique et littérateur, le même que l'Académie devait, en 1850, préférer à Alfred de Musset; mais la question, à peine posée, fut éludée, Nisard ayant refusé peu de temps après. Weustenraad, auteur dramatique, Wacken, littérateur, et d'autres encore, auraient désiré occuper la chaire vacante.

Charles Rogier, avant de prendre une décision, demande un avis à un ami personnel, Paul Devaux, ministre d'Etat, qui lui répond:

Bruges, lundi 11 août 1848.

Mon cher Ami,

Entre Weustenraad et Sainte-Beuve, il n'y a pas pour moi la moindre hésitation possible; des cinq amis que tu me cites comme devant prendre feu contre Sainte-Beuve, je réponds qu'il y en a quatre (je ne connais pas l'autre, Macors) dont le courroux sera fort traitable et qui entendront parfaitement raison. Dupret me disait lui-même à Grammont combien la nomination de Nisard serait heureuse pour l'Université.

J'en ai parlé avec Stas et si ma mémoire ne me trompe, il comprend très bien ce qui manque à Weustenraad. Je te réponds de Bosquet, et Nipele est un homme tout aussi raisonnable qu'eux : enfin, j'ai dit à Weustenraad lui-même sur la convenance de la nomination d'un littérateur marquant de France, il m'a paru très disposé à l'apprécier. ...Je ne te cache pas cependant que je crois qu'on pouvait viser plus haut encore que Sainte-Beuve; j'allais jusqu'à Villemain, Cousin ou Saint-Marc Girardin, qui ont fait leurs preuves de professeurs. Je regrette que tu aies de si grandes répugnances pour agir dans cette affaire; cela me fait craindre que tu te bornes à une seule nomination, tandis que, à mon avis, il faudrait profiter de cette admirable occasion pour en faire au moins quatre très brillantes...

Je te serre la main,

[parafé] P. D.

Bref, les préférences de Charles Rogier iront finalement à Sainte-Beuve. Il charge son frère de se mettre en

rapport avec le critique qui accepte aussitôt. Par sa lettre du 22 août 1848 (1), ce dernier annonce son départ au ministre de Belgique; son passeport est prêt, il le remercie de son intervention.

Nous trouvons le poète à Bruxelles le 24 août et, dès le lendemain, il demande des instructions au ministre de l'Intérieur:

Ce vendredi matin 25 août 1848.

Arrivé d'hier soir de Paris, me voici aux ordres de M. le Ministre de l'Intérieur auquel j'ai l'honneur de présenter l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

STE-BEUVE.

Hôtel de Suède, Rue Levêque.

Sainte-Beuve et le ministre paraissent s'être mis d'accord définitivement au cours de cet entretien et le poète emporte sa nomination. Il est décidé que deux cours seront donnés, l'un aux élèves de l'Université le mercredi et le vendredi, sur l'ensemble de la littérature française, l'autre à la fois aux étudiants et au public chaque lundi; le programme était: Chateaubriand et son groupe littéraire.

De retour à Paris, par son billet du 2 septembre (2), Sainte-Beuve remercie Firmin Rogier de sa bonne intervention et lui demande une entrevue pour le lendemain. Sur le bureau même du ministre, le poète écrit à Charles Rogier (3) qu'il a donné sa démission à la Bibliothèque Mazarine et exprime sa gratitude et ses remerciements pour sa nomination. Cette lettre n'arrivera pas à destination, mais l'auteur de *Port-Royal* demandera le 7 septembre (4) de faire diligence pour que la lettre parvienne au ministre de l'Intérieur.

Cependant, dès que la nomination de Sainte-Beuve est connue, les candidats évincés, Weustenraad et Wac-

(1) Collection de Spoelberch de Lovenjoul, citation de M. Oscar Grojean: *Sainte-Beuve à Liège*, Paris, A. Fontemoing, 1905.

(2) Collection de Spoelberch de Lovenjoul, citation du même auteur.

(3) Lettre du 3 septembre 1848, collection de l'Université de Gand, citation du même auteur.

(4) Collection de Spoelberch de Lovenjoul, cité par M. Oscar Grojean dans « Sainte-Beuve à Liège ».

ken particulièrement, auxquels se joint Michiels, détracteur du poète, commencent une campagne de presse.

On connaît l'article de la *Revue de Belgique,* paru au lendemain de la nomination; nous nous bornerons à en faire une courte citation qui permettra de juger du ton de polémique adopté où transpiraient le dépit et l'envie:

La pensée ne serait venue à personne que M. Rogier eût voulu, sans nécessité aucune, offenser le pays tout entier dans la dignité de ses savants et de ses hommes de lettres, et le zèle de sa studieuse jeunesse, en allant mendier à l'étranger l'octroi d'un titulaire pour la place vacante à Liége...

Et les auteurs continuent en soulignant « l'inanité des titres de M. Sainte-Beuve » et « le scandale de ses antécédents ».

D'un second article de la même revue, signé N.L.V.H., paru sous le titre: *Lettre à M. Sainte-Beuve,* nous extrayons ces lignes:

Si vous adoptez l'accent comme une des bases de votre versification (5), vous examinerez si l'on doit immoler l'accent et la rime; — si votre idiome exige que les vers procèdent par ïambes ou trochées; — si l'un et l'autre de ces pieds étant admissibles, un poète pourra mêler les deux indistinctement; enfin, si vous ne pouvez pas conquérir le vers blanc. Ce serait là votre plus belle conquête. Voltaire a déjà essayé; mais en rejetant la rime, il n'a pas songé à compenser cette perte. Par là vous ne pourriez plus vous affranchir d'un hiatus, vous seriez débarrassés de la monotonie de l'hémistiche, l'expression oserait davantage, le style aurait une allure plus libre.

La presse en général fait chorus, c'est d'abord à Liége même le *Libéral de Liége* et la *Gazette de Liége,* ensuite à Bruxelles *l'Observateur belge* et la *Nation* en province, le *Journal du Commerce* d'Anvers, le *Messager* de Gand, etc. Seuls, l'*Indépendance* de Bruxelles et le *Journal de Liége* sont favorables au poète.

(5) Parlant des vers des poètes français en général.

La nomination est officielle le 7 septembre. Sainte-Beuve fait ses préparatifs de départ, et, quelques jours plus tard, Charles Rogier recevra le billet suivant:

13 septembre 1848.

Monsieur le Ministre et cher Monsieur,

Me voici sollicitant par votre moyen de M. le Ministre des Finances la libre entrée en Belgique de mon mobilier et de ma bibliothèque qui vont partir par chemin de fer pour Liége, d'ici deux ou trois jours, je demande aussi que la visite de la douane n'ait lieu qu'à Liége même.

J'ai employé le mieux que j'ai pu les jours, depuis que je vous ai quitté, à préparer les matériaux de ma campagne littéraire : j'ai pensé beaucoup au discours d'ouverture mais je crains qu'il ne soit pas encore écrit quand je passerai à Bruxelles. J'aurai peine d'ailleurs à ne pas vous en faire grâce et de réclamer votre avis.

Agréez, je vous prie, mille respects reconnaissants.

SAINTE-BEUVE.

P.-S. — Quoique cette lettre vous arrive au milieu de vos fêtes, vous serez bien bon de recommander à M. Frère (6) l'expédition de l'exemption que je demande.

A l'Institut, Quai Conti 23.

L'auteur de *Port-Royal* habitera à Liége, 25, rue des Anges. Il est à la veille de commencer ses cours. L'accueil que lui réserve le recteur Borgnet est des plus sympathiques, il lui est présenté par le professeur Lacordaire, professeur extraordinaire, chargé du cours de zoologie, frère du P. Lacordaire.

Est-ce l'influence de la campagne de presse ou celle plus directe de Weustenraad et de Wacken qui motivera une demande du ministère tendante à savoir si Sainte-Beuve est docteur ou licencié? A bon droit, le poète se montre piqué et répond sur le ton qui convient que « le titre de membre de l'Académie française paraît dispenser généralement du titre de docteur ès lettres et en tient lieu au besoin ». On n'insistera pas et en octobre 1848 Sainte-

(6) Frère-Orban, alors Ministre des Affaires Etrangères de Belgique.

Beuve reçoit l'expédition de l'arrêté royal consacrant sa nomination. Voici la lettre qu'il adresse au ministre:

Liége, 27 octobre 1848, vendredi.

Cher Monsieur,

Voilà ci-joint votre accusé de réception en réponse à l'expédition de l'arrêté royal. J'ai dédoublé ma lettre afin de vous donner quelques détails sur ma position. Je dois commencer mon cours lundi prochain à moins que la mort de M. Lavacherie, notre collègue qui est à l'agonie, ne me force de remettre d'une couple de jours; on croit qu'il ne passera pas la journée et l'enterrement alors se ferait lundi.

Mon discours d'ouverture est tout écrit; j'aurais voulu vous le lire, mais pressé comme je le suis par le travail pour la suite du cours, je n'ai guère le temps d'aller jusqu'à Bruxelles. J'ai tâché de parer à toutes les obligations et de remplir toutes les convenances. Enfin, si je ne réussis pas, j'ai voulu qu'il n'y eût pas de ma faute.

Le Recteur, M. Borgnet, plein de franchise et d'énergie, a cru de lui-même devoir prendre quelques petites précautions pour cette ouverture; il les a prises secrètement et non ostensiblement pour ne pas montrer qu'on a des craintes; et en effet, il est fort possible et à espérer que ces mesures seront inutiles.

Comme dans tous les cas le bruit ne viendrait pas des élèves, mais de personnes du dehors, j'ai pensé qu'au cas où la malveillance se manifesterait, je devrais à l'instant restreindre la publicité du second cours, et n'y admettre, comme au premier, que les élèves ou les personnes de la ville qui voudraient donner leur nom et se munir de cartes; mais cette restriction n'aurait lieu que s'il y avait tentative de cabale.

Tout cela, je l'avoue, m'est un peu pénible à supposer, mais j'espère qu'il n'y aura lieu de rien mettre à exécution et que la bienveillance que j'ai rencontrée chez toutes les personnes éclairées ne sera pas neutralisée par le mauvais vouloir d'une minorité sans nom.

J'ai eu l'honneur de voir hier M. Lebeau; et j'ai vu aussi le jeune et aimable M. Devaux, porteur de votre lettre.

Voici les détails que je vous devais un peu; j'espère que

je n'aurai plus à vous donner que d'obscures nouvelles pour prix de tous vos aimables témoignages.

Agréez l'expression de mon respectueux et profond dévouement.

STE-BEUVE.

Les cours ont commencé. Le critique doit être satisfait de son cours public, son auditoire est nombreux et on y remarque des dames; cependant, ces leçons lui demandent un travail de préparation très absorbant, on sait qu'il écrira ainsi son *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire,* il faut même supposer que ce travail est plus considérable qu'il ne l'avait pensé car il s'en plaint à Charles Rogier qui, dans une lettre de décembre 1848 (7), lui répond par l'annonce d'une indemnité de 1.000 francs pour ses frais de déplacement et l'encourage de son mieux.

Le ministre de l'Intérieur s'intéresse au nouveau professeur, il ne manquera jamais une occasion de lui affirmer sa sympathie, on sent qu'il désapprouve entièrement l'hostilité de la presse, aussi le poète est-il très sensible à de tels sentiments et écrira:

Liége, ce 18 février 1849.

Cher Monsieur,

Je reçois votre très obligeante lettre comme j'avais reçu la précédente. En vous écrivant la dernière, je n'avais pas douté un instant de vos bonnes et amicales intentions à mon égard : je n'ai accusé que les choses mêmes. Il y a des règlements administratifs qui m'ont été appliqués comme ils l'auraient été à tout autre nommé en (8) ma place. Le régime sous lequel nous vivons de plus en plus, en tout pays, est sujet à ces retenues et à ces procédés restrictifs; je me suis rendu très bien compte de tout cela et j'ai pensé que si je n'en informais moi-même le Ministre il pourrait ne pas en connaître le détail en ce qui me concerne. — En vous remerciant vivement de l'arrêté que vous avez voulu prendre en ma faveur, j'aurais désiré pourtant n'être l'objet d'aucune

(7) Collection de Spoelberch de Lovenjoul, cité par M. Oscar Grojean.
(8) « à » biffé dans le texte.

mesure d'exception : c'est ce que nous avons voulu éviter, si vous vous le rappelez; mais sans doute ce serait une grande exception déjà que de ne pas être soumis à cette retenue qui enlève les deux premiers motifs.

Quant au travail, j'ai toujours compté sur une année très laborieuse, à l'époque où nous sommes, je sens que j'y puis suffire, le cours public étant très avancé et ma rédaction approchant du terme. Je ne voudrais pas prolonger beaucoup cette leçon publique après Pâques: j'ai encore cinq ou six leçons à faire sur Chateaubriand, une sur Fontanes, une sur Joubert, une sur Chênedollé. Quand j'en serai là et que j'aurai fini avec ce groupe littéraire, je compte clore le cours public pour cette année, et reporter s'il le faut le travail sur le cours des élèves : j'en suis arrivé pour ce dernier cours à Montaigne. Quant à la conférence pour les élèves de l'école normale, je compte aussi que vers Pâques je leur aurai dit tout ce qui est à dire sur le style. — Si vous l'agréez, c'est ainsi que je me ménagerai un peu de tems (*sic*) dans les derniers mois pour rédiger définitivement le cours public, j'avais pensé à le publier à Liége, mais je vois que c'est impossible, et il nous reviendra imprimé de Paris.

Je n'ai, je vous le répète, qu'à me féliciter de la bienveillance que j'ai trouvée ici et dans l'université et dans la ville, bienveillance que j'apprécie d'autant plus qu'elle se mêle de discrétion et qu'elle me laisse dans cette solitude studieuse que j'apprécie de plus en plus et qui est mon vœu.

J'aurai donc l'honneur de vous voir, cher Monsieur, aux premiers jours de vacances avant Pâques — nous avons bien un moment trois ou quatre jours (les jours gras) mais j'en profite pour pousser avant mon travail.

Agréez, cher Monsieur, l'expression de mon respectueux dévouement.

STE-BEUVE.

Le poète travaille assidûment, bien qu'en butte aux critiques que l'on sait, il n'en parle pas à ses correspondants, ainsi écrira-t-il à Faugère:

Liége, ce 3 juin 1849.

...Je me suis arrêté ici où j'ai trouvé la paix; mais plus de paix que de loisir. Je ne sais trop jusqu'à quand je prolon-

gerai cet exil qui a son calme et sa douceur et aussi ses inconvénients.

Cependant, le caractère de Sainte-Beuve s'accommode mal des conditions morales qui lui sont faites. On sent dès ce moment qu'il est décidé à ne pas tenter l'expérience d'une seconde année de professorat à Liége. Sa détermination est prise et il écrit à Charles Rogier :

Liége, ce 18 juin 1849.

Monsieur le Ministre et cher Monsieur,

Je suis allé ce lundi matin 11 rue de l'Université pour avoir l'honneur de vous voir mais vous étiez déjà reparti pour Bruxelles.

Voici le moment où l'on discute déjà le programme d'hiver et où l'année prochaine se *dresse* (9) devant moi : il faut que je me décide, après bien des réflexions et des hésitations, à m'ouvrir à vous et d'aborder la question de l'avenir qui est celle de demain. Pour ne rien allonger et aller droit au but, je viens vous demander de vouloir bien me remettre l'engagement, l'espèce d'engagement qui est entre nous pour ma chaire d'ici et me rendre ma liberté.

Quoique le cas prévu de force majeure n'ait pas lieu, il y a eu dans ma situation de cette année une telle somme de circonstances secondaires, toutes défavorables et à ma charge, que cela décidément fait un poids trop lourd et sans compensation.

Sans énumérer ce qui serait trop long, je vous dirai simplement que la fatigue qui dès le mois de décembre m'a causé un mal nerveux du bras droit n'a pas cessé, et que ce même mal qui m'interdit toute écriture prolongée, me permet tout juste de vous tracer cette lettre aujourd'hui. Pour tous mes travaux littéraires, je suis réduit à être obligé de dicter.

En un mot le brancard a été un peu trop lourd et par malheur c'est du côté droit justement que je me trouve écorché.

Les allégemens (*sic*) que votre bienveillance pourrait me

(9) Souligné dans le texte.

ménager pour l'année prochaine ne seraient qu'une moindre fatigue, mais devant laquelle, tout pesé, je recule. Cette détermination que la malveillance a devancée en la devinant (c'est la seule chose juste qu'elle ait deviné sur mon compte), n'étonnera personne, même parmi les plus bienveillants, après tout ce qui s'est passé et dit à mon sujet, mon seul désir, c'est que le Ministre qui m'avait procuré l'entrée ne prenne pas mal ma sortie : je me réserve en publiant mes cours cet hiver, de dire à tous et devant tous ce que je sens de vraie reconnaissance pour ceux que j'ai trouvés bienveillants et amis. — Je voudrais ne laisser en eux, en vous en particulier, cher Monsieur, qu'un bon souvenir, comme je n'emporterai moi-même de cette année *mêlée de pluie et de soleil* (10) qu'une pensée douce et un attachement que je ne regretterai jamais de m'être mis dans le cas de contracter.

Agréez, je vous prie, l'expression de mes sentiments d'un affectueux respect.

STE-BEUVE.

Cinq jours après, nous voyons qu'il écrit à Charles Eynard:

Liége, ce 23 juin 1849.

...Si je trouve quelque loisir et si mon bras droit malade d'une crampe nerveuse depuis bien des mois me le permet, je parlerai avec quelque détail de votre livre dans la *Revue des Deux Mondes.*

...Dans ma solitude d'ici, j'ai bien besoin de bonne compagnie et de bonne conversation, et vous me les procurez depuis plusieurs soirs.

Cher Monsieur, une grande incertitude règne sur mon avenir, même le plus prochain. En tous cas, je sais bien que je puis compter sur votre amitié; — soyez heureux! Tout à vous.

Le ressentiment du poète s'affirme dans une seconde lettre du même jour, adressée à Fréd. Amiel, professeur à l'Académie de Genève:

(10) Souligné dans le texte.

Liége, ce 23 juin 1849.

Votre gracieux envoi, en arrivant, répond à un désir (11). Un mot m'a frappé : « Ce que la Belgique *cherche* (12), la Suisse le possède. » Je vous parle de tout ce que j'ai pu vérifier. Je trouve même qu'ici on a le tort de ne pas *chercher* (13) assez : c'est le seul reproche que j'oserais adresser à l'excellent et calme pays qui me donne l'hospitalité. Vous, à Genève, vous êtes un vieux peuple *intellectuel* (14) : ici pas.

J'espère, monsieur, qu'un jour nous causerons de toutes ces choses : il règne sur mon *avenir* (15) bien de l'incertitude, et je ne sais trop où je serai dans deux mois. L'année très laborieuse que je viens de traverser m'a laissé un mal nerveux qui me permet difficilement d'écrire : c'est grave pour un écrivain. Mon griffonnage vous en avertit. Je crains de me condamner à un repos de quelques mois, et ce serait alors à Paris que j'irais le chercher...

Toute la sympathie qu'exprime Rogier au poète, ses encouragements, ses raisons, ne pourront entamer une décision désormais inébranlable. Tout en lui sachant gré de tels sentiments, Sainte-Beuve lui adressera le surlendemain de la clôture des cours une démission qu'il motive adroitement; mais on sent bien que la raison est autre:

Liége, 15 juillet 1849.

Monsieur le Ministre et cher Monsieur,

Je n'ai pas répondu plus tôt à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, parce que malgré tout ce qu'elle contient de bienveillant, elle n'a pas modifié mes impressions premières et que j'ai toujours à insister auprès de vous pour que vous vouliez bien entrer dans mes raisons.

Je puis vous assurer que si j'avais l'honneur d'être mieux connu de vous dans *l'habitude* (16) de la vie que je ne le

(11) L'opuscule *Du mouvement littéraire dans la Suisse romane et son avenir.*
(12) Souligné dans le texte.
(13) *Id.*
(14) *Id.*
(15) *Id.*
(16-17) Souligné dans le texte.

suis, vous ne traiteriez pas si peu sérieusement la raison de santé qui est des plus réelles et que j'allègue avant tout puisqu'elle suffit. Le fardeau a été trop lourd et mon organisation a fléchi. Je laisse à mon excellent collègue M. Spring le soin de nommer mon mal de bras de nom scientifique, mais en fait, depuis le *4 décembre* (17) dernier, je ne puis plus écrire que de rares et courtes lettres, et quelques notes, et non sans douleur, pour tout le reste j'en suis réduit à dicter, rien de plus grave assurément ne peut arriver à un homme de lettres et à un écrivain, et il a le droit d'y penser sérieusement.

Je ne serai point difficile, après cela, de convenir que j'aurais après cela à y joindre d'autres raisons encore et qu'il y a eu dans plusieurs circonstances que je ne pouvais prévoir, de quoi me faire sentir les inconvénients plutôt que les avantages de la position que je suis venu occuper — mais comme je n'ai nullement envie de repasser sur ces circonstances ni de me les développer à moi-même ni aux autres, j'aimerais mieux qu'une bonne raison seule suffit et que les personnes bienveillantes pour moi voulussent bien s'en satisfaire.

Que je ne puisse convenablement délier avec la Belgique à cette heure si vous y consentez (vous qui êtes mon seul lien véritable), permettez-moi de le contester. La convenance est chose très relative, et encore une fois après ce qui s'est dit et passé à mon sujet, personne ne sera étonné de ma détermination, qui dès lors rentrera dans l'ordre des choses convenables et honnêtement naturelles.

Je vais terminer mon cours à l'Université : je fais aussitôt après une course rapide à Utrecht pour des recherches relatives à Port-Royal que je ne puis différer. Je compte passer à Bruxelles dans la première semaine d'Août, et avoir l'honneur de vous y voir, pour que l'affaire se résolve de vive voix, et, j'espère, sans rien laisser, même dans l'esprit du Ministre, dont on ne puisse honorablement se souvenir.

Agréez, je vous prie, les expressions de mon respectueux dévouement.

STE-BEUVE.

Heureux d'être enfin en vacances, il fuit Liége et, huit

jours plus tard, nous le retrouvons à l'hôtel de Suède à Bruxelles.

Son bras le fait-il vraiment souffrir autant qu'il le dit? Le ministre doute. N'est-ce pas plutôt une amélioration de situation que voudrait le poète?

Ni l'un ni l'autre, semble-t-il, et Sainte-Beuve fera à Charles Rogier une confession qu'on ne retrouvera pas plus tard quand il reparlera de cette époque.

[Sur papier de l'Hôtel de Suède.]

Bruxelles, 16 août 1849, soir.

Absent de Liége depuis trois semaines, je trouve en arrivant à Bruxelles mon nom parmi ceux du prochain jury et j'y vois la preuve que Monsieur le Ministre se refuse à croire à la réalité de ma démission.

Cette dernière pourtant est bien réelle : Monsieur le Ministre l'a virtuellement entre les mains d'après mes deux dernières lettres et ceci n'est plus qu'une affaire de date qu'à lui il appartient de fixer.

Monsieur le Ministre a pu croire que je désirais au fond une amélioration de position, une charge moins lourde, etc. — qu'en un mot je voulais me faire pied, comme on dit. Sachant le prix du tems et habitué à une entière franchise, je lui avouerai qu'au fond mon parti est pris, et que rien ne me déterminerait à renouveler l'épreuve de cette année.

La raison de santé que j'ai déjà eu l'honneur de donner à Monsieur le Ministre est bien réelle, et seule elle suffirait à me déterminer.

Pour ne point paraître craindre cependant, d'abord les autres raisons, toutes morales, Monsieur le Ministre me permettra de lui faire remarquer qu'outre le fait de mon espèce d'engagement d'il y a un an (engagement qui n'était nullement absolu) et ma détermination d'aujourd'hui il s'est passé plusieurs choses.

Il y a un an, sans nécessité, librement, quand la Belgique cherchait un professeur en France, je me suis offert à Elle avec tout le zèle et la cordialité dont était capable un homme de cœur et un écrivain qui ne faisait nul déshonneur à son pays. Aussitôt que ma nomination eut paru au *Moniteur*,

Monsieur le Ministre sait à quel torrent d'injures et d'insultes j'ai été soumis, mais il ne sait pas assez à quel point j'en ai gardé souvenir, non pas dans mon amour-propre, mais dans ma fierté d'honnête homme. Je fais certes la part de la licence de la Presse et de ce qu'elle a d'inévitable en tout pays libre; mais il y a eu ici des circonstances toutes particulières dans l'insulte. Je n'oublie pas l'appui honorable que j'ai dû aux membres du Gouvernement et à ses organes; mais pourtant dans un pays de liberté comme la Belgique, il est impossible de faire tout à fait abstraction de l'ensemble de l'opinion manifesté par les organes de publicité, et cette opinion, dans son ensemble, m'a été défavorable, sinon injurieuse. Les compensations de sympathie auxquelles j'aurais pu m'attendre ont été froides, réservées. La Belgique ne me devait rien et je n'ai certes pas à me plaindre qu'elle ait cru faire un médiocre marché en me prenant, mais comme j'avais pu croire d'abord que le service et les avantages étaient jusqu'à un certain point mutuels, j'ai compris un peu tard que la Belgique ne l'entendait pas ainsi, et qu'elle croyait avoir peu besoin de ce que je lui apportais.

Voilà le fait moral sur l'impression duquel j'ai vécu et que rien n'a dissipé. J'ai à un certain moment essayé de la vaincre, mais je n'y ai pas réussi; et dans l'isolement où je me suis trouvé par nécessité et par dignité, j'ai retrouvé en définitive ma dernière impression aussi vive que la première.

Non, je ne ferai jamais mon pays de celui qui m'a reçu de cette sorte, où j'ai trouvé tant de malveillance, et où, si j'ai triomphé des difficultés de ma position, je ne l'ai dû qu'au bon sens du public liégeois, bon sens que j'apprécie et à qui je sais un gré profond. Mais il m'a été pénible, étant ce que je suis littérairement (car la modestie aussi a ses limites), d'en être réduit là.

Dans cette jeunesse paisible et calme que je viens d'enseigner pendant un an sous toutes les formes, pas un ne m'a dit en me voyant venir : « Nous sommes charmés de vous avoir. » Pas un ne me dira en me voyant partir : « Nous sommes fâchés de vous perdre. »

Le reste est secondaire : mais j'ai mieux aimé ouvrir à Monsieur le Ministre le fond de ma pensée pour abréger et

pour couper court à ce qui est déjà consommé *in petto* (18). — Je supplie donc Monsieur le Ministre de vouloir bien me faire remplacer comme membre du jury, et d'assigner à ma démission de Professeur la date qu'il jugera convenable.

Je me suis décidé à écrire à Monsieur le Ministre ce que je lui aurais dit, si j'avais eu l'honneur de le rencontrer aujourd'hui, qu'avec plus de développement et moins de précision peut-être. — Je lui renouvelle les expressions de mon respectueux dévouement. STE-BEUVE.

C'est l'orage. En vain, Rogier l'appellera-t-il pour arriver à une entente, le ministre convoque le professeur, qui répondra à cette convocation:

Je ne manquerai pas de me rendre à 6 heures à l'aimable invitation que je reçois et j'ai l'honneur de renouveler à M. le Ministre l'expression de mes respects et de mon dévouement. STE-BEUVE.

La décision du poète ne sera pas modifiée. Rogier n'insistera plus et Auguste Baron remplacera Sainte-Beuve au jury et sera nommé professeur par arrêté du 22 octobre 1849.

§

A Alph. Le Roy, professeur à l'Université de Liége, qui lui demandera plus tard de lui retracer ses souvenirs de 1848-1849, Sainte-Beuve écrira le 23 juin 1868 :

...Si vous le voulez bien cependant, je vous enverrai une notice qui sera au moins exacte dans les parties qu'elle contiendra. J'estimerai à grand honneur de voir mon nom sur la liste de ceux qui appartiennent à une université si libérale et que j'ai trouvée à mon égard, en des temps difficiles, si bienveillante et si hospitalière...

Cinq jours plus tard, fidèle à sa promesse, il envoie la notice de laquelle nous détachons le passage suivant:

...La révolution de février 1848 dérangea l'existence de M. Sainte-Beuve. Il était depuis 1840 l'un des conservateurs de la bibliothèque Mazarine. Nommé en 1844 membre de

(18) Souligné dans le texte.

l'Académie française à la place de Casimir Delavigne, il y avait été reçu le 17 février 1845 par M. Victor Hugo, qui était alors Directeur ou Président. L'instabilité qui, après la révolution de février 1848, semblait devoir présider pour longtemps aux destinées de la France, détermina M. Sainte-Beuve à prêter l'oreille à l'appel qu'on faisait d'un professeur de littérature française pour l'Université de Liége. M. Charles Rogier, ministre de l'Intérieur, qu'il connaissait depuis très longtemps, le décida à accepter, et il arriva à Liége en octobre 1848. Les difficultés étaient grandes, plus même que l'avait soupçonné M. Sainte-Beuve. Il eut le bonheur de trouver dans M. Borgnet, recteur, un homme équitable et juste, et dans le public et dans la jeunesse une disposition à l'écouter avant de le juger. Il faisait trois cours par semaine : lundi, mercredi et vendredi. Le cours du lundi qui était à la fois pour les élèves et pour le public et qui se tenait dans la grande salle académique, roulait sur Chateaubriand et son époque. Le cours du mercredi et du vendredi, destiné aux seuls élèves, embrassait l'ensemble de la littérature française. Vers le temps de Pâques et pendant les derniers mois, M. Sainte-Beuve eut encore à faire des conférences de rhétorique et de style pour les sept ou huit élèves qui se préparaient à l'enseignement. Les souvenirs que M. Sainte-Beuve a gardés de cette année d'étude à l'Université lui sont demeurés précieux. Il n'a tenu qu'à peu de chose qu'il ne fixât à Liége sa destinée et qu'il n'y plantât sa tente, au moins pour quelques années ainsi que l'eût désiré le ministre de l'Intérieur, M. Charles Rogier. Il n'a pu payer à la Belgique son tribut public de reconnaissance qu'un peu plus tard, lorsqu'il publia, en 1861, les deux volumes intitulés « Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire ». Sa vie de Liége et les travaux qu'il y prépara se trouvent indiqués et résumés dans ces deux volumes...

L'année suivante (septembre 1869), il écrira la préface de *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, dont nous extrayons le passage suivant:

...La fatigue que j'ai ressentie à ce double travail (19) m'a

(19) Le cours aux élèves de l'Université et le cours public.

averti que je ne pouvais le prolonger impunément, et j'ai dû, après cette première année, renoncer à une hospitalité bienveillante, dont j'avais d'abord compté jouir pour un temps plus long.

Cette année pour moi si remplie m'aura laissé de profitables enseignements.

J'ai vu un pays sage et paisible, laborieux et libre, un peuple sensé qui apprécie ce qu'il possède, et qui n'attend pas qu'on l'ait perdu pour le sentir.

J'ai vu une Université savante et non pédantesque, sans *entre-mangeries professorales,* comme dit Bayle, et sans aucune tracasserie. Je voudrais pouvoir espérer, dans mon court passage, y avoir laissé quelque chose de l'estime et des sentiments que j'emporte avec moi.

J'ai vu un beau pays, une riche nature, et dans cette vallée de Liége où je pouvais me croire loin de la ville comme dans un verger, j'ai joui, pour la première fois, de la naissance d'avril et des premières fleurs du printemps. La tristesse qui s'attachait au souvenir de notre malheureux pays et des amis dont j'avais besoin, se gravait mieux dans cette vie calme, et chaque sentiment était dans son ordre.

Ma nomination n'avait pas été sans exciter un petit et même un gros orage, bientôt dissipé, je ne veux me souvenir que de ceux qui m'ont généreusement appuyés sans me connaître. M. Clément Muller, rédacteur du journal de M. Desoer (20), M. Henri Colson (21) et M. de Jonghe (22) me permettront de leur témoigner ici ma reconnaissance. Ne pas nommer M. le professeur Lacordaire, ce serait paraître trop oublier les soins de l'amitié la plus attentive qui a présidé à mon arrivée et m'a entouré pendant tout mon séjour.

Ainsi, vingt ans plus tard, les ressentiments paraissent atténués considérablement. En vérité, on peut supposer que Sainte-Beuve, généreusement, n'a voulu songer qu'à l'hospitalité qu'il avait trouvée en Belgique, aux amitiés qu'il y avait connues et aux bons souvenirs qu'il en conservait.

ÉMILE VAN LERBERGHE.

(20) Journaliste, homme politique belge.
(21) Professeur de rhétorique française à l'Athénée royal de Liége.
(22) Journaliste.

DU VOL DES OISEAUX[1]

—

Par une négligence assez ordinaire et qui n'arrête que trop les progrès de nos connaissances, nous ne faisons guère attention aux choses les plus surprenantes dès que nous sommes à portée de les voir, & par conséquent de les bien voir. Spectateurs assidus, mais indifférens ou distraits, des effets les plus merveilleux de la Nature, nous n'en sommes étonnés que par réflexion, lorsqu'il nous arrive d'en chercher la cause; et même pour en venir là, il faut être déjà philosophe, et avoir perdu beaucoup de tems à vouloir expliquer des choses trop éloignées de nous, ou trop rarement observées, pour en pouvoir peut-être jamais bien juger.

Le vol des Oiseaux est une de ces merveilles qui n'embarrassent que les Physiciens & les Géomètres. Le commun des hommes croient que les Oiseaux volent comme les Poissons nagent: ils ne font point attention à la différente densité des milieux, ou bien ils imaginent, sans approfondir davantage, que l'oiseau a le don de se faire léger. Il était impossible que cette idée ne vînt pas à l'esprit, mais comme elle est la plus simple et la plus naturelle, il était convenable aussi qu'elle tardât à s'établir & qu'on la rejetât avec mépris. Tous les Physiciens modernes ont donc adopté l'hypothèse du fameux Borelli, savante, ingénieuse, géométrique, mais insoûtenable. Cet auteur prévoyant que le corps d'un Oiseau, pesant deux mille fois plus que l'Air, ne saurait jamais être en équilibre dans ce fluide, a eu recours à une analogie qui n'était pas aisée à trouver. Il veut que le vol ne soit

(1) Voy. *Mercure de France* du 1er novembre 1935: Jules Duhem, *Une Théorie inédite*.

qu'un saut répété & il tâche d'en démontrer le méchanisme. Il a senti néanmoins qu'une manière de voler si pénible doit être à la longue extrêmement fatiguante, puisqu'un homme, un animal à quatre pieds, un oiseau même sans plumes ne peuvent, dit-il, sauter plus d'une demie heure ou une heure de suite, au lieu qu'un Oiseau continue son vol pendant quatre heures & toute la journée comme l'Hirondelle; à quoi il pouvait ajoûter les oiseaux qui passent la mer. Les observations qui suivent feront encore mieux sentir les difficultés de cette hypothèse.

Un corps qui se meut librement dans un fluide ou milieu quelconque, selon toutes sortes de directions, a deux obstacles à vaincre, la gravité de la masse et la résistance du milieu.

Ces obstacles ont une force relative de sorte que l'un augmente à mesure que l'autre diminue et qu'il retarde le mouvement dans un sens autant qu'il l'accélère dans un autre. On comprendra mieux ceci par des exemples.

Plus le milieu résiste, moins la gravité a de force. Un seeau (*sic*) plein d'eau est levé plus facilement dans l'eau que dans l'air. De même si l'on veut entreprendre de sauter plusieurs fois de suite dans l'eau, on trouvera qu'on s'élève fort vite et qu'on retombe fort lentement; ainsi la répétition du saut ne peut s'exécuter que dans des intervalles fort inégaux. Le contraire arrivera si la résistance du milieu est moindre que sa gravité, car le corps retombera plus vite & s'élèvera plus lentement. Comment accorder l'inégalité de ces intervalles avec l'égalité du vol, qui dans ces deux cas ne se ferait que par ondulations? Comment un corps demeurant toujours le même et le fluide aussi, pourra-t-il surmonter ces deux obstacles avec une facilité qui parût toujours égale. N'aurait-il pas besoin d'être tantôt plus pesant et tantôt plus léger?

De plus, l'Oiseau n'a d'autre point d'appui pour s'élancer que le fluide même qui l'environne. Or ce fluide ne pouvant soutenir le poids de l'Oiseau doit à plus forte raison céder à ce poids quand il est augmenté par l'effort de pression nécessaire à l'Oiseau pour s'appuyer,

surtout si cet effort répond à la force des muscles pectoraux, qui selon Borelli surpasse dix mille fois le poids de l'Oiseau. Sur ce pied-là, quelle devrait être la résistance de l'air, & comment une telle résistance ne détruirait-elle pas bien vite le mouvement?

Cependant, pour ne rien omettre qui puisse éclaircir cette question, et prévenir les doutes qu'on pourrait former, je rapporterai quelques expériences qui marquent à quel point un liquide est capable de résister à la pression d'un corps solide.

En frappant brusquement contre une planche qui flotte sur l'eau, on peut la mettre en pièces. Une balle de mousquet s'aplatit dans l'eau & se brise même quand on la tire fort obliquement à la surface de ce liquide (2).

Il semble par là que l'Air étant frappé par les aîles d'un Oiseau pourrait lui servir de point d'appui pour s'élancer. Mais il y a une très grande différence de densité, de l'Air à celle de l'eau. Outre cela, l'air est extrêmement compressible, & l'eau ne l'est point du tout, du moins par aucune force connue, ce qui sert à rendre raison des effets surprenans dont je viens de parler.

D'ailleurs, on remarquera dans ces expériences que l'eau ne résiste qu'à une pression subite; & même à l'égard des balles, il faut qu'elle soit très oblique. Tout cela ne s'accorde pas avec la variété des directions du vol, ni avec ses différens degrés de vitesse. On conçoit qu'il devrait toujours être très rapide, au lieu qu'il est quelquefois extrêmement lent, surtout quand l'oiseau plâne, action inexplicable dans l'hypothèse de Borelli. Car, de dire, comme on a fait, que l'oiseau qui plâne, quoiqu'il paraisse en repos, suspendu & flottant, ne laisse pas de sauter sans interruption, mais que ses mouvemens sont si prompts qu'on ne les aperçoit pas, c'est supposer ce

(2) Allusion probable aux curieuses expériences opérées par le géomètre Louis Carré, membre de l'Académie Royale des Sciences. Vivens et Montesquieu en ont vraisemblablement lu les comptes rendus dans les Mémoires de cette Académie pour l'année 1705. On les trouve dans la grande édition in-4° de Paris, développés en trois articles commençant aux pages 211, 218 et 286. L'épreuve de la planche brisée est rapportée par le physicien hollandais Pierre van Musschenbroek, à la page 423 du premier tome de la version française de son *Essai sur la Physique*, dont Montesquieu faisait le plus grand cas. — J. D.

qui est une question. Un mouvement si vif ne conviendrait pas à l'objet de cette espèce de vol, où l'oiseau suspend le battement de ses aîles, pour donner toute son attention à sa proie, et de crainte qu'elle ne lui échappe s'il fait du bruit. Bien plus, cet animal, quoique d'ordinaire fort élevé, est quelquefois si bas et si proche qu'il serait difficile de ne pas voir le battement des aîles, d'autant mieux que les oiseaux de proie en général les ont assez grandes; j'en ai observé à une très petite distance, et je puis assûrer qu'ils étaient fort longtemps sans battre des aîles, & que lorsqu'ils le faisaient quelquefois, c'était par un mouvement très doux et pour changer la direction de leur vol.

Au lieu de combattre davantage le sentiment de Borelli, dont les savantes recherches peuvent être d'une grande utilité, je crois qu'il sera plus utile aussi d'établir par des principes certains le système qui me paraît le plus simple et le meilleur.

Quelle est la loi que suivent les corps plongés dans un fluide? On dit communément qu'un corps plongé dans un liquide s'enfonce lorsque le volume de ce corps pèse plus qu'un égal volume du liquide; que ce corps reste en équilibre quand son volume est d'un poids égal, et surnage s'il est plus léger. Je conviens qu'on peut rendre raison de beaucoup de faits et d'expériences par cette loi générale, mais comme elle ne se prête pas à tous les cas, il faut qu'il y en ait une plus générale encore.

Car, pourquoi les corps spécifiquement plus pesants que l'eau, les métaux, par exemple, surnagent-ils quelquefois, et nommément lorsqu'ils sont réduits en feuilles?

Il ne faut pas dire, comme bien des gens, que c'est à cause de l'augmentation de leur volume: cette augmentation toute seule n'est pas suffisante, puisque le métal reste toujours spécifiquement plus pesant que l'eau, et qu'un pouce quarré d'Or pèsera toujours dix-neuf fois plus qu'un pouce quarré d'eau, comme une ligne quarrée de ce métal pèsera dix-neuf fois plus qu'une ligne quarrée du même liquide.

C'est pourquoi on a recours à l'adhérence des parties de l'eau, à l'onctuosité que la feuille a contractée des

peaux grasses entre lesquelles elle a été battue, ce qui fait que l'eau la repousse. Mais comme une aiguille de fer bien nette surnage aussi, il faut y joindre alors l'adhérence de l'air. Un corps devient même plus léger par la diminution de son volume, comme cela se voit dans les dissolutions, et lorsqu'on jette dans l'eau ou dans l'air des parties de poussière qu'on voit descendre d'autant plus lentement qu'elles ont plus de petitesse.

La règle la plus générale est, ce me semble, celle que je vais tâcher d'établir et d'expliquer.

Un corps, ou une partie de matière, acquiert par la division et par l'extension autant de force centrifuge, qu'il perd de force centripète ou comprimante. Par là, il peut se soutenir dans l'eau, dans l'air, et même dans le vuide, ou dans quelque milieu que ce soit.

Afin qu'un corps reste suspendu dans le vuide, ou dans un milieu dont la résistance est nulle, il faut que sa force centrifuge soit égale à sa force centripète; & s'il est dans un milieu qui résiste, il faut que la résistance de ce milieu soit égale à la force comprimante de ce corps.

Ce principe est universel et comprend tous les milieux possibles, de tous les degrés de fluidité ou de densité.

Comme la force centrifuge est en raison inverse des masses, je dis que si cette partie de matière est plus petite que celles du fluide, elle y surnagera, si elle est plus grosse elle ira au fond, et si elle est égale elle restera en équilibre.

La terre se dissout dans l'eau, ses parties devenant par là d'une petitesse égale aux parties de l'eau doivent s'y mêler; mais quand le mouvement d'effervescence qui a écarté ces parties l'une de l'autre vient à se ralentir, eles se rapprochent et rendües plus grosses par leur réünion, elles tombent au fond. Toutes les dissolutions ressemblent à celle-cy, les vapeurs font de même dans l'air.

Les corps qui obéissent à la force centrifuge s'écartent par les rayons, et les corps qui obéissent à la force centripète se rapprochent aussi par les rayons.

Mais quoiqu'un corps soit composé de parties plus grosses que celles d'un liquide, il peut surnager, ou res-

ter suspendu, quand toutes ses parties, prises séparément, tomberaient au fond. Rien de plus aisé à concevoir. Cela se voit à l'égard de plusieurs corps. On sait que le liège en poudre ne surnage point; et l'or en feuilles surnage comme le liège en masse.

C'est qu'alors, ces corps contiennent en eux ou autour d'eux, mais d'une façon fort adhérente, des matières élastiques dont la force centrifuge jointe à la résistance du fluide, est supérieure ou égale à la force comprimante du volume entier.

Pour appliquer ma Théorie au vol des Oiseaux, je dis que les Oiseaux ont en eux et autour d'eux, & d'une manière fort adhérente, des matières élastiques dont la force centrifuge jointe à la résistance de l'air est égale au poids de l'oiseau, devient supérieure quand il veut s'élever, et moindre quand il veut s'abattre.

Les vuides intérieurs sont gonflez par cette matière élastique et centrifuge, et la transpiration entretient au dehors une atmosphère de cette même matière, qui s'attache fortement aux plumes et surtout au léger duvet. En telle sorte que si les parties solides du corps de l'oiseau sont par exemple à celles de l'air comme huit cents à un, il n'est pas nécessaire pour l'équilibre que le volume formé de toutes ces parties, ou le corps de l'oiseau, devienne huit cents fois plus grand: il faut seulement que le volume entier du corps de l'oiseau et de sa petite atmosphère contienne une matière dont la force centrifuge, jointe à la résistance de l'air, soit au poids de tout le volume comme huit cents à un.

Par une expérience de MM. de Secondat, la pesanteur spécifique d'un chardonneret pesé mort et tout mouillé, comparée à celle de l'eau, fut trouvée comme huit cent cinquante [par rapport] à mille. Or, en distrayant le poids des parties de l'eau, cela peut aller à huit cents, ce qui est bien différent de deux mille, comme Borelli l'avait supposé. Et ce sera bien moins encore si l'on s'en tient à d'autres calculs, car il y a des Physiciens qui ne font le rapport de l'eau à l'air que comme six cents à un (3).

(3) Nous séparons du texte, à raison de son caractère technique, la partie du calcul, du reste facile à suivre, où nous voyons l'auteur des

Il n'y a aucune supposition à l'égard des vuides. Tout le monde sait en général combien le corps d'un oiseau est creux, quelles grandes cavités renferment la poitrine et l'abdomen. On peut se représenter aussi quelle serait la somme des moindres vuides contenus dans les os, les tuyaux des plumes, et à quel point la chaleur peut encore les dilater.

Mais une découverte d'anatomie assez ignorée, quoique publiée il y a déjà longtems, montre qu'il y a des vuides bien plus considérables, soit dans le corps des oiseaux, soit autour du corps, sous toute l'étendüe de la peau.

On voit dans le premier volume de l'Histoire de l'Académie des Sciences que les oiseaux, par une structure particulière à leur espèce, ont, outre le poûmon, plusieurs vessies enfermées les unes dans la poîtrine, les autres dans le bas ventre, & que le péricarde, qui n'est pas juste et serré au cœur comme à l'ordinaire, a la faculté de s'enfler et de se dilater de même que les vessies. Les tuyaux des plumes, garnis de fibres musculeuses, communiquent à d'autres vessies sans nombre et à de grands vuides qui sont sous la peau.

Ces vessies doivent être plus remarquables dans certains oiseaux, mais il y a apparence qu'elles existent

Lettres Persanes et de la *Grandeur des Romains* conduire les manipulations du chardonneret mort et de la clef. Ce document est de la main de son fils, qui tenait depuis longtemps la plume à sa place, à cause de la faiblesse de sa vue. Voici le détail de cette curieuse opération qu'il n'a pas dédaigné de faire pour démontrer l'erreur énorme de Borelli fixant à deux mille fois celle de l'air la pesanteur spécifique de l'oiseau. On l'entend en comptant le grain pour la vingtième partie du gramme environ.

« Nous avons trouvé par nos expériences: — Le poids de l'oiseau dans l'air est 383 1/2 grains. — Le poids de la clef dans l'air est 410 grains. — Le poids de l'oiseau et de clef joints ensemble dans l'eau est 289 grains. — La gravité spécifique de l'eau est à celle du fer comme 1.000 à 7.645. — Donc 7.645 est à 1.000 comme 410 grains est à 43 1/2 grains, poids d'un volume d'eau égal à celui de la clef. — Donc la clef plongée dans l'eau doit peser 410 moins 43 1/2 grains, soit 356 1/2 grains. — Donc 356 1/2 grains moins 289 grains soit 67 1/2 grains est le poids que l'addition de l'oiseau fait perdre à la clef plongée dans l'eau. — Donc 67 1/2 grains est l'excès dont le poids d'un volume d'eau égal au volume de l'oiseau surpasse le poids de l'oiseau. — Donc 451 grains, ou 383 1/2 plus 67 1/2 grains, est le poids d'un volume d'eau égal à celui de l'oiseau. — Donc 451 est à 383 1/2, ou 902 est à 767, comme la gravité spécifique de l'eau qui est 1.000 est à la gravité spécifique de l'oiseau, qui sera 850 1/3. » — J. D.

dans tous. Le Pélican en a une infinité. M. Méry, grand anatomiste et auteur de cette découverte, en disséquant cet animal, comme on peut le voir dans un autre mémoire, trouva par tout le corps une fort grande quantité d'air qui fuyait sous ses doigs. Il se mit à examiner plus particulièrement la peau, sous laquelle il sentait que cet air était renfermé. Il trouva sous la dite peau, parmi les membranes musculeuses, une autre membrane fort spongieuse, pleine d'air, & d'une épaisseur considérable, causée par le gonflement de ses vésicules. Elle ressembloit assez à celle des bœufs & des moutons qu'on a soufflez.

Il faudrait copier tout le mémoire pour ne rien omettre de curieux et de favorable à mon idée; mais ce qu'il y a de plus particulier est la grande distance de la membrane dont je viens de parler, à la peau. Cette distance est d'environ deux pouces sur l'épaule, d'une ligne dans toute la longueur du col, & et de deux lignes au reste du corps; ce qui peut former par la dilatation un vuide encore plus spacieux. M. Méry pense lui-même que cela doit aider le Pélican à augmenter son volume et à le rendre plus léger; et l'on n'aura pas de peine à croire, continüe-t-il, ce que rapporte Gesner, que cet animal, qui est fort grand, s'élève quelquefois si haut qu'il ne paraît pas plus gros qu'une hirondelle (4).

On remarque en passant que Gesner ne parle pas du Pélican dans cet endroit, mais d'un autre oiseau aquatique, très grand aussi, qu'il nomme « Onocrotalus ». Cet oiseau a sous le col une espèce de goître, qui forme une cavité si considérable que les pescheurs du Nil s'en servent comme d'un sceau pour puiser de l'eau. Gesner parle encore d'une grande vessie que cet animal a dans le corps, dont, ajoute-t-il, j'ignore l'usage, si ce n'est

(4) Il s'agit de l'anatomiste Jean Méry, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, célèbre par ses nombreuses et étonnantes observations sur les monstres et sur les anomalies de la nature. Ses dissections de pélicans ont fait l'objet de deux rapports que l'Académie des Sciences a publiés dans ses recueils de 1699 et de 1713. Nous avons dit ce qu'il faut penser de l'opinion qui lui attribue la première description des poches aérifères de l'oiseau, mérite qui revient aux jésuites de Siam. En amplifiant l'effet ascensionnel de ces cavités, Méry a certainement inspiré au chevalier de Vivens l'intuition de son système. — J. D.

qu'elle lui sert peut-être pour nager plus commodément (5).

Il resterait deux choses à expliquer: comment s'exécute le vol, en conséquence de ce qui vient d'être dit, & quelle est la nature de ce fluide élastique?

Je voudrais pouvoir résoudre ces questions. Pour satisfaire à la première, je répondrai qu'on peut voir dans Borelli et les autres Auteurs qui en ont traité le méchanisme admirable dont cette action dépend, la manière dont l'oiseau se balance, le contrepoids du col et des jambes, le « Remigium alarum » et le reste. Tout cela paraîtra facile à exécuter et à comprendre dès qu'on supposera l'oiseau en équilibre dans l'air. L'obstacle de la gravité devient nul, et l'air ne résiste qu'autant qu'il faut pour favoriser le mouvement.

On peut très bien concevoir aussi que le corps d'un Oiseau est une espèce de machine pneumatique, où l'animal forme la quantité de vuide qui lui est nécessaire, en se gonflant plus ou moins.

Il est sûr en effet que ses vessies s'enflent et se désenflent. M. Méry a remarqué dans une Oie sans plume, que lorsque la poitrine se dilatait, qui est le tems de l'inspiration, on voyait les poches du ventre se désenfler, au lieu que quand la poitrine se resserrait, qui est le tems de l'expiration, ces poches se gonflaient et le ventre se grossissait.

Ne fait-on pas enfler et désenfler tout de même une vessie sous un récipient en pompant l'air & en le laissant entrer?

Une analogie toute naturelle nous conduit icy: vous voyez dans les poissons des vessies qui les aident à s'élever, de sorte que si vous percez ces vessies, ils sont réduits à tomber au fond de l'eau.

Je ne doute pas que si l'on pouvait percer de même quelqu'une des vessies d'un oiseau, il n'eût de la peine à voler. M. Dupuy, dont l'habileté dans l'Anatomie est

(5) Ce passage résume un document séparé où Montesquieu commente le texte latin de Gesner relatif à l'onocrotale. Une curieuse figure dessinée par son fils illustre ce rapport. — J. D.

assez connüe, avait dessein de l'entreprendre. Il ouvrit un pigeon en vie pour chercher les vessies qu'on pourrait percer; mais dans une expérience si délicate, on ne peut se proposer de réussir qu'après un grand nombre de tentatives, ce que ses occupations ne lui ont pas permis. Nous remarquâmes cependant plusieurs vessies dans la poîtrine & même dans le ventre de cet Oiseau; ainsi notre peine ne fut pas tout à fait perdüe.

On voit tous les jours une expérience qui produit le même effet; ne serait-ce pas par la même raison? D'où vient qu'un oiseau ne vole plus quand on lui a rogné les aîles? Cela ne lui ôte point la force des muscles. En rognant ses aîles, je ne sache pas qu'on fasse autre chose que diminüer leur volume et introduire de l'air dans les tuyaux des plumes par le bout qu'on a coupé.

Pourquoi encore un oiseau ne vole-t-il plus qu'avec peine lorsqu'il est devenu trop gras? C'est que la graisse remplit les cavitez & comprime les vessies, car d'ailleurs la graisse est assez légère & n'augmente le poids qu'en augmentant le volume.

Si l'on me demande maintenant quelle est la nature de cette matière élastique & et centrifuge dont j'ai établi la nécessité, et, à ce qu'il me paraît, l'existence, je ne puis offrir que des conjectures fondées sur les observations. Il y a lieu de croire que cette matière approche beaucoup de celle du Feu, car les Oiseaux ont une chaleur extrême, qu'ils sont obligez de tempérer souvent par le bain, même au fort de l'hyver, ce qui fait aussi qu'ils résistent aux plus grands froids. Les Hirondelles par exemple, dont la durée, la vitesse et la facilité de vol doivent être proportionnés à la quantité de cette matière, vivent dans les neiges du Nord & sous la glace des étangs. Ce n'est pas la rigueur du froid qu'elles veulent éviter quand elles viennent dans nos climats: elles y viennent chercher leur vie, comme les autres Oiseaux. Lorsque les neiges commencent à fondre dans le Nord, le même degré de chaleur excite le mouvement dans l'Hirondelle; mais les insectes dont elle se nourrit restent encore engourdis dans leurs trous parce qu'ils ont besoin, apparemment,

d'un plus grand degré de chaleur, tel que se trouve alors celui des païs plus tempérez (6).

D'un autre côté, les Oiseaux ne peuvent vivre à un certain degré de chaleur. Un moineau expira dans une minute après qu'on l'eut mis dans une étuve, où l'air avait cent quarante-six degrés de chaleur au thermomètre de Fahrenheit. Un chien et un chat y vécurent plus d'un quart d'heure, le chien vingt-huit minutes environ.

Il y aurait bien d'autres choses à dire sur ce sujet. On pourrait penser & peut-être démontrer, par ces principes, que non seulement le vol des Oiseaux, mais que l'équilibre et le mouvement progressif des autres animaux dépendent aussi de cette même matière: sans quoi la force de la gravité de leur corps ne serait point balancée dans l'équilibre, ni surpassée dans le mouvement. C'est cette matière qui gonfle les muscles et les fibres motrices, et par conséquent elle a encore des rapports bien marqués avec la Vie, et elle est intimement unie à la Substance immatérielle puisqu'elle exécute ses ordres avec tant de promptitude & de facilité.

APPENDICES

Voici de nouvelles réflexions. Il est sûr que l'adhérence de l'air fait soutenir par l'eau des corps dont la pesanteur spécifique est beaucoup plus grande. L'Or par exemple, qui est environ dix-neuf fois plus pesant que l'eau, étant réduit en feuille nagera sur l'eau, et soûtiendra même un autre poids mis dessus. Mr Pitot a pris une feuille d'or quarrée qui avait trois pouces et trois lignes de largeur. Il l'a mise sur l'eau, il l'a chargée de petites

(6) Cette curieuse théorie de la migration nordique des hirondelles était encore accréditée par les savants au temps de Montesquieu et de Vivens. Voici son mécanisme. Vers la fin de l'été, la véhémence de la chaleur accumulée par cet oiseau le pousse vers le Nord, où il corrige l'excès de sa température en dormant l'hiver sous la glace des étangs. Quand le printemps commence à fondre cette glace, il se réveille aussitôt, tant il est sensible à la moindre chaleur. Mais les insectes de ces froids pays, moins ardents, demeurent longtemps encore en sommeil. Pour ne pas mourir de faim, l'hirondelle revient se nourrir dans les climats tempérés, et le cycle recommence. Nombre de documents, accueillis par les plus hautes sociétés savantes, témoignent que la pêche de ces hirondelles engourdies était une grande ressource d'hiver pour les pauvres paysans du Nord! — J. D.

pièces de cuivre en filets & en plaques; elle a soutenu la pesanteur de quatre gros, mais en ajoutant quelque chose de plus, elle a coulé à fond.

Ajoutez ici l'expérience si connüe de l'aiguille qui ne se soutient plus sur l'eau dès qu'on l'a mouillée & frottée, action par laquelle son volume reste le même. De tout cela, il faut conclure que c'est l'adhérence de l'air qui causait la légèreté respective de ces métaux.

On a trouvé que le liège était spécifiquement plus pesant que l'eau; il ne nage donc que parce qu'il contient une grande quantité d'air dans ses pores, mais d'une manière adhérente, et que le poids du liège ne peut entraîner en bas. Sans cela, on ne saurait expliquer comment les métaux nagent sur l'eau. Quelque extension que l'on donne à un morceau d'Or, par exemple, il est sûr que toutes ses parties seront dix-neuf fois plus pesantes qu'un égal volume d'eau. Il est même à présumer que tout corps a la même pesanteur spécifique en soi, puisque tout corps obéit également à la loi de la gravité, quelle que soit cette loi, comme cela paraît par l'expérience qui se fait dans le vuide.

Donc il faut conclure que si un corps a moins de pesanteur qu'un autre relativement à son volume, c'est que celui qui est moins pesant contient moins de matière propre. De plus, il est nécessaire que s'il contient une autre matière dans ses pores, elle y soit adhérente, sans quoi le corps tomberait au fond. Une balle de plomb, par exemple, percée d'une infinité de trous, ou un treillis de fil d'archal, ne nagerait pas, quoiqu'il y ait assez d'air entre ses parties pour le faire nager si cet air y était adhérent.

Pour en faire maintenant l'application au Vol des Oi--seaux, il ne faut pas être étonné si le volume entier du corps de l'Oiseau, avec ses plumes, l'air raréfié qu'il contient et les vésicules d'un autre air raréfié ou d'un fluide encore plus léger qui sont adhérentes à ses plumes, et surtout aux petites parties du duvet, si tout de ce volume, dis-je, peut être augmenté au point de devenir spécifiquement plus léger, ou relativement si on veut, qu'un pareil volume d'air.

Le battement des aîles ne sera plus qu'analogue au

mouvement des rames, ce sera un vray « Remigium » ; à quoi on peut ajoûter que ce mouvement peut contribüer à détacher les bulles du second fluide, lesquelles montant aussitôt aident encore à soutenir l'Oiseau, d'autant mieux qu'on peut fort bien concevoir qu'elles s'attachent au duvet.

—

Il y a réellement une méchanique particulière aux Oiseaux. Ils ont la plus part, outre les poumons, des vessies propres à recevoir l'air, enfermées les unes dans la poitrine, et les autres dans le bas ventre. Celles de la poitrine communiquent chacune par un petit trou avec le poumon, & celles du bas ventre avec celles de la poîtrine; mais la disposition est telle que le jeu des unes et des autres est contraire. Lorsque dans l'inspiration celles d'en haut reçoivent de l'air du poumon, en se dilatant, celles d'en bas sont comprimées, & poussent leur air dans celles qui en reçoivent déjà du dehors. Mais quand l'expiration, comprimant le poumon et les vessies d'en haut, en fait sortir l'air, il ne sort pas entièrement par le larinx, une partie coule dans les vessies d'en bas qui alors se dilatent.

Mais quelle est l'intention de cette méchanique si différente de celle des autres animaux? Pour en juger avec quelque vraysemblance, il faut établir les usages de la Respiration. Elle ne sert pas seulement au rafraîchissement du sang et à la formation de la voix: elle sert encore à produire dans les entrailles un battement qui y est nécessaire. L'air entre dans la poîtrine quand sa cavité s'augment, & le diaphragme contribüe à cette augmentation en s'abaissant: il comprime alors les parties du bas ventre. L'air sort de la poîtrine quand sa cavité se resserre et que le diaphragme remonte poussé par les muscles du bas ventre, dont les parties se remettent alors plus au large. Ce mouvement réciproque dont les entrailles sont perpétuellement battües, subtilise, atténüe, mêle les liqueurs, et les fait passer dans les conduits qui leur sont destinez; & il faut remarquer que les muscles du bas ventre sont comme des Antagonistes du dia-

phragme, ils lui cèdent quand il descend, ils le repoussent quand il remonte.

Ces muscles du bas ventre sont petits dans les Oiseaux, à cause de la grandeur de l'os de la poîtrine, dont presque tout le ventre est couvert, et cet os n'a pu être d'une moindre grandeur, parce qu'il donne origine aux grands muscles qui servent à la puissante action du vol. Les muscles du bas-ventre étant donc faibles dans les Oiseaux, ils ne pourraient dans le tems de l'expiration comprimer les entrailles autant qu'il est nécessaire; et pour suppléer à leur peu de force, la nature a mis dans le bas ventre des Oiseaux ces vessies qui, au moment de l'expiration, se remplissent de l'air qu'elles reçoivent des vessies d'en haut, et par conséquent se dilatent et compriment les entrailles. En soufflant dans l'artère aérienne des Peintades [*sic*], on vit le jeu de toutes ces vessies, tant de celles d'en haut que de celles d'en bas, et même on observa que le péricarde, qui n'était pas juste et serré au cœur comme à l'ordinaire, s'enflait aussi. Apparemment le cœur de ces animaux a besoin d'air, ou pour être comprimé, ou pour en recevoir l'impression de quelque qualité, ou pour s'y décharger des fumées qu'il exhale dans l'embrasement continuel où il est!

—

Il y a des animaux qui sautent dans l'air, mais cette action est bien différente du vol. Mr Klein, Secrétaire de la Ville de Dantzick, parlant de la Chauve-Souris et du Serpent volant ou Dragon ailé de Java, dit qu'on a raison de mettre ces quadrupèdes au rang des volatiles, car réellement ils volent, puisqu'ils se promènent dans l'air en liberté. Et ensuite, parlant de l'Ecureuil volant, il dit que l'organe qui sert à ces écureuils pour voler est une peau située de chaque côté de leur corps, qui peut s'étendre de la grandeur de la main comme une espèce de voile. Ce voile (il faudrait dire cette voile) est attaché aux genoux des pieds de derrière et aux jambes de devant par une articulation osseuse. A l'extrémité de cette articulation, la peau est comme garnie de plumes.

Quand l'animal est tranquille, ou qu'il marche doucement, l'os de l'articulation est parallèle avec ses pieds, & on ne l'aperçoit point; mais lorsqu'il veut sauter, l'articulation est en mouvement, l'os fait un angle droit avec la jambe de devant, & la peau s'étend. D'ailleurs, un pannicule charnu assez épais, qui traverse toute cette peau, aide beaucoup au saut de l'Ecureuil. De là, je conclus que ce petit animal, à proprement parler, ne vole pas, mais qu'il saute mieux & à une plus grande distance que les autres animaux de son espèce, parce qu'à l'aide de ses voiles il peut se soûtenir plus longtems en l'air.

Notez que les Ecureuils volans, comme les Chauve-Souris, & à ce que je crois les Serpens volans, dorment beaucoup. Ces espèces d'animaux ne vont que la nuit, ce qui fait que la matière centrifuge, dont ils ont besoin également pour le saut et pour le vol, ne se dissipe point.

Il y a aussi plusieurs insectes qui sautent dans l'air, comme les Sauterelles, les Puces. Pour répéter ces sauts, ils ont le soin de s'appuyer : une Puce parcourt une chambre en sautant, comme un chat peut faire, en se posant et se relevant plusieurs fois. Une Sauterelle tout de même. Mais comme la Sauterelle vole quelquefois, nous pouvons par là remarquer la différence du vol et du saut. L'un et l'autre commencent de même par un élancement; mais le vol est continu, c'est, si vous voulez, un saut, mais un saut d'une très longue durée. La Force centrifuge des muscles les produit tous les deux, mais cette force est ménagée différemment. Dans le saut, elle est toute dépensée en peu de tems; dans le vol, elle ne se dépense que fort lentement. C'est pourquoi le saut est si prompt. Si vous ajoutiez tout d'un coup des aîles à un boulet de canon avant que sa force centrifuge ne fût dissipée, il ne tomberait pas si tôt.

Le cerveau de l'Homme a du rapport à celui des Quadrupèdes, et celui des Oiseaux au cerveau des Poissons. De la conformité de structure, il résulte une conformité d'usage.

Si les Esprits, ou matières centrifuges, partent du cer-

veau, comme il semble qu'on n'en puisse guère douter, & que ces esprits causent les mouvemens, il y a apparence que les mouvemens de ces deux espèces d'Animaux ont une certaine analogie, et que par conséquent les Oiseaux volent à peu près comme les Poissons nagent, ainsi qu'on l'a déjà dit.

Le Père Castel croit qu'on peut trouver le secret de voler, bien que Borelli ait prétendu démontrer le contraire. Il est surprenant, dit le Père Castel, qu'on n'ait pas encore atteint à ce secret, quoique le génie inventif du fameux de Lanis l'ait fort avancé...

CHEVALIER DE VIVENS & MONTESQUIEU.

Le dernier appendice ne va pas au-delà de cette allusion au « fameux De Lanis », qui n'est autre que le Père Francesco Lana-Terzi, célèbre jésuite de Brescia, dont les idées aéronautiques ont passionnément occupé les savants de l'époque. Sa machine était une espèce de barque soulevée par quatre ballonnets métalliques préalablement soumis à l'action du vide. .Leibniz avait pris la peine d'étudier et de confirmer la puissance ascensionnelle théorique des sphères de Lana, mais en les jugeant irréalisables, par l'impossibilité d'accorder la faible épaisseur des parois avec l'énorme pression de la masse atmosphérique, ce qui ôtait à l'homme tout espoir de réussir à voler dans les airs. Dieu, disait-il, a opposé ce verrou aux efforts humains! On voit par l'exemple du Père Castel, dont Vivens cite l'opinion, que l'avis du grand Leibniz n'avait pas entièrement prévalu. Ce Père Castel, physicien très singulier, académicien de Bordeaux lui aussi, et l'un des familiers de La Brède, fut ce même Jésuite à qui son Ordre enjoignit d'obséder sur son lit de mort l'auteur des *Lettres Persanes* pour en obtenir le désaveu des textes inexpiés.

La fin du manuscrit invoque une suite qui vraisemblablement n'a pas été élaborée. Plusieurs circonstances font voir que le chevalier de Vivens, au moment d'aborder la question de l'homme et des possibilités de vol humain, a quêté un nouveau renfort à La Brède, en soumettant à Montesquieu cette ébauche d'un essai à poursuivre, comme un cas réservé à son discernement. Mais le problème du vol artificiel était alors débattu par de grands experts en mécanique, et pour ainsi

dire promis à la souveraine juridiction de l'Académie des Sciences. Il ne paraît pas que Montesquieu en ait poursuivi l'examen, quoiqu'une particularité révèle que sa première intention était bien de s'y attacher. Ce détail révélateur est une mention inscrite de sa main sur le dernier feuillet. La répugnance qu'il éprouvait à tenir la plume donne un caractère très insolite à cette note autographe, qui paraît encore plus énigmatique quand on veut l'entendre: il y énonce simplement une référence à quelque fragment indéterminé de Strabon dans la belle édition grecque-latine que Jean Wolters d'Amsterdam avait donnée de cet auteur en **1707.** On n'aperçoit d'abord aucune parenté entre cette réflexion et l'objet du manuscrit. Mais un mot, « Leucate », nous a mis sur la voie, et d'une trace à l'autre, Montesquieu nous a conduit par la main jusqu'à un certain texte du dixième livre où nous vîmes reparaître, comme les ombres sous les repeints d'une vieille toile, la scène qui l'avait frappé. Il s'agit du passage où Strabon parle de ce temple d'Apollon que les Leucadiens entretenaient au haut de leur promontoire, et des hommes vivants qu'ils précipitaient du roc dans la mer pour honorer leur dieu. Ces victimes étaient parfois des volontaires fanatisés par les prêtres, et, le plus souvent, des criminels à qui on laissait une chance d'échapper à la mort par cette terrible épreuve. On fixait à leur corps des plumes ajustées comme celle des oiseaux, et même de gros oiseaux vivants, pour amortir leur chute. Ainsi, ces sacrifices d'hommes vigoureux, dont on épiait la course dans l'air après qu'on leur eut donné des ailes artificielles, avaient le caractère de véritables expériences de vol humain. C'était bien assurément une sorte d'intérêt technique qui attirait la pensée de Montesquieu vers ce lieu célèbre, et non la mort de Sapho, ni celle des amants éperdus, ni l'une quelconque de ces légendes d'amour, encore que l'auteur du *Temple de Gnide* en ait su quelquefois respirer le parfum antique.

J. D.

POÈMES

—

O BEATA SOLITUDO!...

Vous recevoir en moi comme un don merveilleux,

Puissance,

— céleste et terrestre
comme l'ombre des nuages sur la plaine;
haute et solennelle, comme le silence des futaies
cernées de vent et de soleil,

— Solitude royale, au multiple visage,
rencontre avec moi-même, — et quel dieu en moi-même?

—

MES PAUMES...

Mes paumes,
où ce soir ton visage a longtemps reposé,
où, pour un temps, s'est gravée
sa forme sensible,
mes paumes,
creusées à ta ressemblance,
que ne puis-je retenir en elles,
chaude encore de ta vie,

ta parfaite, présente, et fugitive image?...

—

LES ARBRES AU BORD DE LA VILLE

Les arbres au bord de la ville,
tout le jour fouettés d'humaine écume,
les arbres hautains rentrent en eux-mêmes,
et toute souillure
vient mourir à leur pied, comme au pied des tombeaux.

Mais dans le soir élargi jusqu'au silence,
ils commencent à vivre avec un long soupir,
et le ciel, tout entier appuyé sur leurs branches,
le tendre ciel vient leur donner sa paix...

—

AOUT

Cette eau qui ruisselle à travers mes doigts joints,
avec la voix charmante de la pluie,
— source éphémère jaillie, fuyante, de mes mains,
— bois-en les dernières gouttes,
et qu'avec la caresse glacée du torrent
sur mes paumes s'appuie la tiédeur lente de tes lèvres...

—

SIMILITUDES DE PRINTEMPS

Un arbre épanoui, flottant comme un nuage,

dans l'eau calme du ciel — peut-être son reflet? —
un nuage fleuri, gonflé comme un pétale,

le soleil, qui s'abandonne au soir
comme un oiseau, les ailes repliées,

là-bas, je ne sais où, cet oiseau invisible,
cet oiseau de la terre à la voix de soleil,

et dans mon cœur — aile, nuée, lumière, et chant —,
la joie...

—

LES ARBRES DE L'HIVER

Les arbres de l'hiver, les arbres désailés,
sont-ils moins beaux et moins aimés
d'être sans fleurs et sans ombrages?

Regarde :
dans l'élan dépouillé de leur forme éternelle
qui a trouvé sa pureté,
dans le grave réseau des branches sur l'espace,
vois comme la lumière enfin s'épanouit,
rayonnante,

et demeure...

—

CARESSES

Sur la mer encore éblouie d'étoiles inconnues,
la vague, peut-être venue des antipodes...
le vent de soleil sur les seigles,
l'air lisse du soir sur les flancs de l'oiseau,

et ton regard, posé sur ma tête baissée...

—

L'arbre, au soleil qui le frappe,
entend-il s'éveiller la sève
dans le chant de ses feuilles et de ses oiseaux?
Et debout, étiré dans la vive lumière,
écoute-t-il monter le cri du vent,

comme j'écoute en moi le chant sauvage de la vie?

—

DOULEUR, JE TE CONTEMPLE

Douleur, je te contemple face à face
avec des yeux clairs, d'où l'épouvante a disparu...

peut-être t'ai-je comprise,
dure créatrice,
douleur, par qui la vie donne enfin sa mesure,
et l'amour dépouillé devient rayonnement,

douleur qu'un jour, peut-être,
j'oserai nommer mon amie...

—

LES CORBEAUX

Les corbeaux dans le soir
ont la même voix que chez nous...
Je la salue comme une amie...

Cette feuille oubliée par l'hiver,
battante sans repos au vent chargé de pluie,
cette feuille obstinée
qui là-bas me disait adieu,
n'est-ce pas elle qui me fait signe,
comme une main accueillante?

Et l'odeur lourde et brumeuse de la terre,
— cette odeur nue qui est l'adieu de l'hiver à la terre,
— l'ai-je cherchée ici sans même le savoir?...

Voici que je la trouve et la reconnais,
avec une tendresse qui n'est peut-être pas bien loin des [larmes...

...Mais que suis-je donc venue chercher si loin?

—

RENOUVEAU

Jeunes sèves confondues,
la branche essaie ses ailes,
l'oiseau invente son chant.

Une feuille perdue,
une petite feuille affairée,
monte en virevoltant plus haut que les oiseaux,
— jusqu'au soleil, peut-être?
— et si vive est son allégresse
qu'elle ne connaît pas sa mort...

Et la terre elle-même, la terre désarmée,
flotte dans le vent mâle étoilé de pollen
comme une semence jetée...

Terre, ciel, brûlants de fauves promesses,
est-ce vous qui mettez ce goût de flamme sur nos lèvres?...

—

AUBE

Le vent sommeille encore aux cimes fraîches des arbres;
par sa propre ferveur épuisé,
le petit oiseau de la nuit
a retrouvé dans le silence les oiseaux du matin...

Ce long soupir, est-ce la nuit qui s'attriste,
qui s'attriste, et s'apaise à l'instant de mourir?
Et ce doux battement, lointain et solitaire,
n'est-ce pas, encore endormie,
la terre, la divine terre,
battante au rythme de mon cœur?...

—

L'ACACIA

Cette grappe, légère comme un nuage de l'aube,
arrachée à la plus haute branche,
que m'en reste-t-il à présent?

Une goutte de sang sur la main lacérée,
dans ma paume
la tendresse des pétales froissés,

et le souvenir de leur parfum...

—

UNE ETOILE SE DETACHE

Une étoile se détache du faîte de la nuit,
et se balance dans le vent.
Est-ce pour moi seule qu'elle vit,
battante comme un cœur,
radieuse et glacée comme un souvenir
que l'on croyait perdu?...

PASCALE OLIVIER.

JOURNAL LITTÉRAIRE

(*Fragments*)

—

1905

—

Mardi 24 janvier. — Van Bever m'a raconté, au Mercure, devant des gens, ce que lui a raconté, il y a deux ou trois jours, Jean Rodes, le correspondant du *Matin* en Mandchourie, de passage à Paris, où il a été obligé de passer pour gagner Pétersbourg. Sur le paquebot sur lequel voyageait Rodes, à la bibliothèque de l'équipage, il y avait un exemplaire du *Petit Ami*. Il se trouvait dans les passagers une certaine jolie femme, luxueuse, un peu exceptionnelle d'allures, une sorte d'aventurière, pour parler comme Rodes. Elle avait pris le volume et le lisait. Jean Rodes, voyant le titre par dessus son épaule, lui dit : « Ah! Madame, vous lisez ce livre?... — Ah! cela, c'est un livre extraordinaire », répondit-elle avec feu.

C'est une jolie chose. Si loin, si ignorés l'un de l'autre. Je penserai quelquefois à cette femme.

Il y a aussi deux ou trois jours, Olivier de La Fayette, que j'ai rencontré, m'a dit qu'un nommé Boissy, qui écrit à la *Chronique des livres,* qui ne savait pas que La Fayette me connaît, et qui a lu ma brochure sur Régnier, lui a dit : « Il y a quelqu'un qui a écrit qu'on se plaît à appeler M. Anatole France un grand écrivain, alors qu'il n'est qu'un excellent écrivain. Je l'embrasserais, celui qui a dit cela. » Ce qui prouve, comme je l'ai dit à La Fayette, qu'on est quelquefois récompensé d'écrire comme on pense.

Dimanche 12 février. — Eté voir Schwob. Il me demande tout d'abord pourquoi je ne suis pas allé à son

cours, après lui avoir demandé une carte. Je prétexte mon travail chez Lemarquis. Je lui apprends aussi que j'ai quitté Lemarquis fin janvier. Il me demande ce que je compte faire. Je le lui dis : déménager, pour être mieux sans payer plus cher, et tâcher de me mettre à travailler pour de bon. Car rentrer dans la procédure, à 100 ou 150 francs par mois! Mieux vaut essayer de faire quelque chose. J'ai trente-trois ans. Les années sont précieuses. Il est temps. Vallette me disait même il y a quelques jours qu'il est grand temps. J'ajoute que je voudrais bien cependant trouver quelque chose, dans un journal de province, qui m'assure 60 ou 80 francs par mois, chronique, critique littéraire, ou à peu près. Il me répond qu'il y a bien le journal de son frère, *Le Phare de la Loire,* mais que, justement, cela ne marche pas, qu'on va réduire les frais. Puis, il m'explique ceci. Son cours sur Villon a été remarqué par M. Michel Bréal, qui en a parlé à M. Croiset, le doyen de la Faculté des Lettres. Il me donne à lire une lettre dans laquelle on lui promet une salle à la Sorbonne l'année prochaine pour les mêmes leçons. Il a appris que lors du remplacement du père Deschanel, on ne voulait pas nommer Lefranc, qu'on n'a élu qu'à regret, pour écarter Brunetière, et que les jeunes professeurs ont dit qu'il était dommage que lui, Schwob, n'ait rien publié du genre professoral, on aurait pu le proposer. Il ajoute qu'il est presque certain qu'après avoir fait son cours à la Sorbonne, et publié un ou deux ouvrages de critique littéraire, il pourra obtenir la création, tout exprès pour lui, d'une chaire de littérature comparée. Mais tout cela, c'est beaucoup, beaucoup de travail. Il va de plus prendre la suite d'une édition de Marot commencée par (nom oublié). Il a son courrier, ses pièces de théâtre, etc. Enfin, il me propose de venir l'aider, lui faire ses lettres, lui classer ses notes, etc., deux ou trois heures chaque jour. Que je voie si cela me convient. Je ne sais trop que dire, ni oui ni non. Cela dérange joliment mes plans d'existence. Mais je vois Schwob si en train, si lancé! Je le quitte, étant convenu que je reviendrai demain lundi, à quatre heures. Il m'a aussi demandé des nouvelles de Valéry.

Schwob m'a aussi dit quelques mots de l'article Boissard sur la Comédie. Je lui disais que, jusqu'ici, il n'a pas fait grand bruit. Il paraît au contraire qu'on lui en a beaucoup parlé, et que pas mal de gens croient aussi qu'il est de lui.

Lundi 13 février. — Eté chez Schwob. Ayant été fort loin chercher un logement, obligé de rentrer chez moi pour prendre d'autres chaussures, je n'arrive qu'à cinq heures et demie. Il m'attrape tout de suite, me montre une petite table toute préparée, avec une lampe, des papiers, de quoi écrire. Charles-Louis Philippe était là. Je m'étais assis sur le divan, comme un visiteur. Schwob me fait lever, me montre la petite table, me met une chaise sous le derrière, et, sans me laisser le temps de dire deux mots à Philippe, me donne un paquet de coupures de journaux, dans lesquelles tirer de quoi faire cent lignes sur lui et Pierné pour l'éditeur de *La Croisade des enfants.* Pensant être sorti quand j'arriverais, il avait fait une petite note où tout cela m'était expliqué. Un peu mécontent d'un tel accueil, je lis les coupures, pour les cent lignes en question. Pendant ce temps, Schwob bavarde avec Philippe, de choses et d'autres : Prix Goncourt, *Marie Donadieu, La Maternelle* de Frapié, les importances de Descaves, Madame de Noailles, à qui il applique avec *très* à la place d'*un peu,* le mot de Madame (nom oublié) sur les *Maximes* de La Rochefoucauld : « Joli, mais un peu colifichet! » De temps à autre, il s'interrompt, pour me dire que je mets beaucoup trop de soin à lire les coupures. Je lui réponds que j'y trouve des choses qui m'intéressent et qu'alors je les lis. Puis, il reçoit des lettres, les lit. Je peux causer un peu avec Philippe. Puis c'est sept heures. Philippe s'en va. Schwob a à sortir. Il me dit d'emporter les coupures chez moi, de faire les cent lignes et de les porter le lendemain chez l'éditeur, d'écrire une lettre à une certaine personne, d'un manuscrit à envoyer à Arthur Symons — et me dit d'être là demain mardi, de bonne heure. J'essaie de lui dire — mon mécontentement avait diminué un peu ma timidité — que pour de tels travaux, je n'ai

pas besoin de lui, et pourrais aussi bien les faire le matin. Il me répond non. Il me reparle des cent lignes en question. « Ce n'est pas la peine de tant chercher, me dit-il. Vous comprenez bien que s'il fallait que ce soit soigné, littéraire, je ne vous le donnerais pas. » Je riais en moi-même de cette gentillesse, qui me rappelait le mot au sujet de l'exemplaire du *Parnasse satyrique* dont il m'a fait cadeau : « Vous pourrez toujours le vendre. Cela vous fera quelques francs », — et les trois sous qui restaient sur les vingt francs qu'il m'avait remis pour l'achat des fiches destinées à établir l'Index de cet ouvrage, et qu'il voulait absolument me laisser, — comme un pourboire, — si bien que je dus lui répondre: « Mais, pas du tout. Je n'ai pas besoin de trois sous. » Au moment de partir, il me rattrape dans l'antichambre, pour me dire qu'il est aussi entendu que je resterai à dîner trois fois par semaine, que « ce sera toujours cela ». Pour le coup, je profite du moment, et je lui explique que, vraiment, sa combinaison ne me va pas, que ne prenant pas de place pour être libre, je trouve maladroit de m'aliéner pour si peu, etc., etc. Il me dit que ce sera comme je voudrai, etc.... et, rouvrant la porte, quand je descends l'escalier : « Vous savez, mon cher ami, ce que j'en faisais, c'était pour vous rendre service ».

Mardi 14 février. — Je vais Chaussée-d'Antin, chez l'usurier Pamaron, pour l'affaire Dehaynin. J'y suis retenu jusqu'à cinq heures passées et n'arrive chez Schwob qu'à cinq heures et demie. Aussitôt entré, il me dit : « Décidément, Léautaud, je ne crois pas que cela pourra marcher. » Je ris, lui dis qu'en effet... Enfin je lui dis que j'ai porté les cent lignes, écrit la lettre, envoyé le manuscrit et que je lui rapporte les coupures de journaux. Je lui dis que ce n'est pas une question d'argent, que, la preuve, c'est que je lui offre de venir le matin, gracieusement. Il ne veut rien entendre, et au bout de quelques minutes me dit qu'il ne veut pas me retenir davantage. Je lui dis au revoir et je m'en vais.

Lundi 27 février. — Je descends ce matin pour acheter

le foie de Boule. La femme de ménage avait monté le journal. Cependant, en passant, je m'arrête chez la marchande de journaux. J'en regarde quelques-uns. Le *Gil Blas,* que je ne regarde plus depuis longtemps, puisque l'*Enquête* Le Cardonnel-Vellay n'y paraît plus, était devant moi. Je l'ouvre machinalement. A la première page un titre : Marcel Schwob. Je pense aussitôt : un article sur Schwob, il peut me servir de document pour ma brochure. Je commence à le regarder. Je lis le début: Marcel Schwob vient de mourir. Je ne tenais plus en place, de surprise, d'impatience. Je jette mes trois sous. Je cours au marché acheter le foie. Je remonte au galop. Rien n'allait assez vite. Schwob mort! Lui qui, il y a quinze jours, me parlait, si vivant, si alerte, si plein d'ardeur et de projets. Quelle impression nous fait la mort, quand il s'agit de gens que nous connaissons, que nous voyons fréquemment. Je m'habille. Je déjeune à la hâte. Je pars rue Saint-Louis-en-l'Ile. Marie me fait entrer. Je trouve dans le salon Théry, avec deux messieurs que je ne connais pas, mais dont l'un ressemble assez à Schwob pour que je devine que c'est son frère. Je prie Théry de me présenter, que je n'aie pas l'air d'un simple curieux. J'apprends que Schwob est mort hier dimanche, à une heure de l'après-midi, malade d'une sorte de pneumonie ou grippe infectieuse, depuis lundi ou mardi dernier. Vendredi dernier, en effet, le 24, au Mercure, Morisse, à propos du départ de Monceau pour le Midi où un frère de Moréno est en train de mourir de la phtisie, m'avait dit : « Quant à Schwob, il prétend qu'il est malade aussi, qu'il a la peste, etc... » et sur un ton un peu gouailleur, si bien que je m'étais dit aussi que ce n'était rien, « que Schwob s'alarmait encore à faux ». Maintenant! Dire que j'aurais pu venir dimanche. Théry et Pierre Champion (l'autre monsieur, qui se fait connaître à moi), ont vite dit à Maurice Schwob mes relations avec son frère. Je lui offre mes services, mon aide, sans qu'il ait à se gêner. Il me propose de revenir à trois heures, pour porter des notes aux journaux. Les obsèques auront lieu après-demain mercredi, à Montparnasse. Puis Théry se prépare à s'en aller, appelé au

Palais, et a l'air de vouloir que je parte avec lui. Je dis au revoir à Maurice Schwob et à Champion. Mais arrivé près de la porte de sortie, je demande à Théry s'il a vu Schwob. Il me dit non. Je lui dis que j'aurais bien voulu le voir encore une fois. Il rentre dans le salon, faire part de mon désir à Maurice Schwob, qui me dit : « Vraiment, vous voulez? C'est une bien pénible impression. Vous ne craignez pas de le regretter?... — Non, non », lui dis-je. Il m'ouvre la porte de la chambre de Moréno. J'entre, et là, je vois Schwob étendu, la tête seule découverte, la figure très jaunie, la bouche un peu plissée, un peu de barbe commencée à pousser au menton, les yeux encore ouverts, ternes et figés. Maurice Schwob nous dit qu'il n'y a pas eu moyen de les fermer. Je pars avec Théry, qui me dit qu'il a appris la mort de Schwob en rentrant chez lui hier au soir, par une lettre que Benoit, le chauffeur, était allé porter chez sa concierge. Jeudi il avait demandé des nouvelles de Schwob par téléphone. On lui avait répondu que le médecin était là, qu'il était très content, que le mal était enrayé, et il avait été rassuré. Arrivé devant le Palais, je le quitte. Il a conseillé à Maurice Schwob de ne pas laisser rentrer Moréno rue Saint-Louis-en-l'Ile, d'autant plus que Guitry et Jean Coquelin se sont offerts tout de suite à la prendre pendant quelques jours.

Je rentre chez moi. Puis je ressors, pour envoyer un mot à Valéry. Je passe ensuite au Mercure, où je savais que la nouvelle était connue. Vallette avait même été le matin rue Saint-Louis-en-l'Ile. Je voulais proposer à Vallette, s'il n'avait personne de mieux, de faire l'article dans le *Mercure*. Il était deux heures moins vingt. Personne encore, ni Vallette, ni Morisse, ni Van Bever. J'attends. Ne voyant venir personne et devant être rue Saint-Louis-en-l'Ile, je prépare une lettre à Vallette, quand Morisse arrive : « Vous avez vu Van Bever, Vallette? », me demande-t-il. Je lui réponds non. « C'est parce que Vallette veut vous demander si vous voulez faire un *Schwob* pour le prochain numéro. Il a dit que le premier qui vous verra vous le dise. » Cela se trouve bien. Je dis à Morisse que c'est entendu

et qu'il donne la réponse à Vallette, puis je pars rue Saint-Louis-en-l'Ile.

Maurice Schwob était dans la salle à manger, avec un employé des pompes funèbres. J'attends un moment dans le grand salon, en compagnie d'une dame que j'apprends bientôt être Madame Nozière. Maurice Schwob arrive, prépare ses notes pour les journaux. Herold arrive aussi lui rendre visite et s'assied. Puis les notes sont finies, Maurice Schwob me donne les explications. Je le prends alors un peu à part, pour lui demander la permission de venir l'assister, le soir, pour la mise en bière, pour que Schwob ait au moins un ami. Je lui montre aussi une petite branche de lilas blanc, que j'ai apportée pour mettre avec Schwob. Il est entendu que je reviendrai ce soir, à huit heures. Je le quitte. Avant de sortir, je cause un moment dans la cuisine, avec Marie, Benoit et Ting, le Chinois. Schwob s'est senti malade mardi dernier, à la Bibliothèque, pris de frissons et obligé de se faire ramener chez lui. Il avait la rage de sortir le soir, et avait pris froid lundi soir, en sortant de chez Madame Dick May, rue Victor-Massé. Il s'est vraiment senti malade, le côté pris, disant à Marie : « Marie, ne me quittez pas. Je me sens bien malade, là, le côté pris ». C'était vendredi 24, où il a tombé tant de neige. Marie lui a répondu que ce devait être le temps, qu'il neigeait. « Ah! il neige, répondit Schwob. Oh! vous me rassurez, Marie ». Il avait pris en haine son Chinois, ne voulant plus le voir ni qu'on le laisse approcher de lui, « cet individu qui me martyrise » comme il disait. Tout cela parce que Ting ne se gênait pas pour dire au médecin que tel jour, Schwob s'était piqué tant de fois à la morphine. C'était là une des grandes causes de son affaiblissement, comme aussi des moments de vie, d'entrain, de brillant qu'il avait. Son frère me l'a dit lui-même. Avant d'aller à son cours sur Villon, il se faisait chaque fois une piqûre. « Quand vous le trouviez brillant », me disait Maurice Schwob, « c'était cela : il s'était fait une piqûre. Si vous étiez revenu une heure après, vous auriez vu le changement. Il payait son heure ou deux de vie, d'intelligence ». Il avait d'abord commencé les piqûres autrefois, au début

de sa maladie, pour apaiser ses souffrances, puis s'était piqué pour se redonner un peu de vie, d'énergie. Cela lui avait peu à peu abîmé le cœur, paraît-il, et la moindre indisposition était devenue très dangereuse pour lui. Cependant, il ne s'est pas vu mourir. Il pensait fort, au contraire, se tirer de là. Il avait été malade de même il y a quelques années, à Samoa, et s'en était tiré. On lui rappelait cela pour lui donner de la force, et il se croyait bien loin de mourir. Il paraît que le Chinois a peur, ne veut plus même passer dans l'antichambre, peur qui doit certainement faire partie de l'âme chinoise. Je dis à Marie que j'ai apporté une branche de lilas et que je reviendrai ce soir à huit heures pour la mise en bière. Elle me dit qu'on va mettre mes fleurs sur le lit de Schwob, à côté du bouquet apporté par Madame Nozière. Moréno a été prévenue par dépêche. Elle sera à Paris demain mardi.

Je vais faire mes courses dans les journaux, à l'Agence Havas, chez Lagrange et Cie, où Maurice Schwob m'a l'air plutôt très connu et très aimé, puis je rentre dîner. A huit heures je suis de nouveau rue Saint-Louis-en-l'Ile. Les croque-morts ne sont pas encore arrivés. Le cercueil est dans l'antichambre. Je m'assieds dans la salle à manger, et bavarde un moment avec Maurice Schwob, qui me parle de son père. Ils ont encore leur mère, soixante-seize ans, qui vit à Nantes, chez Maurice Schwob. Enfin, les croque-morts arrivent. Nous passons dans la chambre où est Schwob. On prépare le cercueil, on l'y couche. Sa figure est moins changée qu'à midi. Il a tout à fait l'air apaisé, les yeux très cernés seulement. Qu'il est mince! On l'enveloppe d'ouate, on place sur sa poitrine ma branche de lilas, à ses pieds le bouquet de Madame Nozière, nous le regardons encore une fois, puis on referme le drap, on soude le couvercle de zinc, on visse la planche de dessus du cercueil, qu'on installe sur des tréteaux, et qu'on recouvre d'un drap noir des pompes mortuaires. Je demande à Maurice Schwob s'il le veillera. Il me répond non, qu'il juge inutile de prendre une fatigue qui serait tout à fait indifférente au mort, que du reste il couche à côté, — dans le petit salon où tra-

vaillait Schwob, — et qu'ainsi il le veillera. Puis, il met son pardessus, devant aller Place de la Bourse, téléphoner à leur mère, la consoler, « ce qui n'est pas une besogne facile par téléphone », comme il me dit. Nous nous quittons au bout de la rue Saint-Louis-en-l'Ile, et je rentre. Boulevard Saint-Germain, j'aperçois Gide. Je vais à lui. Il sait la nouvelle. Je lui apprends l'heure des obsèques. Il vient, me dit-il, de rédiger une note pour l'*Ermitage*. Il me parle ensuite de mon article sur Stendhal qui doit paraître dans le numéro du 15, puis je le quitte.

Rentré chez moi, je me mets tout de suite à faire le canevas de mon article, écrivant tout de suite le commencement et la fin, avec quelques lignes écrites au crayon dans la rue, cette après-midi, en retournant chez Schwob. Il faut que je le donne samedi. Je ne sais vraiment pas si j'arriverai.

J'oubliais de noter qu'à six heures j'ai vu Vallette, et ai pu lui donner ma réponse pour l'article. Il y avait là Gourmont. Nous avons parlé de Schwob, de sa littérature, de tout ce qu'elle montre bien du juif, combien il était peu juif dans sa vie. Gourmont disait qu'il arrive toujours un moment où le juif devient vulgaire, plus bas. Ce moment-là, lui répondis-je, ont été les *Diurnales*, pour Schwob. Gourmont me dit que lui-même il ne saurait guère par où prendre l'article. Vallette me charge aussi de savoir si on peut envoyer des fleurs. Je l'ai demandé ce soir à Maurice Schwob. Il les acceptera avec reconnaissance. Il a été très simple. Si douleur il y a, elle est bien intérieure.

Mardi 28 février. — J'ai été ce matin donner la réponse à Vallette pour les fleurs. Il me recommande de faire surtout un article d'ami, de ne pas éreinter. Morisse m'avait déjà dit tout de suite lundi : Surtout n'éreintez pas. J'ai plaisanté : « — Vous savez pourtant combien il m'est difficile de dire du bien d'un ami ».

Jeudi 16 mars. — Lundi dernier, j'avais reçu une lettre de Pierre Champion, me priant de l'aller voir au sujet

du glossaire que j'ai fait pour *Le Parnasse satyrique* de Schwob. Il venait de recevoir les placards des notes, pleins de fautes énormes. Il se mit à m'en parler. Pas un instant, à l'égard de Schwob, l'ami ne parut. Il ne me cacha pas que si Welter, l'éditeur du *Parnasse satyrique,* ne lui accorde pas une rétribution quelconque, il ne s'occupera pas du tout de corriger lesdits placards ni de donner aucun soin à l'établissement du livre. Il allait si loin dans cette voie qu'il me proposait même de grossir, aux yeux de Welter, la part de travail que j'ai faite. Il ne m'a pas fallu peu de paroles pour le prier de n'en rien faire, et l'amener à considérer de façon exacte la très petite chose que j'ai faite, pour obliger Schwob, voilà tout. Il ajoute ensuite, comme nous parlons des autres travaux laissés en plan par Schwob : « Avec cela, vous savez, nous sommes aussi un peu enfoncés, nous, avec l'ouvrage que Schwob devait nous donner (le *Villon*) et dont il n'y a rien de fait. » Tout le libraire se montrait dans ces paroles et le ton avec lequel elles étaient dites. Vraiment, est-ce que, pour le simple travail de correction qui reste à faire pour le *Parnasse satyrique,* Pierre Champion n'aurait pas pu le faire, sans tant examiner, rien que pour rendre service à Schwob, pour faire que cette nouvelle partie de son œuvre (linguistique) ait un commencement, si petit qu'il soit ?

Un peu trop sucrés et maniérés, Pierre et Edouard Champion. Le premier vous fait des courbettes comme si on était un personnage, et le second vous appelle son cher ami, alors que je l'ai peut-être vu trois fois en tout jusqu'ici.

Appris ce soir, au Mercure, la mort d'Hugues Rebell, survenue hier ou avant-hier. Un bel esprit, fin, curieux, très raffiné. A propos de mon article sur Stendhal, je lisais dernièrement un livre récent de lui : *Les Inspiratrices de Balzac, Stendhal et Mérimée.* C'est fait avec des livres, et cependant tout l'esprit un peu hautain de Rebell y paraît, plein de séduction.

Un curieux individu aussi, sorte de sadique, de corrompu à l'excès. Je l'ai vu pour la dernière fois l'année

dernière, traversant la rue Corneille. J'en demeurai stupéfait. Le Rebell d'autrefois, assez corpulent, avec son visage d'abbé du XVIIIe siècle, était devenu un homme maigre, courbé, avec le masque, tout à fait, du Voltaire de Houdon, la démarche vacillante, s'appuyant sur une canne, sénile et ravagé à la fois. Il avait bien mis cinq minutes pour traverser la chaussée de la rue Corneille. Une certaine maladie, probablement, des façons de faire l'amour anormales à l'excès, la ruine de sa fortune, tout cela avait dû l'amener là.

Quelqu'un disait ce soir au Mercure, c'était Van Bever: « Encore un qui aurait pu avoir une belle carrière, etc., etc... » Je ne pus m'empêcher de répliquer ce qui est vrai, à mon sens : « Il a fait mieux qu'écrire et laisser une belle œuvre. Il a été un individu curieux, d'une vie étrange, singulière, et avec les circonstances de sa vie, on pourra écrire une biographie pas ordinaire, surtout à notre époque. » Rien que les circonstances de sa mort, étant donné l'homme qu'il était, je les trouve pleines de beauté. Ruiné, poursuivi par ses créanciers, par certains êtres louches, compagnons de ses débauches, qui cherchaient à le faire chanter, — malade, sans doute devenu un vieillard, le mot n'est pas exagéré, il avait quitté son appartement, disant à son propriétaire : « Je m'en vais. Vous ferez celui qui n'en sait rien au juste. Je vous laisse tout ce qui est là-haut (ses meubles, et le reste de ses collections) pour vous payer de ce que je vous dois. Gardez-moi le secret. » Il était allé vivre au Marais, dans une chambre, sous un faux nom, avec sa bonne, qui était en même temps sa maîtresse, paraît-il. Il ne sortait jamais que le soir, la nuit, pour prendre un peu l'air, ayant ainsi plus de chances de n'être pas rencontré et reconnu. Il y a quelques jours, il prit froid. Dans l'état où il était, cela ne traîna pas. On le rentra. Son frère, qu'on prévint, arriva, le fit transporter à l'Hôtel-Dieu, où il mourut tout de suite. Hier, je crois, on a emmené son corps à Nantes, d'où il était, je pense, et où il sera enterré. Je le répète : cela, cette mort, dans le mystère, le vice et la pauvreté, je le trouve plein d'une sorte de beauté. Presque la même mort qu'Oscar Wilde,

un autre dandy aussi, un autre encore de ceux qui vivent en marge de la société, les meilleurs, les plus doués, les plus intéressants. Aucune pose de ma part ici : je suis vraiment, au plus profond de mon esprit, séduit, conquis, ému, par le relief, le caractère, la beauté morale solitaire que comportent de tels individus, de telles existences.

Je veux noter tout de suite quelques anecdotes que j'ai entendues ce soir sur Rebell.

A une époque, il avait une collection de femmes chez lui. Donc, aucune tranquillité d'esprit. Alors, quand il avait à travailler, sans prévenir, il s'en allait habiter, le temps qu'il lui fallait, une chambre chez Foyot, dont il ne sortait pas, où personne ne le savait que son éditeur, et sous un faux nom. Il avait le goût du mystère, et souvent il lui arrivait de s'évader ainsi, de fuir ses amitiés, ses relations, etc...

J'ai dit qu'il était excessivement pervers. Ainsi il avait une chatte. Il s'était mis à la masturber. Si bien qu'à la fin, cette chatte ne le quittait plus. Cela alla bien quelque temps, puis cela assomma Rebell. La chatte n'en était pas moins exigeante. Ce fut alors le valet de chambre qui dut s'occuper d'elle. Quand elle se montrait amoureuse, Rebell appelait le valet de chambre : « Jean, masturbez la chatte » tout comme il aurait dit : « Jean, donnez-moi mon chapeau. » Et le domestique remplissait son office, avec un crayon taillé soigneusement à cet effet.

Il paraît qu'il avait été ruiné en partie par suite des vols de son domestique. Il lui remettait, ne s'occupant personnellement de rien, tout l'argent nécessaire pour solder ses dépenses, et celles-ci étaient grosses. Le domestique prenait l'argent, et ne payait rien. A la fin, l'argent s'épuisa, et les créanciers se révélèrent.

Ce que cet homme a dû souffrir, depuis des années. Il faut laisser les imbéciles dire que c'était de sa faute.

La médiocrité, la platitude, et d'esprit, et d'existence, emplissent la vie. De tels individus nous donnent l'occasion de nous en rendre vivement compte et de nous secouer un peu.

Mercredi 29 mars. — Monceau m'a appris ce que Van Bever ne pensait pas à me dire. L'éditeur Welter a annoncé le *Parnasse satyrique* de Schwob dans la *Bibliographie de la France,* de cette façon : *Parnasse satyrique,* par Marcel Schwob, avec un glossaire par M. Paul Léautaud, revu et corrigé par M. Pierre Champion. » Je contrôlerai l'exactitude de cela demain ou après-demain. Je trouve le procédé un peu fort. Que Champion fasse ce qu'il veut en ce qui le concerne. Mais me donner, à moi aussi, l'apparence de profiter du mort, de fourrer mon nom, de l'étaler, là, sans rater l'occasion! D'autant plus que ce n'est pas exact. Le glossaire n'est pas de moi. Schwob avait simplement souligné des mots dans le volume. J'ai mis ces mots sur des fiches. J'ai classé ces fiches. J'ai reporté les mots ainsi classés sur des feuilles de papier. Travail à la portée d'un enfant. Il est vrai que Champion, quand je l'ai vu ce lundi que j'ai dit plus avant, et que je lui expliquais la simplicité de ce travail, m'a répondu sans rire : « Mais, cher Monsieur, c'est entendu. Ce n'est rien. Seulement, c'est avec des riens comme cela qu'on entre à l'Institut. » J'ai bien amusé ce soir Monceau, Morisse et Van Bever en leur racontant cela. Le mot de Champion exprime peut-être la vérité, ce qu'il y a de plus drôle.

1906

—

Lundi 30 avril. — Aujourd'hui, vers quatre heures, je revenais de chez Lemarquis par l'avenue de l'Opéra, quand j'ai croisé Georgette qui montait vers l'Opéra. Je me suis retourné, l'ai appelée : Georgette! Elle ne répondait pas. Je lui ai parlé alors. Elle allait aux Galeries Lafayette. Je l'ai accompagnée, et je suis revenu avec elle jusqu'au Louvre. Nous avons parlé avec joliment de gaieté de nos anciennes histoires. J'ai essayé de savoir si elle a une liaison. Rien voulu répondre. Je lui ai dit qu'elle est toujours aussi têtue, aussi mule entêtée, que je ne peux plus croire à rien de tout ce qu'elle pouvait me dire. Elle me dirait qu'elle a une liaison, je ne la croirais

pas. Elle me dirait qu'elle n'en a pas, je ne la croirais encore pas. Je n'ai pu savoir ni son adresse, ni si je la reverrais, ni si elle était pour longtemps au Louvre. Rien. Je ne pouvais m'empêcher d'éclater de rire d'une si belle réussite. Je n'ai pas perdu la tête non plus. En la revoyant, l'idée m'est venue tout de suite de lui demander un renseignement quant à l'année où elle est venue passer ses vacances chez mon père. C'est bien en 1893, comme je l'ai écrit.

A un moment, je lui demandais son adresse. Refus de me la dire. « Vous croyez donc que je ne la saurais pas si je voulais ». — Comment cela? me demanda-t-elle. — Mais on sait tout ce qu'on veut savoir, lui dis-je. — Ah! oui, me suivre, me dit-elle, venir me guetter à la sortie du Louvre. — Ah! cela, non, lui ai-je dit, non, jamais. C'est trop fatigant. Je ne suis pas capable d'un pareil sacrifice. Du moment qu'il faut me déranger, marcher, m'éreinter, je ne marche pas. » Cette franchise, ce cynisme, presque, nous a bien fait rire tous les deux.

Nous nous sommes quittés, en nous disant au revoir, à la prochaine rencontre, comme cela, dehors, par hasard. Elle croyait que je ne l'avais pas reconnue : « Je vous croyais plus myope ».

Samedi 22 décembre. — Eté passer la soirée chez Larguier, 6, rue Tournefort. Un petit logement au troisième, dans une de ces maisons pseudo-bourgeoises, à simili-appartements pour petites bourses. Nous étions seuls. Excellente soirée. Beaucoup bavardé. Quelques anecdotes. Celle sur Moréas et Heredia. Un jour Larguier se promenait avec Moréas. Il le quitte, pour se rendre chez Heredia : « Ah! vous allez chez Heredia, lui dit Moréas. C'est un poète, je crois?... Il a fait des sonnets! 14 vers!... On ne fait pas 14 vers! » Larguier arrive chez Heredia. Conversation. « Ah! dit Heredia, vous fréquentez la jeunesse, les jeunes poètes... — Mon Dieu! les jeunes poètes..., réplique Larguier. Je viens justement de quitter Moréas. — Tiens, Moréas! fait Heredia. C'est un poète, je crois? Il fait des stances! 8 vers!... On ne fait pas 8 vers! » Il faut entendre Larguier conter cela, imitant

à la perfection la voix, les gestes de Moréas et de Heredia, la voix du nez du premier, et la sorte de bégaiement du second.

L'anecdote Charles Louis Philippe. Philippe, très laid, a été longtemps sans avoir de maîtresse. Très attiré par la femme, en parlant toujours. Invité à dîner, il passait son temps à la cuisine, auprès des bonnes, de la cuisinière. « Il est très gentil, Monsieur Philippe, disaient celles-ci, mais il est bien laid. » Il avait une femme de ménage, sorte de forme vague, peu femme, une femme de ménage, quoi. Il a fini par coucher avec, et maintenant, paraît-il, ils sont en ménage. Elle s'appelle Mélie. Larguier disait, pour parler comme dans les livres de Philippe : « Il est avec Mélie. »

Il m'a demandé la permission de me lire quelques vers. Il m'en a lu beaucoup, beaucoup, environ trois ou quatre cents. Cela a commencé par un court poème, d'une vingtaine de vers, en quatrains alexandrins, voluptueux, chauds, pleins de couleur : bijoux, or, épaules nues, très beau. Je sais d'où vient ce poème : de la lecture d'un court article littéraire signé *Nane* dans l'*Intransigeant* il y a quelques jours. C'est le procédé de Larguier : augmenter, embellir, dépasser les sujets qu'il trouve ailleurs, — et lui-même m'a dit que le poème venait d'être fait. Après cela, il m'a lu le poème sur la mort de sa mère. Pas si beau que je l'aurais cru. Un peu long, un peu monotone, pas vigoureux ni très lyrique. « Il va paraître au *Correspondant ?* lui ai-je dit. — Qui vous a dit cela ? — On me l'a dit... — Cela vous étonne, que je donne des vers au *Correspondant*? — Mon Dieu, non. — Vous comprenez, on paie les vers... — Et puis, le *Correspondant*, c'est... *l'autre côté...* ». Il a compris ce que je voulais dire : le côté bien pensant, académique, etc., et m'a répondu : oui, en souriant, franchement. Il m'a d'ailleurs parlé de ses vers, et il me les a lus très simplement. Je lui ai dit ma surprise de l'avoir trouvé si simple après tout ce qu'on m'a dit de sa prétention, de ses ridicules, etc. Il a un accent terrible. Il prononce les *n* finales de tous les mots, en faisant la liaison, même quand le mot se termine par un *t*, ou un

d, ou une *s*. Exemple : *son cousin navait, le vin nest bu, un parent nest venu.* Ce vers, dans ce poème qu'il m'a lu :

Son chignon nécroulé sur sa nuque d'enfant...

Il me rappelait tout à fait mon concierge, 29, rue de Condé.

Mardi 25 décembre. — Il est difficile d'avoir de l'esprit avec des gens bêtes.

1907

—

Mercredi 9 janvier. — Cette nuit, rêvé de Jeanne M..., à laquelle je ne pense pourtant jamais. Je me trouvais avec elle, à moitié nue, libertine, à moi comme au temps de nos amours, d'une beauté brillante, pâle, plus jolie, certes, qu'elle ne l'était. Etait-elle vraiment si jolie? Je me le demande quelquefois. Excitante, voluptueuse, extrêmement désirable. Mais jolie vraiment? Je ne me rappelle même pas sa façon de marcher. Comment être sûr exactement du reste? Quelle méfiance il faut avoir des souvenirs d'amour ! Comme on exagère encore, alors même que l'amour est loin.

Au Mercure, Morisse me dit que Huymans est de nouveau bien malade. Aussitôt ses yeux guéris, il a eu un phlegmon à la mâchoire. On l'a opéré, et voilà maintenant qu'une aggravation se produit, de nature cancéreuse, paraît-il. Le Docteur Poirier qui le soigne ne voit rien à faire. Il s'en est tiré en disant à Huymans : « Vous avez des maux bizarres ». Ce qui, naturellement, a flatté Huysmans, qui, depuis, le répète à tout le monde. Il va être fait officier de la Légion d'honneur. C'est annoncé, et ce sera officiel dans quelques jours. Il paraît que cela lui fait tout de même plaisir. Peut-être qu'à cet âge, on se raccroche à ces vanités-là. Il n'en aura pas moins eu peu de chance. Il a été enfermé pendant des années dans un bureau comme employé de ministère. Il a eu sa retraite et allait pouvoir vivre plus agréablement. La maladie lui tombe dessus et gâche tout.

Mardi 26 février. — Retrouvé Madame D..., ce soir, à cinq heures, dans le Luxembourg. En grand deuil de son père. Elle ne me reconnaissait pas, et, ce qui est pis, a paru ne guère se souvenir de moi. C'est bien la peine de s'être montrée si agréable et si enchantée de l'être... Je lui ai demandé un rendez-vous. Elle doit m'écrire (au Mercure) vers la fin de la semaine. Elle habite maintenant rue Monsieur-le-Prince. J'ai négligé de lui demander le numéro. Elle allait chercher son fils à l'école, rue d'Assas, je crois. Cette rencontre m'a un peu dérangé ce soir, pour travailler. Je me demande aussi, si je la revois, s'il ne va pas falloir que je modifie, dans le *Passé Indéfini*, le passage la concernant.

Lundi 18 mars. — Eté au Mercure ce matin. Charles Guérin est mort hier, à trente-trois ans, d'une congestion cérébrale. Vallette a télégraphié à Jammes pour lui demander d'écrire l'article pour le *Mercure*. C'est un renseignement, cet article, auquel je n'aurais pas cru. Si je mourais, j'en aurais un aussi. Ce serait toujours cela. L'embêtant, ce serait de ne pas pouvoir le lire, ni savoir qui aurait été chargé de l'écrire.

Vendredi 18 octobre. — Je pense toujours à Genève. Quand pourrai-je y aller ? Quand irai-je ? Les années passent, passent. Elle, là-bas, vieillit. J'aurais tant voulu la revoir encore un peu jolie!

1908

—

Mardi 2 juin. — On a inauguré hier le monument Becque. Les journaux en donnent une photographie. Ce grand sculpteur Rodin n'est pas fort pour la ressemblance. Son Becque n'a aucun rapport avec l'original. Je l'ai rencontré assez souvent, j'ai assez sa physionomie dans la mémoire, pour en juger. Dire qu'il en est probablement ainsi de tous les bustes ou portraits de gens illustres que nous voyons dans les Musées. Nous croyons voir leur visage vrai. Ces messieurs peintres et

sculpteurs les ont faits à leur goût, un goût indiscutablement toujours mauvais.

Mardi 9 juin. — Le jeune Massis, l'auteur d'un livre paru chez Fasquelle, *Comment travaillait Zola,* et qui prépare, pour la collection *Les Hommes et les Idées,* une brochure sur Barrès, est venu cette après-midi au Mercure pour demander à Vallette, de la part de Barrès, si on serait disposé à rééditer *Sous l'œil des Barbares.* Je l'ai renvoyé à un prochain matin, Vallette voulant, autant que possible, avoir la paix l'après-midi. Van Bever étant là, et tous deux se connaissant, je me suis mis à bavarder et Massis et moi avons parlé de Barrès. Je ne lui ai pas caché que je ne vois guère d'intérêt, pour ma part, à une réédition de *Sous l'œil des Barbares,* qu'on est bien loin aujourd'hui de cette littérature, si loin elle-même du Barrès d'aujourd'hui. Massis a voulu me développer le paradoxe habituel aux disciples de Barrès : son développement logique, l'aboutissement nécessaire de ses premières doctrines, la conclusion qui en découle tout naturellement, etc., etc. Je me suis bien amusé, pendant vingt minutes, en lui disant tout ce que je pense sur ce sujet, et de l'homme, et de ses livres. « Vous avez lu les premiers livres de Barrès aujourd'hui, lui ai-je dit, à notre époque, au milieu des événements actuels. Des gens comme moi les ont lus, au contraire, à leur publication, à *leur* époque, et je me plais à croire que nous sommes mieux placés pour voir les différences et juger de la transformation totale de leur auteur. Je la connais, votre plaisanterie du « développement harmonieux, logique », de Barrès. C'est bon pour les petits jeunes gens. Je connais d'ailleurs des « barrésistes » de mon âge qui conviennent parfaitement que cela ne tient pas debout, quand on les prend entre quatre murs. Barrès n'a jamais eu une idée à lui, une idée à laquelle il tienne, la moindre conviction ni la moindre conscience littéraire. Voulez-vous que je vous dise ce que c'est, sa littérature? C'est une littérature de circonstance, la littérature du vent qui souffle et qu'on suit. Barrès est nationaliste et conservateur. Il aurait été aussi bien in-

ternationaliste et anarchiste si la réussite eût été là. Quelle réussite, d'ailleurs ? Député ? Mais il y a trois cents imbéciles qui le sont. Académicien ? Mais la littérature n'a jamais eu rien à voir dans son élection. C'est le partisan politique qu'on a élu. Tout cela, c'est de la pantalonnade. J'ai certainement beaucoup aimé Barrès, pas *Sous l'œil des Barbares*, ni *Un Homme libre*, dans lesquels il n'y a rien que des phrases, mais *Le Jardin de Bérénice, Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, et ses articles du *Journal*, autrefois, il y a une dizaine d'années. Je ne pourrais plus guère lire tout cela aujourd'hui et je ne lis plus rien de ce qu'il écrit. C'est bien fini, et il y a peu d'écrivains qui m'inspirent autant de mépris.

Il était assez étonné, le jeune Massis. A moins que je me trompe, il ne faudrait pas le pousser beaucoup pour qu'il convienne que beaucoup de côtés, chez Barrès, ne sont pas très jolis, et, aussi, que le fameux « développement logique » est une plaisanterie. D'ailleurs, il a commencé par Zola. Il a été ensuite à France. Le voilà maintenant à Barrès. Il n'y restera peut-être pas davantage.

Je m'étonnais du perpétuel changement d'éditeur chez Barrès. Massis m'a répondu qu'il y a beaucoup de son caractère difficile, désagréable, insupportable. Il ne s'entend avec personne. J'ai répété cela ensuite à Vallette, qui m'a répondu le savoir très bien et a ajouté que Barrès est, de plus, intéressé comme un avare.

Samedi 13 juin. — Je n'arrive pas à pouvoir disposer seulement de vingt francs pour acheter quelques livres qui me feraient plaisir à lire.

Dimanche 20 septembre. — Le voyage à Rouen avec Gourmont et Dumur m'a donné l'idée de relire *Madame Bovary*. Vallette m'a prêté son exemplaire. Je l'ai lue pendant ces derniers soirs. Eh! bien, s'il faut être franc, cela ne me prend pas. Je ne me rappelle pas mon impression d'autrefois. Aujourd'hui, ce que je crois qui m'ennuie, c'est le style. Il y a vraiment trop là-dedans l'amour

de la *forme*. Il en résulte des longueurs infinies. A mon sens, quelque chose qui n'est pas vivant, de cette vie que donne le style rapide, spontané, négligé un peu. Il y a aussi trop de détails sur un même objet. Flaubert ne dit pas : « Cet homme avait une casquette ». Il décrit au long la casquette. Certainement, il ne pouvait concevoir qu'une chose pût se dire en trois mots, ou que trois mots pussent suffire pour exprimer une chose. Il lui fallait la phrase cadencée. Ce qu'on appelle les beautés du style ne m'intéresse décidément pas. Je compare le style de Flaubert à du vernis, et je n'aime pas les choses vernies. Je ne sais pas ce que Flaubert pensait de Voltaire. Je crois qu'il l'abominait. Mais *Madame Bovary* ne vaut pas *Candide* ou *Zadig*. Il y a dans tout Flaubert un manque d'abandon qui m'est profondément antipathique, je suis forcé d'écrire ce mot, pour être vrai avec moi-même.

Jeudi 1er octobre. — Louis Bertrand est venu cette après-midi voir Vallette au sujet du livre sur Flaubert qu'il doit publier au Mercure. Il avait pensé le corser avec des lettres de Maupassant à Flaubert. Devant les choses qu'elles contiennent il a dû y renoncer. Il les a fait lire à Vallette, qui nous en a parlé après son départ, disant qu'il n'a pas du tout perdu son temps à cette lecture. Ces lettres sont curieuses en ce sens qu'elles montrent bien chez Maupassant un érotomane consommé, l'obsession des choses sexuelles. Il y a, paraît-il, une longue lettre qui débute ainsi, ou à peu près : « Vous voulez que je vous écrive une longue lettre. Eh! bien, aujourd'hui, nous parlerons du cul », et il parle du cul pendant des pages et des pages.

Dans une autre, il y a ceci, qui touche vraiment à la maladie: « Je sens le c... J'ai beau être propre, prendre des bains. Je sens le c... et tous les gens qui passent à côté de moi b... ».

Ailleurs, il exprime ce vœu à Flaubert « que toutes ces histoires le fassent bien b... ». Il y a aussi une longue lettre dans laquelle il parle à Flaubert de deux jeunes étrangères avec lesquelles il couche. Elles ne connaissent

pas un mot de français. Lui pas un mot de leur langue. Ils n'ont que des signes pour se comprendre. Maupassant explique les siens : « Je leur montre ma langue, ma q..., mon doigt ». Il n'a qu'une préoccupation : arriver à coucher avec les deux à la fois.

Dans une autre lettre, il y a un mot sur Mendès, pour lequel Flaubert n'avait pas une très grande sympathie. Maupassant écrit : « Mon cher Maître, je viendrai vous voir (tel jour). Mendès m'a dit qu'il m'accompagnerait. Si cela vous ennuie, dites-le-moi. Je lui dirai que je ne viens plus et je viendrai un autre jour ».

Le curieux, dans tout cela, c'est que, malgré toutes les confidences de ces lettres, Maupassant garde toujours une grande déférence pour Flaubert. Les lettres se terminent toujours par une formule respectueuse : « Je vous serre affectueusement la main, mon cher Maître. » Le sentiment de Vallette, après un premier étonnement de voir de pareilles lettres adressées à Flaubert, est qu'elles devaient lui plaire, l'amuser. A moins qu'elles l'aient tout bonnement intéressé, comme un *cas*.

Louis Bertrand a aussi raconté que Madame de Commanville possédait tout un paquet de lettres de Louise Colet à Flaubert qu'elle a détruites. Il paraît qu'elle s'en mord les doigts aujourd'hui. « Dans ce temps-là, j'étais jeune mariée, a-t-elle dit (textuellement) à Bertrand. Je ne savais rien. Mais maintenant que je connais le prix des choses! »

Mardi 17 novembre. — Deuxième séance du mardi de Rachilde. Remarqué : Beaubourg, rouge, bonasse et militaire, l'air d'un vieux gardien de square endimanché en civil, — Eugène Morel, hirsute, sans cesse occupé à remonter son pantalon, tout à fait l'aspect de ces diables à ressort qui jaillissent d'une boîte quand on lève le couvercle, — Madame Pierre Quillard, étonnamment ressemblante à Albert Lambert père, en moins bien, — Jules Bois, rougeaud, courtaud, balourd et mastoc, d'une mimique extrêmement vulgaire en parlant, tout ensemble Auvergnat et Marseillais, l'air d'un courtier en huiles ou d'un placier en vins, — Edmond Pilon, empaqueté

dans une redingote noire trop grande pour lui, sa tête rouge et fadasse mal posée sur les épaules, toute l'allure d'un porteur d'eau qui vient demander ses étrennes, — Guillaume Apollinaire, la physionomie en cul de poule... Je les dépeignais à Van Bever, dans un coin, riant tous les deux, Apollinaire à deux pas de nous, et derrière lui le dessinateur Rouveyre nous regardant d'un air méfiant. Van Bever dit à Apollinaire : « Hein? Vous pensez que c'est de vous qu'on rit. Vous vous dites : Ils se paient ma tête. » Apollinaire s'en défendant, je lui dis : « Vous savez, on ne fait pas les caricatures des gens seulement avec des traits. On les fait aussi avec des mots... » Cela a paru dérider un peu Rouveyre, le nouveau grand homme de Gourmont.

Une charmante figure simple: Mademoiselle Read.

PAUL LÉAUTAUD.

MARK TWAIN

—

C'était au siècle dernier, c'est-à-dire il y a cent ans environ. Nous avions passé la nuit d'été à déambuler par les compites de l'Urbe, comme dit l'écolier limousin de Rabelais. Il y avait parmi nous l'inévitable consul d'une république sud-américaine qui, vers le milieu de la nuit, saute sur une table du café nocturne pour danser le pas national de son pays. Vers le matin je me trouvai seul avec un brave garçon inconnu que nous avions récolté au cours de nos orgies et au cou duquel nous avions accroché quelques pancartes de locaux à louer, dérobées à des façades. Heureux temps où l'un d'entre nous se chauffa tout un hiver avec de tel combustible. Le brave garçon inconnu avait sur la poitrine, comme un immeuble, un appartement de cinq pièces à louer donnant sur la rue, et, sur le dos, une chambre garnie sur la cour.

Il a dû conserver de cette nuit un souvenir inoubliable.

Pour conclure, je l'emmenai chez Marcel Schwob.

Celui-ci habitait alors, si mes souvenirs sont exacts, dans la rue Jacob. Son appartement avait ceci de particulier qu'il était non pas à l'entresol, mais à un entre-étage. L'escalier était rond. A partir du premier, il fallait monter en frappant des coups sur le mur. A un moment donné, le mur sonnait le creux. Là, on insistait. Et au bout d'un instant une porte curviligne s'ouvrait.

Schwob fut ravi de faire la connaissance de l'homme aux pancartes, que nous renvoyâmes d'ailleurs, peu de temps après, car sa conversation n'était pas très nourrie. Et son orgueil d'avoir été introduit dans le monde des lettres devenait insupportable.

La bibliothèque de Schwob consistait essentiellement en un certain nombre de numéros du *Mercure de France.*

Lui aussi était un numéro, un numéro 1. Pur écrivain d'un style et d'une imagination merveilleuse, je conterai, un jour, j'espère, ce que lui doivent les lettres françaises. Et je fus justement fier le moment que je lui dis, je ne sais quand: « Je vais vous montrer la page que vous préférez, de tout ce que vous avez écrit. » Et je lui lus une page du *Livre de Monelle*. Il fut, avec émotion, absolument de mon avis. De telles rencontres font toute une amitié.

Mais à côté des numéros du *Mercure de France*, il y avait quelques volumes. Entre autres, quelques livres de Mark Twain. Il m'en lut deux ou trois histoires en français, traduisant le texte à mesure, sans la moindre hésitation, car il possédait l'anglais presque aussi bien que le français, c'est-à-dire admirablement.

Et il me dit : « Vous devriez traduire de ces contes. Cela vous amusera et amusera sûrement beaucoup de lecteurs. »

Je traduisis des contes de Mark Twain.

Et voici que l'on célèbre en ce moment le centième anniversaire de la naissance du grand humoriste américain. Cent ans après, c'est bien tard. Parfois, il est vrai, on fête plus tôt les grands hommes. C'est ainsi qu'il y a une cinquantaine d'années la ville de Paris a fait à Victor Hugo des funérailles inoubliables. Mais ne serait-il pas plus gentil de fêter la naissance des grands hommes? Les cérémonies du centenaire et surtout celles de la mort représentent forcément quelque chose de triste. La naissance n'évoque que des idées joyeuses. Donc, à l'avenir, si vous le voulez bien, nous célébrerons les grands hommes à leur naissance. Il n'est jamais trop tôt pour honorer le génie. On négligera, bien entendu, les enfants mort-nés, quelles que soient les espérances que peut donner leur avenir. D'ailleurs, l'exception confirme la règle, comme toujours.

Il y a cependant une chose curieuse à constater.

En France, comme à l'étranger, on célèbre les grands hommes et en particulier les grands écrivains. Mais, parmi ces écrivains, il semble qu'on n'accorde pas, chez

nous, aux humoristes l'importance que leur donnent les Etatsunisiens. Je dis les Etatsunisiens, car il me paraît abusif que les habitants d'une contrée du nord du nouveau continent aient accaparé pour eux seuls le titre d'Américains. Mais les Canadiens sont américains, eux aussi, et les Mexicains, et les Brésiliens et tous les autres. Cette prétention nous fait songer à ce que disait un jour Maurice Donnay en parlant des juifs : « Il y a eu chez eux sept frères qui sont morts pour leur foi, et ils ont trouvé le moyen de donner leur nom à tous les macchabées ! »

Nous dirons donc désormais, pour désigner cette peuplade américaine, les Etatsunisiens.

Mais revenons à nos moutons.

On pourrait alléguer, pour justifier l'intérêt que l'on porte aux humoristes de l'autre côté de l'eau, la pénurie de la littérature des Etats-Unis. Ils n'ont pas deux siècles d'existence comme peuple. Une dizaine de noms d'écrivains importants, avec, au premier rang, Edgar Poe. Nous avons eu à corriger, il y a quelques lustres, les épreuves d'une Histoire de la littérature des Etats-Unis. La moitié du volume, un gros volume, était consacrée à l'étude des philosophes et des moralistes et aux différences subtiles entre les transcendantistes et les transcendantalistes. Nous continuons à ignorer vertueusement, à l'heure actuelle, en quoi consistent ces différences. Evidemment, depuis ce temps, la littérature a évolué. Mais depuis ces quelques lustres, le nombre d'écrivains illustres ne peut pas être considérable.

Quoi qu'il en soit, nos voisins d'en face ont une prédilection pour les humoristes et les mettent en bonne place parmi les écrivains. Chose curieuse, chez nous, les recueils classiques les tiennent systématiquement à l'écart. Tous les professeurs qui composent un recueil de morceaux choisis se croiraient déshonorés s'ils ne mettaient pas en dernière page, pour être à la page, le *Cimetière Marin* de Paul Valéry, avec le commentaire de Frédéric Lefèvre, dix fois plus long que le texte à commenter. Avons-nous besoin d'autant d'explications pour com-

prendre le *Lac*, la *Nuit de mai*, ou le *Balcon*? Mais vous chercherez vainement un passage d'Alphonse Allais, George Auriol (sans *s* à *George*, surtout, si vous ne voulez pas le rendre furieux) ou Tristan Bernard, pour ne citer que deux ou trois noms. Et vous chercherez aussi vainement, dans les histoires de la littérature française les plus récentes, le chapitre consacré aux humoristes. Avoir de l'esprit, dire sous une forme plaisante des choses vraies, être moraliste, en somme, de la façon la plus saisissante et la plus aiguë, est-ce que cela existe pour les pontifes? On ne comprendrait pas cet ostracisme, si l'on ne se rappelait que l'ostracisme, à Athènes, s'exprimait avec des écailles d'huître...

Mais probablement, sûrement, cher immortel, dans cent ans, on contribuera à s'amuser en lisant les histoires d'Alphonse Allais et de Mark Twain, alors que, non moins sûrement, on aura oublié nos gros bouquins ennuyeux, — et votre nom.

Et l'humoriste français avait lu Mark Twain, et Dickens, le plus grand certes des humoristes, et un admirable satiriste. Mais c'est Mark Twain qui représente, avec ses disciples, la forme la plus récente de l'humour, le délicieux ahurissement. Rappelez-vous les pages intitulées : *Une interview*. Un jeune journaliste vient trouver Mark Twain, pour avoir de lui la matière d'un papier pour son journal. Le titre du journal doit être *Le Tonnerre Quotidien*, ou tout autre, aussi modeste. Mark Twain accueille chaleureusement son visiteur et se déclare prêt à répondre à ses questions. Il le prévient seulement qu'il a une mémoire intermittente. C'est ainsi qu'interrogé sur la date de sa naissance il en donne une qui lui ferait avoir, à l'heure actuelle, deux cent cinquante ans environ. Le jeune journaliste s'étonne. Mais passons. Cela n'a aucune importance. Et l'enquête continue.

Mark Twain a-t-il, ou a-t-il eu des frères et des sœurs? Il cherche la réponse, anxieusement. Et le jeune interviewer, impatienté, lui montre un portrait sur le mur.

— Ah! oui, oui, oui! Vous m'y faites penser, mainte-

nant. C'était un mien frère, William, Bill, comme nous l'appelions. Pauvre vieux Bill!

— Quoi! Il est donc mort?

— Certainement. Du moins je le suppose. Il y a un terrible mystère là-dessous. En tout cas, nous l'avons enterré, de toute façon.

— Enterré! Vous l'avez enterré, sans savoir s'il était mort ou vivant?

Tout finit par s'expliquer.

— Il faut vous dire que nous étions jumeaux : le défunt, ou soi-disant défunt, et moi. Et, un jour, on nous a mêlés dans le bain, alors que nous n'avions que trois semaines. Et c'est pour cela que le portrait que vous voyez sur le mur, d'âge adulte, est probablement le mien, à moins que ce soit celui de mon frère. Car ce jour-là, à l'âge de trois semaines, dans le bain, un de nous a été noyé. Mais nous ne savons pas qui c'est. Les uns croient que c'était Bill, et d'autres pensent que c'était moi...

— C'est très curieux. Et quelle est votre opinion personnelle?

— Dieu seul le sait. Je donnerais, ou mon frère donnerait, si c'est lui qui est ici vivant, tout au monde pour le savoir...

Il serait cruel d'insister. Cette plaisanterie, délicieusement neuve en son temps, du moins je l'espère, est depuis tombée dans le domaine public. On rencontre un monsieur et on lui demande:

— Est-ce à vous ou à monsieur votre frère que j'ai l'honneur de parler?

— C'est à mon frère.

Donc, Samuel Langkorne Clemens, qui prit plus tard le pseudonyme de Mark Twain, naquit à Florida, petit hameau perdu, Missouri, le 30 novembre 1835. La grande ville la plus proche était Saint-Louis, qui comptait environ dix mille habitants, ce qui était fort beau pour l'époque. Les Etatsunisiens ont connu depuis cent ans une fortune inouïe de développement. Cela les a un peu grisés, malgré, plus tard, le régime sec. Cette invention fut, dans son temps, aussi absurde que celle de l'heure d'été chez

nous. Mais nous ne sommes pas ici pour agiter les questions brûlantes de la politique.

Les parents du jeune homme s'étaient aventurés dans les solitudes du Far-West, avec l'espoir d'y faire fortune, ou du moins d'y vivre confortablement. Mais leur espoir fut déçu. Et le père mourut pauvre, prématurément. Ce sont là tous les renseignements historiques que nous avons sur la généalogie de notre héros.

Il fut donc obligé, tout jeune, de gagner sa vie. Mais il était plein d'un courage et d'une activité qu'il conserva toute sa vie, puisque, plus tard, déjà âgé, ruiné et criblé de dettes, il refit sa fortune en dix ans, tous ses créanciers désintéressés.

Le frère aîné dirigeait une petite imprimerie de village, dans laquelle entra Samuel. Je vois d'ici M. Hitler froncer le sourcil à ce prénom de Samuel. Si les coïncidences de temps l'avaient permis, il aurait sûrement expulsé Mark Twain. D'ailleurs M. Hitler s'avère certainement juif, par la haine qu'il déploie contre ses congénères pour donner le change, change qui ne tardera pas à être en baisse comme l'autre. Ainsi M. Drumont, le journaliste de la *France juive.*

Mais le tempérament aventureux de notre héros se dessinait déjà. Vers dix-huit ans, il partit, voyagea à travers tous les Etats de l'Est, travaillant quelque temps dans les imprimeries de diverses villes, puis soudain se décidant à faire les études nécessaires pour être pilote sur le Mississipi. La navigation fluviale était alors très importante, presque tout le trafic commercial se faisant par eau, comme aux temps antiques. La situation de pilote, qui demandait aptitudes et études sérieuses, était avantageuse et recherchée. Mais juste au moment où le jeune homme venait de recevoir son brevet, la guerre éclata entre les Etats du Nord et les esclavagistes du Sud. La navigation commerciale cessa du coup, complètement.

Le frère aîné de notre héros, chargé d'une mission officielle dans la Névada, lui offrit de l'emmener avec lui. Pendant toute une année, Mark Twain parcourt les territoires de chasse, menant une vie charmante et aventureuse. En

même temps, il fait ses débuts dans la littérature, en envoyant des articles à *L'Entreprise Territoriale,* journal de Virginia-City. Ses articles furent appréciés et remarqués. Ce fut alors qu'il adopta le pseudonyme, souvenir de sa carrière de pilote si prématurément interrompue, mais dont il avait conservé pourtant de vivantes impressions, qu'il utilise dans ses livres. Les pilotes du Mississipi, pour annoncer la profondeur des eaux, dans les passages difficiles, criaient: *Mark three ! Mark twain !* Troisième marque, deuxième marque. Ce dernier cri pittoresque plus au jeune Clemens, et devint sa signature désormais.

Il se battit en duel, à propos d'un article où il attaquait violemment les abus de certains administrateurs. Ou plutôt il ne se battit pas, car, sur le terrain, son adversaire lui fit des excuses. Mais l'intention valait l'action, aux yeux du Nevada. (Les yeux d'un Etat... Enfin!) Et notre personnage dut se réfugier en Californie. Il eut un moment la pensée de chercher fortune dans les mines d'or. Mais il ne réussit pas à trouver le moindre filon... C'est qu'il en avait un autre, plus heureux, à exploiter, pour notre grand avantage. Et qui parlerait de lui, aujourd'hui, s'il avait été seulement un pauvre diable de millionnaire?

Rebuté de la recherche de l'or, il se rend à Hawaï, pour le compte d'un journal de Sacramento. De retour en Californie, il donne des conférences sur son voyage. Il accompagne un pèlerinage en Terre Sainte, comme correspondant d'un journal. Ce voyage lui donne la matière d'un volume : *The Innocents Abroad* (*Les Ingénus en Voyage*), qui assure sa célébrité. Il se marie. Etant humoriste, c'est-à-dire très sentimental, il fait un mariage d'amour, attristé, plus tard, par la mort prématurée de ses enfants.

Cependant, il publie *L'Age d'Or, Tom Sawyer, Le Prince et le Pauvre.* Ses romans et ses contes font la joie de tous. Le produit de ses livres lui a permis de renoncer au journalisme et aux conférences. Sa situation est prospère. Soudain les spéculations malheureuses d'une maison d'éditions qu'il avait commanditée lui font per-

dre tout le fruit de son travail. Et non seulement cela, mais il se trouve, déjà âgé, avec cent mille dollars de dettes. Alors, il part, tout simplement, pour faire le tour du monde. Et le livre qu'il rapporte, *En suivant l'Equateur,* suffit à payer toutes ses dettes. Cependant, il souffre d'une affection cardiaque, et l'abus qu'il fait du cigare, malgré les reproches des médecins, empire chaque jour son état. En 1900, il perd sa fille, qui avait toujours vécu avec lui, et qui meurt tragiquement. Alors, il a soixante-quinze ans, il ne lui reste plus qu'à mourir.

Il y a des existences plus gaies que celles de certains humoristes. On aurait tort de croire que ceux qui amusent s'amusent toujours eux-mêmes. Ou, du moins, ils ne s'amusent qu'à certaines heures, quand ils écrivent. Alors ils s'évadent, en le domaine folâtre de la fantaisie. Mais cette fantaisie, chez Mark Twain, repose toujours sur une réalité solide. L'humour véritable, avec ses outrances presque uniquement voulues pour rendre plus éclatante une vérité, est toujours le fruit de l'observation, sauf dans le cas où l'humoriste joue avec les mots, les idées et les images, pour jouer, comme un peintre de talent qui s'amuserait à jongler avec ses pinceaux.

Mais le plus souvent l'humour n'est pour lui, si fou qu'il soit, que le masque de la sagesse. On devrait en avoir fini depuis longtemps avec la légende qu'un homme d'esprit ne peut pas être un penseur. Un mot d'esprit a plus de portée qu'un volume de dissertations solennelles. Mais la légende a la vie dure, car elle a pour la nourrir tous les sots prétentieux. La fantaisie délicieuse et amusante n'est, le plus souvent, que le couvert d'une observation juste et vigoureuse. On pense à ces figures de plâtre dont parle Socrate, ou peut-être Alcibiade à propos de lui, et qui représentent un Silène jovial, aux traits bouffons. Si on brise le plâtre, à l'intérieur se trouve cachée une statue de Minerve. La vision des choses, chez Mark Twain, est, en réalité, sérieuse. Sa plaisanterie n'est le plus souvent, pour lui, qu'un moyen d'attirer notre attention. Il sait, par des exemples illustres, qu'il faut étonner les hommes pour que leurs yeux daignent voir et leurs

oreilles entendre, et que le raisonnement par l'absurde est le plus fort. Lorsque Swift veut nous apitoyer sur le sort des malheureux Irlandais, il propose gravement, comme remède à la misère générale, l'engraissement des petits enfants, qui aura le double avantage de supprimer des bouches inutiles et de procurer aux autres une nourriture abondante et saine. Et il discute longuement sur la quantité de viande que peut fournir un enfant de six à huit mois. Quand on s'est avancé délibérément dans le pays de l'absurde, et qu'on sait marcher, il n'est rien de plus aisé que d'aller de l'avant.

C'est d'une ironie féroce. Mais qui ne voit la grande pitié cachée sous cette forme macabre? Et si nous voulons définir d'un mot ce genre de littérature, nous sommes obligés de dire : c'est de l'humour, de l'humour poussé jusqu'à l'exaspération. Mais il y a plusieurs demeures dans le domaine de l'humour.

Vous connaissez le raisonnement d'Alphonse Allais. Si dix soldats mettent une heure pour faire quatre kilomètres, combien mettront trois mille soldats? C'est une simple règle de trois : Si dix soldats mettent une heure, un soldat mettra dix fois moins, et trois mille soldats, trois mille fois plus. Si je ne me trompe, cela fait douze jours et une fraction. Vous pouvez refaire le calcul, car je n'ai jamais été fort en mathématiques. Mais, enfin, nous arriverons tout de même à des chiffres effarants. Et il n'y a pas à protester. La règle de trois est là, dans toute sa rigueur. Mais cela, c'est encore de l'humour.

On tenterait vainement de définir l'humour. Si, d'ailleurs, on pouvait le définir, et en donner la formule, le premier croquant venu pourrait écrire des pages humoristiques. Mais il n'y a aucun danger. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'humour, c'est l'exagération, ou plutôt le contraste, le désaccord voulu entre l'idée et l'expression. On exprime une idée plaisante, ou folle, en des termes exagérément sérieux, ou, au contraire, une idée sérieuse en des termes fous. Mais allez donc expliquer à un véritable humoriste pourquoi et comment il est humoriste. S'il est poli, il se contentera de rire, et, s'il veut bien vous donner

des explications, il vous dira que, là-dessus, il n'en sait pas plus que vous.

Une des meilleures formules, cependant, c'est celle de la mise de l'exagération, comme nous avons dit, au service d'une idée juste, que l'on veut faire valoir en l'exaspérant. Mark Twain excelle dans l'application et l'exploitation de cette formule. Il n'a pas la férocité de Swift, ni l'attendrissement de Dickens, mais sa sensibilité, pour être d'une autre sorte, et pour s'exprimer différemment, n'en est pas moins profonde et sincère. Dickens, le peintre du foyer, prête une vie étrange et parfois hallucinée aux objets matériels. Mark Twain exaspère la personnalité des gens. C'est la physionomie humaine qui l'intéresse, avec ses déformations qui ne sont que les traits réels plus accusés. Swift et Dickens flétrissaient, en formules différentes, les vices et les cruautés d'une civilisation vieillie. Dickens a stigmatisé aussi, et cruellement, la vanité des Américains, — pardon! des Etatsunisiens, — peuple neuf, persuadé qu'il est parvenu, d'un seul coup, à l'extrême limite du progrès. Ces satiristes, car les humoristes, les vrais, représentent des satiristes plus avertis, sont des malheureux qui ont ce don, peu enviable, de souffrir, de façon aiguë, de toutes les absurdités de la vie réelle, et qui partent en campagne, avec un beau courage, vraiment, non point pour détruire ces absurdités, — prétention folle, — mais pour témoigner, du moins, qu'ils n'en sont pas dupes. Mark Twain, lui, s'est attaqué, comme Dickens, mais avec moins d'amertume, aux défauts risibles d'une société neuve, dont la première ambition, comme il sied, fut de faire revivre chez elle, le plus tôt possible, les errements et les conventions des peuples anciens. Le meilleur modèle de cette satire, c'est la nouvelle de lui qui a pour titre *La grande révolution de Pitcairn,* et dont la portée est tout autre que celle d'une simple fantaisie. On y voit comment un peuple de quatre-vingt-dix personnes, habitant une île perdue, vit dans une insouciance heureuse, jusqu'au jour où les hasards d'un naufrage jettent sur la côte un homme venu d'un pays moderne et libre, qui entreprend de civiliser ces igno-

rants. Il leur apprend qu'ils ont été fort malheureux jusqu'à ce jour, ce dont ils ne se doutaient pas, et leur révèle le besoin impérieux qu'ils ont d'une constitution. On connaît ou l'on devine la suite de cette fantaisie, une des plus spirituelles critiques des conventions sociales que l'on ait jamais écrites.

Chose étrange, Mark Twain ne fait jamais allusion aux nègres. On ne sait s'il partage ou non les préventions absurdes et féroces de ses contemporains. Pour un Etatsunisien pur, encore aujourd'hui, un nègre n'est pas un homme. C'est peut-être que les blancs de là-bas ne sont pas encore assez sûrs de leur aristocratie, et qu'ils veulent l'affirmer violemment en établissant une ligne absolue de démarcation. Ce n'est que chez un peuple très civilisé, très évolué, chez les Romains par exemple, qu'un fils d'affranchi, c'est-à-dire d'ancien esclave, comme Cicéron, pouvait être traité d'égal à égal par les descendants des plus vieilles familles. Mark Twain a évité prudemment de donner son opinion, qui, s'il l'avait exprimée, lui aurait fait perdre d'un coup toute sa popularité.

Mais avec quelle verve, au contraire, pour parler de sujets moins dangereux, il raille la manie bureaucratique dont les Etats-Unis ne tardèrent pas à être victimes, comme si la complication administrative et la folie des paperasses étaient la consécration officielle de toute civilisation. Lisez *Le grand contrat pour la fourniture des conserves de bœuf*, ou *Les faits concernant ma récente démission*. C'est une raillerie impitoyable des formes et des formules inutiles, grotesques, solennelles. L'auteur ne respecte rien de ce qui lui paraît absurde dans le conventionnel. C'est avec une égale liberté qu'il s'attaque même aux idées paraissant les plus respectables, quand il lui semble que leur expression déformée n'est qu'un prétexte à de ridicules hypocrisies. Sa critique n'épargne pas les gloires les plus consacrées, celle de Franklin, par exemple, dont le nom, pense-t-il, servit de prétexte à bien des abus, sous couleur d'édification. Il y a certainement dans les pays d'éducation anglaise et américaine, trop de ces ouvrages dits moraux, qui n'ont

jamais moralisé personne. Mais nous n'avons guère, en France, le droit de les critiquer, car nous pourrions citer des noms d'ouvrages, écrits dans notre langue, qui ne le cèdent en rien à ceux d'ailleurs. Il ne faut chagriner personne, et l'on ne citera pas de noms d'auteurs. Mais on est effrayé quand on considère le nombre de braves gens, pour ne pas dire d'imbéciles, qui se figurent que lorsqu'on écrit pour les enfants il faut nécessairement écrire des niaiseries. C'est peut-être qu'ils ne peuvent pas écrire autre chose.

Mark Twain déteste ces livres qui content l'histoire du bon petit garçon et celle du méchant petit garçon. Il les a écrites, ces deux histoires, lui aussi. Seulement, dans cette rédaction nouvelle, le bon garçon, malgré sa sagesse exemplaire, sa docilité édifiante, voit tous les événements tourner contre lui, et le méchant petit garçon, malgré ses fredaines, fait son chemin dans le monde et arrive à une brillante situation... C'est bien fait. Que l'on prenne, depuis que, chez nous, existe le concours général des lycées et collèges, pour chaque classe, le nom des lauréats, et le nom des cinq derniers élèves, et que l'on cherche ce que les uns et les autres sont devenus dans la vie!...

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que les ouvrages de Mark Twain, romans et nouvelles, n'ont pas été écrits dans le silence et le calme du cabinet, mais suivant les jours d'une existence aussi variée que mouvementée. Notre Jules Verne a passé sa vie paisible à Amiens, mais il a voyagé, par l'imagination, dans le monde entier. Mark Twain, lui, a visité l'Australie, les Indes, l'Afrique du Sud, sans parler de l'Europe, d'où et dont il a rapporté des observations parfaitement ridicules. Mais c'est la marque d'un tempérament, et l'influence d'un milieu. La Bruyère considérait comme barbare l'architecture du moyen âge, et mettait la colonnade du Louvre à cent coudées au-dessus de l'église Notre-Dame. Il était du XVIIe siècle. Mark Twain est Américain. Et la Vénus de Milo ou les peintures de Raphaël l'intéressent moins, en Europe, que les chemins de fer et l'appareil commercial.

C'est qu'il représente, et de façon admirable, un peu-

ple neuf, dont le développement rapide ne peut mieux s'exprimer que par celui de ces villes-champignons, poussées en quelques années ou quelques mois au milieu d'un pays désert. Mark Twain a vécu dans cette activité prodigieuse dont il est le meilleur représentant littéraire. Nous le voyons à Virginia-City, sur les pentes du mont Davidson. Il dirige *L'entreprise Territoriale,* journal quotidien.

Au rez-de-chaussée, deux presses d'imprimerie, à vapeur. Au premier, les bureaux des courtiers d'actions minières; plus haut, les bureaux de rédaction et d'administration du journal. Des fenêtres du bureau, on aperçoit le désert, où les Indiens campent encore à dix milles de là. Quant à la ville, elle est peuplée de mineurs, d'aventuriers, de joueurs, de brocanteurs juifs, de commerçants de toutes sortes. Un rédacteur de journal, dans un milieu semblable, devait être lui-même un homme alerte, hardi, vivant. C'est sans doute dans ces conditions qu'il devint ensuite directeur d'un journal d'agriculture. (Voici le printemps, les jars commencent à frayer... On ne devrait jamais arracher les navets... Il vaut mieux faire monter un jeune garçon pour secouer l'arbre... et ainsi de suite. Il y a des circonstances où il faut savoir parler de tout, imperturbablement.)

Nous ne devons pas nous étonner que l'infortuné fiancé d'Aurélie ait été scalpé par les Indiens, et c'est sans doute quelque chercheur d'or, aventureux et jovial, qui a conté à notre héros l'histoire de la grenouille sauteuse du Calatravas, dont il a tiré un si bon parti.

Laissant de côté le point de vue moral et la physionomie particulière, représentative d'un pays et d'une époque, le mérite de ces fantaisies, c'est d'être accessibles à tous. Les grandes personnes lisent avec joie ces histoires amusantes, dont le thème est toujours emprunté à quelque réalité de la vie et des mœurs nationales, et les enfants, sans chercher si loin, se peuvent plaire à la gaîté folle du récit, sans qu'aucune préoccupation de moralité puisse faire hésiter un seul instant à leur permettre la

lecture de ces contes et de ces romans, dont quelques-uns, d'ailleurs, ont été vraiment écrits pour eux.

C'est que les Etatsunisiens de tout âge, à un certain point de vue, sont des enfants. Sortis de leurs occupations d'affaires et de leurs gigantesques spéculations, la moindre plaisanterie les fait rire aux éclats, enfantinement. Ils ne sont pas plus difficiles sur le choix de leurs récréations, de leurs plaisanteries en acte. Nous ne saisissons pas, nous, l'amusement que l'on peut avoir à donner un dîner de chiens, ou à célébrer un mariage à bicyclette ou sur une cheminée d'usine. C'est que nous sommes sinon blasés, du moins rendus difficiles. C'est que nous avons eu le *Roman de Renard*, les soties, les farces, Rabelais, Molière, Beaumarchais et les autres. Notre éducation est faite. Celle des peuples est vingt fois plus longue que celle des individus.

Mais loué soit l'humour, quel qu'il soit. C'est la plus charmante forme du courage devant la vie. L'humoriste, plus sensible que tout autre, ressent plus cruellement les peines, les infortunes et les deuils. Mais il garde la plaie dans son cœur et sauve la face. Mark Twain, obligé de lutter toute sa vie pour la gagner, ruiné, frappé dans ses affections les plus chères, est un exemple admirable. La vie est ce qu'elle est, une lutte. Cette lutte est seule belle, et il n'y a de méprisable que l'inertie et le découragement. Il pleut, direz-vous, il fait froid, il grêle, il tonne. Quel temps affreux! — Eh, mon ami! Il vaut encore mieux ce temps-là que pas du tout!

GABRIEL DE LAUTREC.

POST-SCRIPTUM POUR ALFRED VALLETTE

Ami regretté, je vous envoie les pages que vous m'avez demandées. Je souhaite que vous les receviez dans les prairies d'asphodèles où vous vous reposez du bon combat en conversant avec les sages. Et qu'elles vous soient apportées par Hermès Psychopompos, le meneur des âmes, Mercure, précisément. — G. L.

LANGAGE ET FOLKLORE MARTINIQUAIS

—

La célébration du tricentenaire du rattachement des Antilles et de la Guyane à la France rappelle aux Français, particulièrement en ce qui concerne la Martinique et la Guadeloupe, que non seulement la prise de possession de ces îles date de 1635, mais que leur colonisation a été effectuée pendant trois siècles et qu'elles se trouvent actuellement peuplées d'une population française ou francisée, l'affranchissement des métis et esclaves noirs s'étant poursuivi depuis longtemps, et la libération complète ayant été prononcée en 1848, principalement par l'action de V. Schœlcher.

A quinze cents lieues de la Métropole, avec, dans le passé, des relations maritimes rares et l'absence d'instruction, le mélange ethnique qui s'y est produit et les dispositions raciales de la pensée et de l'expression verbale d'une grande partie de la population devaient aboutir à des modifications telles dans le français que la naissance d'un parler nouveau, d'un patois, fût chose toute naturelle. C'est le langage créole, *palé nègue,* comme on dit aussi.

Ma jeunesse passée à la Martinique et l'intérêt que je continuai à porter à toute manifestation me rappelant les années coloniales m'ont poussé à présenter ici ces quelques réflexions sur le langage et le folklore du pays natal.

Et d'abord, qu'on ne croie pas que ce soit le langage exclusif de la Martinique et de la Guadeloupe. Le pur français y est parlé et compris : c'est le langage habituel de toutes les familles éclairées, et on ne peut que trouver plaisante la question que posa un jour Napoléon III à un Créole à qui il donna une fois audience : « Est-ce qu'on parle français à la Martinique? » Son interlocuteur, sans se démonter, aurait répondu : « Sire, euh! euh! le dimanche... » Néanmoins, lorsqu'on veut être très familier, ou faire quelque plaisan-

terie du cru, le langage prend plus de sel en patois, et on en use comme il peut arriver à des Gascons ou à tous patoisants.

PATOIS CRÉOLE.

Sa formation est bien simple, si on se rappelle l'histoire de l'île. Quelques milliers de Caraïbes l'habitent lorsque Christophe Colomb la découvre. Les Espagnols se réservent la propriété de toutes les Antilles, mais ne les occupent point; leurs navires n'y passent que pour faire de l'eau et se procurer du bois. Il reste d'eux que les prairies sont appelées *savanes* et que les montagnes rondes de l'île deviennent des *mornes* (morro). *Yche,* enfant, vient aussi de l'espagnol hijo.

Lorsque les Français de d'Esnambuc s'établissent au nord-ouest de la Martinique, ils donnent leurs noms ou des qualificatifs appropriés aux différentes parties de l'île, ne se souciant pas de prononcer des noms indiens. Ces rudes hommes, dont un certain nombre étaient Normands, estimaient sans doute que c'étaient des noms à coucher dehors, puisqu'ils surnomment même les indigènes de leur connaissance: *Pilote, Arlet, Larose,* deviennent ensuite des noms de lieux. Ils adoptent forcément les noms d'animaux : *agouti, caïali, couliron, balaou, titiri* et tous les noms d'oiseaux et de poissons; les noms d'arbres : *balata, courbaril, acajou.* On voulut baptiser *prune, cerise, abricot,* des fruits qui n'en sont pas et n'ont que l'aspect des fruits de France (prune *monbin,* pomme de Cythère, d'acajou).

Néanmoins, la plupart des noms persistent. L'*aouacate* devient l'*avocat,* ou encore plus populairement *zaboca,* et tous ces noms caraïbes d'ustensiles et d'objets : le *coui,* moitié de calebasse, *le canari,* le nœud de corde *cabouïa.* Et celui qui se lève au petit matin se lève au *pipiri.*

Quelques-uns de ces termes sont d'ailleurs restés dans nos noms de lieux : l'*ajoupa,* qui est un appentis ou une hutte de branchages, le *Carbet,* case des Caraïbes; le *Lamentin,* de *manatyn,* nom galibi des vaches-de-mer, qui étaient alors les hôtes habituels des embouchures de rivières.

En revanche, la langue française adopta du caraïbe à cette époque les mots *ouragan, hamac, canot* (canaoa), *pirogue.*

Plus généralement, le créole est composé de mots français déformés. Les noirs, introduits petit à petit, comme esclaves venant de différents points de la côte d'Afrique, ne pou-

vaient conserver leurs idiomes dissemblables. Ils apprirent par l'oreille les rudiments de la langue nouvelle dès le XVIIe siècle, et alors, quel langage entendent-ils? Le vieux français, prononcé à la paysanne. Un ministre canadien n'a-t-il pas prétendu récemment que Louis XIV ne disait pas autrement que : « L'Etat, c'est moué. » *Moin* vient plutôt de *moué* que de *moi; zouëseau, pouësson, souef, comben,* pour *oiseau, poisson, soif, combien,* et tant d'autres. Et les vieux mots : *ilou,* qui devient *tou, mitan, saffre* (glouton) qui donne *saf; baille* pour *donne,* et *jà* pour déjà, comme écrivait Ronsard.

Bien des termes de marine nous sont aussi restés : *maré* pour amarrer, et aussi attacher; *lagué* pour larguer et lâcher; *hâler* pour tirer, *paré* pour prêt. Et si vous sortez le soir, courant dans toutes sortes d'endroits, on dira que vous *drivaillez,* de la dérive...

Il y a aussi quelques mots empruntés aux Anglais. Le buffet est une *saïbote* (side-board); une *guialle* vient de *girl.* Qu'on appelle un petit un *bouaï* (boy), c'est de l'anglomanie, *Ti gaçon,* à la bonne heure. Les Anglais ont dans leurs colonies l'*anglais-banane,* ou l'*anglais-ouaff* (wharf); à chacun son patois.

Mais ce n'est pas tout de connaître ce vocabulaire, qui est, somme toute, assez restreint, beaucoup d'adjectifs n'étant jamais employés, *mauvais* voulant dire méchant, hargneux, cruel et... mauvais. Guère de mots abstraits non plus. Ce qui intéresse davantage, c'est de constater les déformations qu'a produites la phonétique nègre.

La disparition de l'*r* est un phénomène capital. (Sous le Directoire les Incroyables s'amusèrent à parler de la sorte). On écarte impitoyablement l'*r,* soit par suppression pure et simple : *gadé* pour *regarder* (à remarquer aussi la suppression du préfixe *re*), *ouè* pour « voir ». Il faut avouer que c'est très fâcheux pour certains mots, par exemple : *perte.* Mais aussi l'*r* est souvent remplacé par le son *ou* (comme le *w* anglais) : *Fô-d'-Fouance* pour Fort-de-France, *gouos bête* pour grosse bête.

Nous entendons pourtant des *r* où il ne faut pas qu'on en mette. Autre affaire: il s'agit de l'*h* aspiré, qui est encore plus rebutant et qu'on remplace alors par un *r* timide, *rhoale, rhalé, rhonte,* pour honte, hâler, harde.

Les Africains ont donné peu de mots au patois créole. Nous avons *zombi,* revenant ou sorte de démon, *caleinda,*

bamboula, mais ils ont apporté ou imaginé les mots auxiliaires : *ka,* qui conjugue le verbe à l'indicatif, *moin ka vini,* je viens; ké ou kaï, au futur, *moin ké sôti,* je sortirai; *té ka* à l'imparfait. *Sé* ou *sré* au conditionnel, semble être le *serais* français; je sortirais : *moin sré sôti.*

Ce qui domine tout, c'est la simplification extrême qui a été apportée à tout le langage. Le genre masculin a presque seul persisté. On n'emploie qu'un seul nombre, pas de pluriel. L'article a sauté; ainsi ce proverbe: *Cè soulier qui save si bas tini trou,* résume : Ce sont les souliers qui savent si les bas ont des trous. A moins que l'article ne fasse corps avec le mot et ne s'en sépare jamais, comme dans *lapote, larivië, lanmou, lagouimace,* pour « porte, rivière, amour et grimace » : *Yon lanmain doué lavé lautt,* une (la) main doit laver l'autre. (Prov.)

Quand on pense à la suppression du féminin dans les adjectifs, de presque toutes les prépositions, à l'emploi de six temps seulement dans les conjugaisons de verbes au lieu des seize temps du français et à tant d'autres amputations, — et que cependant nos gens peuvent tout dire! Sans abuser des nuances évidemment.

Certains humoristes pourraient prétendre trouver dans cette simplification de la langue une analogie avec l'emploi du style télégraphique, dont nous pouvons constater actuellement la diffusion...

En réalité, le patois créole n'est pas ce langage petit-nègre que certains croient pouvoir parler, et qui les fait moquer. Assez subtil et pittoresque, il a beaucoup d'expressions imagées, d'interjections qui lui sont propres : *Mi!* pour « voici » ou même « eh là! »; *Gée!,* admiratif; *Ça ça yé*; *Bloucoutoume* (patatras!); *guidi-guidi* pour se presser, s'agiter. Et *toul ça conm ça, heureuse du bonheu! aye-aye-aye, ouye-ouye-ouye, ouïlle foutt,* et *foincq!*

Du temps des chapeaux-claques, n'imagina-t-on pas de les appeler *bise-bonm,* et le parapluie *voum-tac!*

Ce patois créole se parle souvent avec volubilité et une multitude d'inflexions donnent à cette sorte de chant un sens qu'on pourrait presque deviner. Les réponses se font souvent à l'aide de ces sons variés, et l'interlocuteur se contentera de ces *onh-onh, anh-anh,* d'une note filée en voix de tête, d'un cri de surprise ou de terreur feinte, d'un tendre miaulement ou de grognements sévères. Entendu par un étranger, le parler créole a été apprécié comme « le plus

doux roucoulement qui fut jamais murmuré par des lèvres humaines (1). (Lafcadio Hearn.)

Le patois évolue, Plus stable dans la campagne, il diffère un peu à la ville, où la prononciation se rapproche davantage du français. Il a déjà ses façons de parler et ses termes archaïques. Il est quelquefois traversé par des locutions et des mots nouveaux qui disparaissent comme une mode.

On a recueilli et publié en créole des contes, beaucoup de proverbes et sentences, des chansons où l'amour tient la plus grande place, des chansons satiriques et politiques. S'il n'est pas jusqu'à présent question d'y traduire le *Discours sur la Méthode*, nous avons en compensation les excellentes *Fables* de La Fontaine, *travesties en patois martiniquais* par *Un Vieux Commandeur*, Fort-de-France, 1846. L'auteur, M. Marbot, créole d'origine bretonne, y a mis à souhait du sel et de la bonhomie, et par une adaptation adroite aux mœurs et coutumes antillaises, a laissé une œuvre qui a plu à toute la population. Il y a un fameux repas créole dans *Ratt luville et ratt bitation* (« Le Rat de ville et le rat des champs »). Voici les derniers vers de *Cigale et Fronmi* (« La Cigale et la Fourmi ») :

— Anh! anhh! ou Ka chanté, chè,
Ca fè ou pas tini d'autt
Métié? eh! ben, chè cocott,
Si ou faim dans bamboula
Allé dansé caleinda.

(Ah! ah! vous chantez, ma chère, cela fait que vous n'avez d'autre métier? Eh bien, chère cocotte, si vous avez faim dans la bamboula, allez danser un caleinda (2).

Ce patois écrit a été utilisé par J. Turiault dans une *Etude sur le langage créole de la Martinique*, publiée dans le *Bulletin de la Société académique de Brest*, en 1874.

LES PROVERBES

La sagesse des nations s'exerce ici comme ailleurs, et davantage encore, car on aime aux Antilles à citer proverbes et maximes; un ton sentencieux ne messied pas toujours.

Et d'abord, de vieux proverbes français ont été habillés à

(1) L. Hearn : *Voyage d'été aux Tropiques*. Traduction Marc Logé, p. 192.

(2) Une quatrième édition a paru récemment, avec traduction littérale française. *Les Bambous*, chez J. Peyronnet, Paris, 1931.

la mode antillaise. Dans *Chatt pas là, ratt ka baille bal,* vous reconnaissez de suite : « Absent le chat, les souris dansent ». *Vié cannari ka fè bon bouillon* : « Dans les vieilles marmites, on fait de la bonne soupe ». Et le pauvre homme qui dit à sa femme : *Ça qui prend zassocié prend maite,* ne fait que répéter : « Notre associé est notre maître. » *Joué épi chien ou trappé pice,* n'est autre que : « Hantez les chiens, vous aurez des puces. »

Turiault a relevé des ressemblances avec de vieux proverbes français peu usités actuellement et qu'on retrouve dans *Ti chien ti codon* : « A petit chien, petit lien. » — *Bon chien pas janmain trappé bon zo :* « A un bon chien il n'arrive jamais un bon os », — amère consolation, ou bon conseil? — Un vieux proverbe du XIII[e] siècle : « *Ce que yex ne voit cuers ne deut* », a donné ceci : *Ça zié pas voué khé pas fè mal.* (Ce que l'œil ne voit pas, le cœur n'en est pas attristé).

Mais beaucoup d'autres proverbes sont bien du cru, et souvent assez piquants :

Padon pas ka guéri bosse. (Demander pardon ne guérit pas d'une bosse.)

Jadin loin, gombo gâté : « Le jardin est loin, les gombos se gâtent »; les absents ont toujours tort.

Chaque bète-à-fé clairé n'âme yo : « Chaque bête-à-feu éclaire pour son âme.

Babe canmarade ou pri fé, rousé ta ou : « Si tu vois la barbe de ton camarade prendre feu, arrose la tienne »; sois prudent, *mon fi.*

Quand yon batiment cassé, ça pas empêché les autt navigué.

Tropp bijou, garde-mangé vide : « Trop de bijoux, rien au garde-manger. » Très vrai aux Antilles.

Bon coq chanté dans toutt pouleiller, signifie qu'un homme énergique se montre tel en toutes circonstances. Il n'y a pas là d'intention égrillarde, car là-bas en pareille matière on préfère d'habitude à la méthode des allusions voilées, celle des points sur les *i,* lorsqu'il y a lieu.

Tôti sé volé si li té ni plime. (La tortue volerait si elle avait des plumes.)

Et beaucoup d'autres maximes qui sont la meilleure manifestation de l'esprit antillais, pour la finesse et le tour d'ironie sentencieuse qu'elles donnent parfois à une conversation malgré tout primitive et un peu nue.

ÉNIGMES.

Ça ça yé, chè, duviné! (Allons, devinez!).

Le rite consiste à dire : *Titime!* et vous devez répliquer : *Bois sèche,* ou si vous parlez mieux : *Bois sec.* Il faut alors tâcher de répondre à des devinettes qui se transmettent depuis des générations et que tout le monde ou presque arrive à connaître, en attendant d'intriguer la génération suivante. Le ciel, la terre, la lune et les étoiles, les végétaux et les animaux, les ustensiles et petits objets sont montés en énigmes.

Le cocotier escalade les mornes, il produit ces noix qui renferment une eau délicieuse. *Dleau monté morne?* — C'est le coco.

L'enfant du nègre est dans son berceau tout blanc? — Ce sont les graines de coton.

Ouvè khè moin ou'a trouvé trésô moin? — (Ouvre mon cœur et tu trouveras mon trésor, dit l'excellente grenade.)

Vous me coupez le pied, vous me coupez la tête, vous m'écrasez les os, vous faites bouillir mon sang, l'esprit de mon sang renverse un homme par terre. — Canne à sucre, rhum et tafia.

Quatre petites bouteilles bien pleines, tournées la gueule en bas, ne se renversent pas? — C'est le pis d'une vache, *tété bef.*

Le coq est plein d'allure : *Moin ka chanté conm yon misicien, moin couronné conm yon roi, moin peronné conm yon cavalier.*

Dé coui menm grandè, deux moitiés de calebasse, l'énigme peut paraître étrange pour figurer le Ciel et la Terre; mais lorsqu'on habite ce pays dont le sol s'élève très vite depuis le rivage, on voit l'horizon marin s'élever aussi vite à mesure qu'on monte et une âme naïve, schématique et pittoresque a vu dans la terre et la mer coiffées de la calotte des cieux deux coupes d'égale grandeur.

CHANSONS D'ENFANTS.

Ce sont presque toutes chansons de France, pour les uns par la tradition conservée; pour les autres parce que la France, vieille maman-patrie — troisième centenaire — est à l'origine de leur civilisation. On ne s'étonne donc pas d'entendre : *Dodo, l'enfant do, Malbrouk, Cadet Roussel, Dagobert, la Marjolaine* et *tutti quanti.*

Mais celle-ci n'est-elle pas née à la Martinique? Sur l'air de *Ah! vous dirai-je maman?* (en français) :

Les papas et les mamans
Sont des gens peu complaisants.
A la moindre petit' sottise,
Ils relèv' votre chemise,
Pauv' petit derrièr', prends garde à toi!
Tout conspire contre toi!

Des chansons que les *das* (nounous) chantent aux enfants, cette autre mi-français, mi-patois, est le vestige probable du boniment d'un ancien montreur de lanterne magique. Sur l'air approximatif de *Au clair de lune :*

Qui veut voir la lantè-ne magique? — La beauté, la clarté, — la magnificence, *oh guiem sisibo* (rien de si beau). — Ah! la jolie lanterne, — Bâtie comme un château, — A la baraquette, A la rampiano,
Titibo — Gros sirop — Tablett coco, — A caïe (chez) *Lodo — Gros lot!*

Bonnes affaires aussi bien faites pour charmer la chanteuse que les petits auditeurs.

Sèpent, man a prend yche to!
— To menti, couresse!
(Serpent, je vais prendre tes petits! — Couleuvre, tu as menti!)

En chantant et reprenant sans cesse la réplique, on court en rond en se tenant par la main.

AMOUR.

Cé lanmou! Disons tout de suite que sur le pur sentiment il est difficile de trouver un texte. Il y a une expression chaste, c'est *pouend guêpe*. Prendre guêpe, c'est se réjouir la vue dans la contemplation d'un visage attirant, lui faire ainsi une déclaration muette, tout au plus engager une honnête conversation, prétexte à ces mêmes regards, léger flirt, ressource des amours impossibles — ou préliminaires de progrès futurs.

Sur l'amour épanoui, ses péripéties et ses conséquences, alors paroles et musique ne font point défaut.

Zaffè cò ça qui pas tini doudou.
Doudou moin dans bras moin.

Tant pis pour celui (ou celle) qui n'a pas d'ami (ou amie). Mon (ou ma) *doudou* est dans mes bras. L'esprit grammairien

renaît ici pour faire remarquer que le même mot sert au masculin et au féminin, au singulier et au pluriel. Singulier est aussi l'humour dans ce second couplet :

Dômi dérho, soleil broulé lombriou,
Doudou moin dans bras moin.

(Vous dormez dehors, le soleil vous brûle le nombril? — Doudou est dans mes bras.)

C'est-à-dire : Que m'importe ce qui arrive ailleurs? Doudou moin dans bras moin. Vous pourriez chanter aussi plus noblement, comme dans le *Roi d'Ys* :

Les soleils pourront s'éteindre,
Les nuits remplacer les jours

et conclure que votre doudou est toujours dans vos bras.

L'amour associé au langage des fleurs, lequel englobe feuilles, fruits, légumes et rhizomes :

Ti citron, — écrivez-moi,
Feuil' citron, — rendez-moi la réponse,
Ignanm chacha, — vous m'étouffez!

Si lanmou ainmain moin
Y a maché dèïè moin.

Traduction difficile : Si l'Amour m'aime, il me suivra; ou s'il me tient il ne me quittera pas.

Ici un conte. Je n'entreprendrai pas de le conter tout au long, car ces récits populaires sont souvent développés à l'extrême, avec des détails tant nécessaires que superflus, et par des gens qui visent à tuer le Temps, qui est infini et renaît sans cesse. En voici un, résumé à l'usage des gens pressés. Je dis, comme c'est rituel : *Bon, bonne fois,* et vous répondez *Trois fois bel conte.* Bien.

Compère Coq tombe amoureux d'une jeune fille et lui propose de l'épouser.

Il est beau, elle l'accepte.

Mais le coq est pauvre. Il s'adresse au Canard et veut lui faire un emprunt pour se marier.

Compère Canard demande à voir la jeune fille, qui se cache en l'apercevant, tellement il est laid; mais comme il en est aussi devenu amoureux, il va la trouver à l'insu du coq. Il lui demande de se marier plutôt avec lui, car il a de l'argent.

Il est riche, elle l'accepte.

Et Canard épouse la jeune fille, non sans s'être fait prêter par le coq, qui ignore tout, sa belle parure de plumes pour la cérémonie du mariage. Fêtes, bamboulas (développements).

Coq, lorsqu'il apprend tout cela, manque mourir de chagrin.

Moralité : la beauté ne suffit pas, et vouloir se marier sans argent, c'est transporter de l'eau dans un panier.

La misère en ménage est parmi les thèmes universels du folklore. Voici une chanson que j'entendis il y a bien longtemps et qui se chantait déjà en 1870 sur un air de polka :

Man lé maïé, man Ké maïé,
Man le' maïé, man pas ni lagent

(Je veux mê marier, je me marierai, je veux me marier, mais je n'ai pas d'argent.)

Les Africo-Américains de la Louisiane, qui ont un parler analogue à celui de nos Antillais, chantent de même (E. Singleton) :

Sam'di l'amour,
Dimanche marié,
Lundi matin, piti dans bras
N'a pas couvert' n'a pas des draps,
N'a pas à rien, piti dans bras.

Autre thème. L'amante délaissée. Son ami va s'embarquer. Elle s'adresse naïvement au Gouverneur, et lui demande de s'opposer au départ.

Adieu foula (foulards), adieu madras,
Adieu grain'd'or, adieu collier-choux
Doudou à moin li ka pati
Hélas, hélas, c'est pou toujou.
Bonjou, mussié le gouverneu,
Moin vini fè an ti pétition
Pou mandé-ou autorisation
Pou empéché Doudou moin pati.
— Non mon enfant, déjà trop tard
Batiment-a déjà su la bouée,
Le connaiss'ment déjà signé
Dans une heu' li ka appareillé
Adieu foula...

On la chante aux matinées poétiques de la Comédie-Française.

La fille-mère. Voici une chanson sans amertume, en traduction assez libre :

Peine procurée par soi-même!
Voilà six mois qu'c'est arrivé
Je sens vivre en moi cet enfant
Il me faudra chercher son père.
— Tit Pauline, ne te désole pas,
Ah! c'est déjà bien avancé,
Carnaval va bientôt finir,
Tu trouveras bien un avenir.

La complainte de la jeune mère abandonnée est assez poignante. En voici une traduction aussi littérale que possible, sur le rythme même de la mélodie, — une des plus jolies berceuses qui soient au monde :

Dodo, mon innocent, dodo
Sur les bras de ta maman.
Ton père, c'est un bourreau,
Dieu nous vengera tous deux.
S'il y a la maternité,
Il y a tout' la vie aussi.
Un jour, à l'avenir,
Ton père aura besoin de toi.

Si mon enfant était une fille,
Je lui ferais connaître son père.
Mais puisqu' c'est un garçon,
Il ne connaîtra point son père.
Mon fils, tu deviendras grand.
Peut-être qu'un jour à venir,
Ton papa t'appellera.
Tu diras: Vous n'êtes pas mon père!

Le dimanche après-midi,
On se promène à la savane,
Avec la couchette au côté
Et les gros bijoux au cou.
On promèn'ra mon innocent,
Mais moi dans mon petit coin,
Moi-même dans mon coin,
Je pleurerai tout mon malheur.

RHUM-FOLKLORE.

On peut bien penser que le rhum, qui est, après l'eau, la boisson la plus répandue aux Antilles, donne lieu, comme

ailleurs le jus de la treille, à des dictons, plaisanteries et chansons. Ce travailleur résistera-t-il à une invite à boire lorsque son tentateur lui affirme que *Rhonm pas ka quioué nègue* (le rhum ne tue pas le nègre)? Et plus tard on inventera une formule plus raffinée, mais tout aussi téméraire : « Le rhum est un poison lent, qui vous fait mourir jusqu'à cent ans. »

Décoller mabouïa est une expression analogue à « tuer le ver ». Le mabouïa est un petit lézard ayant sous ses pattes des ventouses qui lui permettent de se fixer au plafond, ou n'importe où, et solidement. (Il porte le nom de l'ancien Diable des Caraïbes). Eh bien, c'est l'image des mucosités épaisses qui peuvent adhérer au gosier des buveurs, et qu'on vise à décoller avec ce rhum dont on a précisément abusé la veille. C'est un cercle par trop vicieux.

Côté chanson. Un pauvre homme est à l'article de la mort, et va recevoir les sacrements. Le prêtre dit à la fin de son oraison: *In secula seculorum.* Entendant cette dernière syllabe, le moribond reprend ses sens et s'écrie: « Donnez-le-moi sans sucre. »

Ba moin la moin sans doux, doudoux!

est un refrain qui sert à danser.

LA MUSIQUE.

Toutes ces chansons populaires sont généralement conçues en même temps que leur expression musicale. Bien mieux, elles sont conçues comme des airs à danser. Ce sont des chansons-danses.

Il ne peut être question d'analyser ici cette musique antillaise, qui demanderait une étude spéciale, tellement elle est caractéristique.

Les rythmes africains, qui ont été conservés dans le jeu du tam-tam, dans les mélopées qui accompagnent les travaux des plantations, dans les danses laguias, caleindas, etc.;, se sont introduits dans des chansons d'influence française. De même aux Etats-Unis les airs écossais et les hymnes protestants ont influencé les rythmes africains et abouti à la formation de la musique négro-américaine.

Le rythme syncopé est l'essence de cette musique. Il est subtil, délié à l'extrême, rejoignant la mesure d'une façon précise, malgré une grande liberté, des retards, des antici-

pations curieuses. L'expression de ces mélodies est claire, naïve, tendre et gaie.

En fait la plupart de ces chansons sont des *biguines* à deux temps. Il y a aussi des *mazouks* ou mazurkas lentes. *Adieu foulards* est une sage romance à 6/8 (3).

Ces chansons naissent généralement à l'époque du Carnaval, qui est très fêté aux Antilles. La clarinette est l'instrument de choix, les contrechants relèvent du trombone, l'accompagnement est du ressort du violon et du violoncelle; enfin le *chacha* (*maracas* des Cubains), scande le rythme. Tels sont les orchestres martiniquais.

VIEUX NOËLS FRANÇAIS

Apportés par les colons et les missionnaires, ils ne relèveraient pas du folklore spécifiquement antillais. Néanmoins, par la fidélité avec laquelle on conserve ces vieux cantiques des XVII[e] et XVIII[e] siècles, dont les airs sont ceux des chansons populaires françaises, où il est question, autour de la crèche, des bergers Colin, Olivier, Valère, et de Margot, Toinon et la grosse Perrette, — lorsqu'on entend chanter partout, dans la période de Noël :

Michaux veillait
La nuit dans sa chaumière,

et quelque trente autres, on ne peut se dispenser de reconnaître à ces Noëls le consentement général d'une population attachée aux vieilles coutumes.

Tandis que la tradition en est presque perdue dans la Métropole, les vieux Noëls sont toujours chantés aux Antilles. Après avoir été édités à Saint-Pierre il y a plus d'un siècle, ils continuent de l'être à Fort-de-France. Lorsqu'on les écoute on pense à l'épigraphe apposée sous le titre du vieux recueil que je possède :

Au soir des ans, qu'ils semblent encor doux,
Ces chants du soir qui nous ont bercés tous.

STANY DELMOND.

(3) Nous avons harmonisé quelques-uns de ces airs et les avons fait entendre à plusieurs reprises par T. S. F. aux postes d'Etat. Un certain nombre ont été notés et édités à Fort-de-France, par les soins de V. Coridun.

LA RESCOUSSE[1]

—

De tous les romans de Joseph Conrad, celui-ci a assurément le plus longtemps occupé sa pensée. Il n'avait encore achevé que deux livres, lorsque, quelques jours après son mariage, à la fin de mars 1890, il écrivit, à l'Hôtel de France de Lannion, les premières pages de La Rescousse, *dont le héros était ce même Tom Lingard qui avait joué un rôle épisodique dans la* Folie Almayer, *publiée l'année précédente, et dans* An Outcast of the Islands, *qu'il avait terminé six mois auparavant. Il pensait compléter ainsi une sorte de trilogie malaise dont la succession se déroulait à l'inverse de la chronologie:* la Folie Almayer *montrant Tom Lingard aux approches de la vieillesse,* La Rescousse *décrivant un épisode de sa jeunesse vers* 1860.

A Lannion pendant quelques jours, puis, non loin de là, à l'Ile Grande où il s'établit d'avril à septembre 1896, *le romancier travailla avec acharnement à cet ouvrage; mais bientôt des hésitations survinrent, il s'interrompit à plusieurs reprises pour écrire avec assez de facilité ses premiers contes,* Les Idiots, Un Avant-Poste du Progrès, Le Lagon. — *Une fois rentré en Angleterre, il s'apprête à reprendre* La Rescousse, *mais l'idée du* Nègre du « Narcisse » *s'impose à son esprit et il l'écrit en moins de cinq mois. Il reprend* La Rescousse *quelque temps, l'interrompt de nouveau pour écrire* Karain *et* Le Retour, *s'y remet, pense l'achever, mais désespéré, en mai* 1898 *il le met résolument de côté. Alors, coup sur coup, il écrit, dans une sorte de fièvre, plusieurs de ses chefs-d'œuvre,* Jeunesse, Au Cœur des Ténèbres, Lord Jim.

La Correspondance de Joseph Conrad nous a montré, depuis lors, que La Rescousse *demeurait encore dans un coin de sa pensée: les livres succédèrent aux livres, et ce n'est qu'en septembre* 1918, *plus de vingt ans après le moment où il*

avait renoncé à poursuivre la composition de celui-ci, qu'il en retrouva le sentiment et le mouvement, et il l'achevait peu après, le 25 mai 1919, sans qu'il soit possible aujourd'hui de découvrir la « cassure » entre la partie rédigée à l'aube de sa carrière et celle qu'il écrivit lorsqu'elle touchait presque à sa fin.

G. J.-A.

PREMIERE PARTIE

L'HOMME ET LE BRICK

Les eaux basses dont l'écume murmure sur les rivages de ce millier d'îles, grandes et petites, qui forment l'Archipel Malais, ont été, depuis des siècles, le théâtre d'aventureuses entreprises. Les vertus et les vices de quatre nations ont concouru à la conquête de cette région qui, aujourd'hui même, n'a pas complètement perdu le mystère et l'attrait romanesque de son passé : et les descendants de ceux qui ont lutté contre les Portugais, les Espagnols, les Hollandais et les Anglais, n'ont pas vu leur race modifiée par l'inévitable défaite. Ils ont conservé jusqu'à ce jour leur même amour de la liberté, leur attachement fanatique à leurs chefs, leur aveugle fidélité dans l'amitié et dans la haine, — tous leurs instincts légitimes et illégitimes. Cette contrée de terre et d'eau, — car la mer fut leur pays tout autant que le sol de leurs îles, — est devenue la proie de la race occidentale, le prix d'une force supérieure, sinon d'une plus grande vertu. Demain la civilisation croissante effacera jusqu'aux traces de cette longue lutte en achevant son inévitable victoire.

Les aventuriers qui furent mêlés à cette lutte n'ont pas laissé de postérité. Les idées du monde ont trop rapidement évolué. Mais au milieu du siècle dernier, ils avaient encore des héritiers. De nos jours, ou presque, n'avons-nous pas vu l'un d'eux, — un homme d'un esprit élevé et d'un cœur pur, — fonder sur des idées de pitié et de justice un Etat florissant? Son caractère chevaleresque sut reconnaître les droits de ceux qu'il avait conquis; ce fut un aventurier désintéressé, et il a trouvé la récompense de ses nobles instincts dans la vénération avec laquelle une race étrange et fidèle chérit encore sa mémoire.

Méconnu et calomnié durant sa vie, la gloire de sa réussite a justifié la pureté de ses intentions. Il appartient à l'histoire. D'autres se rencontrèrent, aventuriers obscurs, qui n'eurent

pas les avantages de sa naissance, de sa position ni de son intelligence, qui partagèrent seulement sa sympathie pour ce peuple des forêts et de la mer qu'il avait si bien compris, si bien aimé. On ne saurait dire qu'on les a oubliés, car on ne les a jamais connus. Ils étaient perdus dans la foule commune des trafiquants qui sillonnaient l'Archipel, et, s'ils émergeaient parfois de leur obscurité, ce n'était que pour se voir reprocher leur mépris des lois. Dans une cause qui, au regard d'un progrès irrésistible et méthodique, n'avait pas le droit d'exister, ils gaspillèrent leurs vies, leurs vies insouciantes, que guidait un simple sentiment.

Mais ces vies gaspillées ont, — aux regards de ceux-là qui connaissent leur histoire, — coloré d'un esprit d'aventure cette région d'eaux basses et d'îles couvertes de forêts, qui s'étend loin vers l'Orient, mystérieuse encore, entre les profondeurs de deux océans.

I

Au-dessus de l'étendue bleue d'une eau basse, Carimata dresse sa hautaine nudité grise et jaune, la fauve éminence de ses arides hauteurs. Séparée d'elle par une étroite bande d'eau, Suroeton, à l'ouest, offre une ligne courbe et crêtelée comme la colonne vertébrale d'un géant penché. A l'est, un groupe d'îlots insignifiants, à peine distincts, montre des formes incertaines qui semblent fondre à la tombée du jour. La nuit, poursuivant de l'est la retraite du soleil, avançait lentement, engloutissant la terre et la mer: la terre morcelée, tourmentée et abrupte : la mer calme dont la surface absolument lisse invitait à de faciles et interminables voyages.

Il n'y avait pas la moindre brise, et un petit brick, qui s'était tenu tout l'après-midi à quelques milles au nord et à l'ouest de Carimata, n'avait pas changé sa position d'un demi-mille durant toutes ces heures. Le calme était absolu, un calme plat, l'immobilité d'une mer morte et d'une atmosphère morte. A perte de vue, on ne découvrait que cette impressionnante immobilité. Aucun mouvement sur la terre, ni sur l'eau, ni au-dessus d'elles, sur l'impeccable splendeur du ciel. Sur la surface absolument lisse du détroit, le brick flottait immobile et tout droit, comme s'il eût été solidement assujetti, quille à quille, à sa propre image que reflétait le vaste miroir illimité de la mer. Vers le sud et vers l'est, des îles doubles contemplaient silencieusement ce double navire qui semblait à jamais

fixé au milieu d'elles, captif désespéré de ce calme, prisonnier impuissant de ces hauts-fonds.

Depuis midi, lorsque la brise légère et capricieuse de ces eaux avait abandonné le petit brick à son languissant destin, celui-ci avait évité lentement, le cap vers l'ouest: et l'extrémité de son bout-dehors fin et poli, qui prolongeait d'un mouvement hardi la courbe gracieuse de son étrave, pointait vers le soleil couchant, comme une lance brandie de haut dans la main d'un ennemi. Tout à fait sur l'arrière, près de la barre, le timonier malais, dont les pieds bruns et nus étaient résolument plantés sur le caillebotis, tenait les rayons de la barre à angle droit d'une main ferme, comme si le navire fuyait devant un grain. Il était là absolument immobile, comme pétrifié, mais prêt à manœuvrer la barre, aussitôt que le destin permettrait au brick de prendre de l'erre sur cette mer d'huile.

La seule autre personne alors visible sur le pont du brick était l'officier de quart, un Blanc trapu et de petite taille, aux joues rasées, à la moustache grisonnante, et dont les soleils brûlants et la morsure des brises salées de la mer avaient coloré le visage d'une nuance écarlate. Il avait retiré sa veste légère, et simplement vêtu d'un pantalon blanc et d'un mince gilet de coton, ses bras robustes croisés sur sa poitrine, — sur laquelle ils faisaient l'effet de deux gros morceaux de chair crue, — il arpentait la dunette. Ses pieds nus étaient chaussés de sandales de paille et sa tête était protégée par un énorme casque colonial, — jadis blanc, mais maintenant fort sale, — qui lui donnait l'air d'un champignon phénoménal et animé. Il interrompait par moments sa marche traînante à la hauteur de l'aplomb de la dunette et, immobile, le regard vague, il contemplait fixement l'image du brick sur l'eau calme. Il pouvait aussi apercevoir en bas sa propre tête et ses épaules penchées par-dessus la lisse, et il restait là un bon moment, comme intéressé par ses propres traits, puis marmottait entre ses dents des injures contre ce calme qui accablait le navire comme un fardeau immuable, immense et brûlant.

A la fin, il poussa un profond soupir, rassembla toute son énergie et, s'éloignant de la lisse, parvint à traîner ses pantoufles jusqu'à l'habitacle. Là il s'arrêta de nouveau, épuisé d'ennui. Par les vitres ouvertes de la clairevoie du carré il entendit le faible gazouillis d'un canari qui sembla lui être agréable. Il écouta, eut un léger sourire, murmura : « Dicky, pauvre Dick! » et se replongea dans l'immense silence qui l'entourait. Ses yeux se fermèrent, il laissa pendre sa tête au-des-

sus du cuivre brûlant du capot du compas. Il se redressa soudain en sursaut et s'écria brusquement d'une voix rauque :

— Tu t'es endormi, toi. Change la barre. Le navire cule.

Le Malais, sans modifier en rien son expression ni son attitude, comme s'il eût été un objet inanimé rendu soudain vivant par la magie secrète des mots, fit tourner la barre rapidement, en laissant filer les poignées entre ses mains; une fois qu'elle se fut arrêtée en grinçant, il reprit la barre d'une main ferme et avec un air renfrogné. Au bout d'un moment pourtant, tournant lentement la tête, il regarda la mer et déclara d'un ton obstiné :

— Pas de brise, pas d'erre.

— Pas de brise, pas de brise, c'est tout ce que tu sais dire, grommela l'homme au visage rouge. Tout à l'heure de la brise, Ali... reprit-il avec une soudaine condescendance. Tout à l'heure de la brise et nous aurons la barre du bon bord. Tu comprends ?

Ce marin borné semblait ne rien voir et, de plus, ne rien entendre. Le Blanc considéra avec dégoût l'impassible Malais, puis il jeta un coup d'œil circulaire sur l'horizon, regarda l'homme de nouveau et lui commanda d'un ton brusque:

— Redresse la barre. Tu ne sens donc pas la brise qui vient de l'arrière? Tu es là comme une souche!

Le Malais fit de nouveau tourner les poignées avec une dédaigneuse obéissance et l'homme au visage rouge se dirigeait vers l'avant, en grommelant entre ses dents, quand, par l'ouverture de la clairevoie il entendit une voix crier : « Eh! là-haut! » qui le fit s'arrêter court, attentif, et le visage soudain empreint d'une expression aimable.

— Oui, commandant! dit-il tout en tendant l'oreille vers l'ouverture.

— Que se passe-t-il donc là-haut? demanda d'en bas une voix profonde.

— Commandant? fit l'homme au visage rouge, d'un air étonné.

— J'entends ce gouvernail grincer d'un côté, puis de l'autre. Qu'est-ce que vous voulez faire, Shaw? Est-ce que la brise s'est levée?

— Ou...i, fit Shaw d'une voix traînante, en passant la tête par la clairevoie et en parlant dans la pénombre du carré. Je pensais qu'il y avait un peu de brise, et... mais c'est déjà fini. Pas un souffle, nulle part, sous le ciel.

Il retira sa tête et attendit un moment près de la clairevoie,

mais n'entendit plus que le pépiement de l'infatigable canari, faible gazouillement qui semblait provenir des languissants géraniums rouges dont les pots s'alignaient sous les vitres. Il s'était éloigné de quelques pas, lorsque la voix d'en bas l'appela précipitamment:

— Dites-moi, Shaw, vous êtes là?

— Oui, commandant, répondit-il en revenant sur ses pas.

— Avons-nous dérivé un peu cet après-midi?

— Pas d'un pouce, commandant, pas d'un pouce. Nous aurions tout aussi bien pu être à l'ancre.

— C'est toujours comme ça, répondit l'invisible capitaine.

Sa voix changea d'intonation au fur et à mesure qu'il bougeait dans le carré, et aussitôt après on l'entendit s'écrier d'une voix claire, au moment où sa tête apparut au-dessus de la glissière de l'entrée du carré :

— C'est toujours comme ça. Les courants ne sont pas établis avant la nuit, alors qu'on ne peut plus distinguer sur quoi diable on dérive, et quand la brise s'élève. Droit debout encore, je le parierais.

Shaw haussa légèrement les épaules. Le Malais à la barre, après s'être brusquement penché pour voir l'heure par la claire-voie à la pendule du carré, sonna deux coups à la petite cloche sur l'arrière. Aussitôt, de l'avant, sur le pont, partit un coup de sifflet aigu qui traîna, modula, puis cessa doucement. Le maître du brick sortit de la descente sur la dunette de son navire, jeta un coup d'œil en l'air sur les vergues brassées carrées, puis du seuil de la porte parcourut l'horizon d'un long regard.

C'était un homme d'environ trente-cinq ans, droit et souple. Il avait l'allure dégagée d'un homme habitué à s'en aller par monts et par vaux, plutôt que celle de quelqu'un accoutumé depuis sa prime jeunesse à contrarier de soudains balancements de son corps le tangage et le roulis de petits navires, ballottés par le caprice d'une mer furibonde ou joyeuse.

Il portait une chemise de flanelle grise, et son pantalon blanc était maintenu par un foulard de soie bleu étroitement serré autour de sa taille mince. Il n'était monté que pour un moment, mais trouvant la dunette ombragée par la grand'voile, il y resta nu-tête. Ses cheveux châtain clair bouclaient autour de sa tête bien faite et sa barbe soigneusement taillée étincelait, quand il traversait des rais de soleil, comme si chaque poil eût été un fil d'or ondulé et légèrement dépoli. Une forte moustache dissimulait sa bouche; il avait le nez droit, court, un peu

écrasé du bout; une large traînée d'un rouge plus foncé s'étendait sous ses yeux jusqu'aux pommettes. C'étaient les yeux qui donnaient à ce visage sa remarquable expression. Les sourcils, plus foncés que les cheveux, dessinaient une ligne droite au-dessous d'un front large et sans ride, beaucoup plus blanc que le reste du visage hâlé. Les yeux, comme s'ils brillaient de la lumière d'un feu intérieur, avaient dans leurs pupilles grises un éclat rouge qui donnait une ardeur pénétrante à la fermeté de leur regard.

Cet homme, autrefois si connu, et aujourd'hui si complètement oublié, sur les séduisants et impitoyables rivages de ces eaux basses, avait reçu de ses camarades le surnom de « Tom-aux-Yeux-Rouges ». Il était fier de sa chance, mais non pas de son jugement. Il était fier de son brick, de la vitesse de son navire que l'on considérait comme le plus rapide des navires européens qui fréquentaient ces parages, et fier de ce que représentait ce navire. Il représentait un coup de veine sur les mines d'or de Victoria, sa modération sagace, de longues journées passées à dresser des plans, à construire avec amour; la grande joie de sa jeunesse, l'incomparable liberté de la mer; un foyer mouvant, donc parfait; son indépendance, son amour, — son principal souci. Il avait souvent entendu des gens dire que Tom Lingard ne se souciait de rien au monde que de son brick, — et à part lui, il corrigeait en souriant cette déclaration en y ajoutant qu'il ne se souciait de rien de *vivant*, hors de son brick.

Pour lui, ce brick était aussi animé que l'univers. Il sentait la vie de son navire passer dans chacun des mouvements, dans chaque roulis, dans chaque balancement de ses mâts effilés, de ces mâts dont les pommes peintes sont sans cesse mouvantes pour un œil de marin, et se détachent sur les nuages ou sur les étoiles. Son navire lui était cher, comme un amour de longue date; toujours désirable, — comme une femme étrange; toujours tendre, comme une mère; toujours fidèle, comme une fille particulièrement chérie d'un cœur de père.

Il restait, pendant des heures, accoudé à la lisse, la tête dans la main, à écouter, — à écouter, dans une immobile rêverie, le murmure cajoleur et prometteur de la mer, qui passait en bulles vite épanouies le long des flancs lisses et noirs de son navire. Il est difficile de dire ce qui, dans de tels moments de méditation solitaire, pouvait traverser l'esprit de ce descendant de pêcheurs de la côte du Devon, fermé, comme la plupart des gens de sa classe, aux voix subtiles, et

aveugle devant les aspects mystérieux du monde, — cet homme prêt à tout événement, si effrayant, si terrible ou si menaçant qu'il pût être, et pourtant faible comme un enfant devant les obscures impulsions de son cœur; ce que pouvaient être les pensées d'un tel homme, une fois adonné à la rêverie, il est bien difficile de le dire.

Sans aucun doute, comme la plupart d'entre nous, l'éveil du lyrisme de son cœur devait parfois l'emporter jusqu'à des régions charmantes, vides et dangereuses. Mais aussi, comme la plupart d'entre nous, il n'avait pas le sentiment de ces voyages stériles au-dessus des soucis attachants de ce monde. Et pourtant ces moments sans doute absurdes et gaspillés avaient laissé sur la vie quotidienne de cet homme une nuance semblable à celle d'un demi-jour ardent et serein. Les contours de cette rude nature s'en étaient trouvés adoucis; et ces moments-là n'avaient fait que resserrer mieux encore les liens entre son brick et lui.

Il savait pouvoir obtenir de son petit navire quelque chose qu'il ne devait attendre de rien ni de personne au monde; quelque chose qui lui appartenait en propre. La dépendance de cet homme vigoureux, de chair et d'os, à l'égard de cette chose obéissante, de bois et de fer, empruntait à ce sentiment la mystérieuse dignité de l'amour. Ce navire avait toutes les qualités d'un être vivant, la vitesse, l'obéissance, la fidélité, l'endurance, la beauté, la capacité d'agir et de souffrir, — tout, sauf la vie. Lui, l'homme, était l'inspirateur de cette chose qui lui semblait la plus parfaite de son espèce. Sa propre volonté était celle du navire, sa pensée lui donnait l'impulsion, son souffle était le souffle de cette existence. Il sentait tout cela confusément, sans jamais donner à ce sentiment les silencieuses formules de la pensée. Pour lui, c'était une possession unique et chère, que ce brick de trois cent quatorze tonnes, — un royaume!

Et, nu-tête, l'air robuste, il arpentait alors d'un pas régulier le pont de son royaume. Il allongea le pas d'un coup de hanche, balançant les bras avec le mouvement dégagé d'un homme qui part pour une marche de vingt kilomètres dans la campagne; pourtant, à chaque douze pas, il lui fallait faire brusquement volte-face et parcourir de nouveau l'espace qui le séparait du couronnement.

Shaw, les mains enfoncées dans la ceinture, s'était accroché des deux coudes à la lisse et semblait contempler le pont entre ses pieds. En réalité, il contemplait une petite maison

précédée d'un tout petit jardin, perdue dans un dédale de rues près de la rivière, dans l'East End de Londres. Le fait qu'il n'avait encore pu faire la connaissance de son fils, — âgé maintenant de dix-huit mois, — lui causait quelque ennui, et entraînait son imagination vers la triste atmosphère de son foyer. Mais ce ne fut là qu'une fuite placide suivie d'un prompt retour. En moins de deux minutes, il se retrouva à bord du brick. « Bien là », comme il disait. Il était fier d'être toujours « bien là ».

Il était brusque dans ses manières et bourru dans sa façon de s'adresser à l'équipage. Il avait montré envers ses successifs capitaines toute la déférence extérieure dont il était capable, sans cesser de leur être, en général, intérieurement hostile; il y en avait si peu qui lui semblaient être du genre « bien là ». Pour ce qui était de Lingard, — auquel il n'avait affaire que depuis peu, car il avait embarqué en rade de Madras, au sortir d'un navire anglais qu'il avait dû quitter à la suite d'un pugilat avec son capitaine, — il l'approuvait d'une façon générale, tout en déplorant que cet homme, comme la plupart des autres, eût d'absurdes marottes, qu'il appelait « des idées sens dessus dessous ».

C'était un homme, — comme il y en avait tant, — qui n'avait de valeur particulière qu'à ses propres yeux, d'autre importance que celle d'être le second du brick et le seul Blanc à son bord, en dehors du capitaine. Il se sentait incommensurablement supérieur aux marins malais qu'il avait à commander et qu'il traitait avec une tolérance hautaine, en dépit de son opinion qu'au moment décisif on trouverait ces gens-là déplorablement « pas là ».

Une fois revenu de son voyage imaginaire à son foyer, il s'écarta de la lisse et, faisant quelques pas en avant, s'arrêta près de l'aplomb de la dunette, parcourant du regard le côté bâbord du pont. Lingard, de son côté, interrompit sa marche et regarda distraitement devant lui. Sur le pont-milieu du brick, parmi les espars saisis de chaque bord du panneau, il pouvait voir un groupe d'hommes accroupis en cercle autour d'un plateau de bois chargé de riz placé sur le pont qu'on venait de balayer. Ces hommes silencieux, aux visages sombres, aux regards doux, accroupis sur leurs jarrets, mangeaient dignement avec une ardeur qui n'excluait pas la réserve.

Il n'y en avait que deux ou trois parmi eux qui portaient le *sarong*, les autres s'étant soumis, — du moins à la mer, — à l'indignité du pantalon européen. Deux seulement étaient as-

sis sur les espars. L'un, un homme à visage d'enfant, d'un jaune pâle, qui souriait d'un air stupide sous des mèches de cheveux rêches teints de couleur acajou, était le *tindal* de l'équipage, une sorte de second du maître d'équipage ou *serang*. L'autre, assis près de lui sur la drome, était un homme presque noir, guère plus grand qu'un grand singe et dont le visage ridé avait cette expression comique qui caractérise souvent les gens de la côte méridionale de Sumatra.

C'était le *kassab*, ou magasinier, détenteur d'une position digne et facile. Le *kassab* était le seul, parmi ces hommes en train de prendre leur repas du soir, qui eût remarqué la présence de leur commandant sur la dunette. Il marmotta quelque chose au *tindal*, qui se planta immédiatement son vieux chapeau sur l'oreille; ce geste dénué de sens lui donnait une apparence tout à fait ridicule. Les autres avaient entendu, mais d'un air somnolent continuèrent leur repas en faisant de leurs maigres bras des gestes d'araignée.

Le soleil n'était plus guère qu'à un degré au-dessus de l'horizon : de la surface chauffée de la mer commença à monter une brume légère, une brume fine, invisible à l'œil, et pourtant suffisante pour transformer le soleil en un simple disque rouge; un disque ardent, qui s'abaissait verticalement vers le bord du disque horizontal et froid de la mer étincelante. Les deux bords vinrent à se toucher et l'étendue circulaire de la mer se colora soudain d'une teinte sombre, qui évoquait une expression de colère profonde, la méditation d'un fâcheux dessein.

Le soleil couchant sembla un moment arrêté dans sa descente par la mer assoupie, tandis que, sur la surface sombre et polie de l'eau, il lançait vers le brick immobile une traînée de lumière droite et étincelante, resplendissante et nette; une route d'or, d'écarlate et de pourpre, une route qui semblait mener, éblouissante et terrible, droit de la terre vers le ciel par les portes d'une mort glorieuse. Elle s'effaça lentement. La mer triompha de la lumière. A la fin, il ne subsista plus du soleil, au loin, qu'une étincelle rouge qui flottait sur l'eau. Elle persista, puis soudain, — sans avertissement, — elle disparut comme éteinte par une main perfide.

— Disparu, s'écria Lingard, qui avait contemplé attentivement ce spectacle, mais en avait manqué pourtant le dernier moment. Disparu! Regardez donc l'heure à la montre du carré, Shaw!

— Presque exacte, je pense, commandant. Six heures trois minutes.

L'homme de barre sonna brusquement quatre coups à la cloche. Un autre matelot nu-pieds survint du bord opposé de la dunette pour la relève de la barre, et le *serang* du brick grimpa au haut de l'échelle pour prendre le quart à la place de Shaw. Il s'avança vers l'habitacle et attendit silencieux.

— La route est au sud quart sud-est quand il y aura de la brise, serang, lui dit Shaw, en articulant.

— Sud quart sud-est, répéta le vieux Malais d'un air grave.

— Préviens-moi quand le navire commencera à éviter, ajouta Lingard.

— Ya. *Tuan,* répondit l'homme en jetant un rapide coup d'œil vers le ciel. Voilà la brise qui vient, murmura-t-il.

— Je le crois aussi, fit Lingard entre ses dents.

La nuit s'épaississait rapidement autour du brick. Un mulâtre avança la tête par le capot, et cria:

— Le dîner est prêt, commandant.

— Allons manger un morceau, Shaw, dit Lingard. Dites-moi, jetez donc un coup d'œil tout autour avant de descendre. Il fera nuit noire quand nous remonterons.

— Certainement, commandant, dit Shaw, en prenant une longue-vue et en la portant à son œil. Sacrée machine! continua-t-il en tirant et rentrant les tubes. Je ne peux jamais... je ne sais pas pourquoi. Ah! ça y est tout de même.

Il tourna lentement sur les talons, gardant l'extrémité de la longue-vue à la hauteur de l'horizon. Puis il referma l'instrument avec un bruit sec et déclara d'un ton décisif:

— Rien en vue, commandant.

Il descendit derrière son capitaine, en se frottant les mains d'un air satisfait.

Pendant un bon moment on n'entendit aucun bruit sur la dunette du brick. Puis l'homme de barre déclara d'un air rêveur :

— Est-ce que le *malim* a dit qu'il n'y avait rien sur la mer?

— Oui, grogna le *serang* sans regarder l'homme qui se tenait derrière lui.

— Entre les îles, il y a une embarcation, déclara l'homme d'une voix douce.

Le *serang,* les mains derrière le dos, les pieds légèrement écartés, se tenait très droit et très raide à côté de la colonne du compas. Son visage maintenant presque invisible était aussi inexpressif qu'une porte de prison.

— Dis, tu m'écoutes, insista d'une voix douce l'homme de barre.

L'homme de quart ne bougea pas d'un pouce. Le matelot se pencha un peu du haut du caillebotis.

— J'ai vu une embarcation, murmura-t-il avec la tendre obstination d'un amoureux qui réclame une faveur. J'ai vu une embarcation, ô Hadji Wasub! Ya! Hadji Wasub!

Le *serang* avait fait deux fois le pèlerinage de la Mecque et n'était pas insensible à s'entendre donner son juste titre. Un sourire lugubre passa sur son visage.

— Tu as vu un arbre flottant, ô Sali! dit-il ironiquement.

— Je m'appelle Sali et mes yeux valent mieux que cette chose ensorcelée en cuivre qui porte à une grande distance, déclara l'homme de barre obstiné. Il y avait une embarcation, juste au large de l'île la plus à l'est. Il y avait une embarcation, et ceux qui étaient dedans pouvaient voir le navire à la lumière de l'ouest, à moins que ce ne soient des aveugles perdus sur la mer. Je l'ai vue. L'as-tu vue aussi, ô Hadji Wasub?

— Suis-je un homme blanc et gras? répliqua le *serang*. J'étais un homme de la mer avant que tu ne sois né, ô Sali! Les ordres sont de se taire et de veiller à la barre, de peur qu'il n'arrive malheur au navire.

Après avoir dit ces mots, il reprit sa distante rigidité. Il demeura, les jambes légèrement écartées, droit et très raide, non loin de la colonne du compas. Ses regards ne cessaient d'aller et venir de la carte éclairée aux voiles assombries du brick, et réciproquement, tout en restant aussi immobile que s'il eût été en bois et eût fait corps avec le navire. Ainsi, avec une attention tendue, Hadji Wasub, *serang* du brick l'*Eclair*, tenait le quart du capitaine, inlassable, éveillé, esclave du devoir.

Une demi-heure après le coucher du soleil, l'obscurité avait entièrement pris possession de la terre et du ciel. Les îles s'étaient fondues dans la nuit. Et sur l'eau lisse du détroit, le petit brick immobile semblait dormir profondément, enveloppé d'un manteau parfumé de silence et d'étoiles.

II

Il était plus de huit heures et demie quand Lingard remonta sur le pont; Shaw, qui avait maintenant mis un manteau, arpentait la dunette à petits pas, laissant traîner derrière lui une odeur de tabac. Une étincelle à l'éclat irrégulier

semblait se mouvoir toute seule dans l'ombre devant sa tête ronde. Au-dessus de la mâture du brick, le dôme clair du ciel s'était rempli de lumières qui tremblotaient comme si des souffles puissants faisaient vaciller là-haut la flamme des étoiles. Aucun bruit ne montait du pont du brick, et, dans ce silence, les ténèbres épaisses qui y régnaient donnaient à ses recoins l'air d'endroits secrets où des formes accroupies se cachaient en attendant, dans une immobilité absolue, quelque événement décisif. Lingard frotta une allumette pour allumer un cigare, et son puissant visage, clignant des yeux, apparut un moment dans la nuit et disparut aussitôt. Deux formes confuses et deux étincelles rouges se mirent alors à aller et venir sur la dunette. Une tache de lumière plus grande, mais plus pâle et ovale tombait des lampes du compas sur les cuivres de la roue et sur la poitrine du Malais debout près de la barre. La voix de Lingard, comme si elle ne pouvait absolument pas surmonter l'énorme silence de la mer, avait une sonorité assourdie, calme, dépourvue de la résonance profonde qui lui était habituelle.

— Cela ne change guère, Shaw, dit-il.

— Non, commandant, guère. Je puis tout juste distinguer l'île, la grande, toujours au même endroit. Il me semble, commandant, qu'en fait de calmes, cette mer-ci est une sacrée lo-calité.

Il coupa « localité » en deux avec une sorte d'emphase. C'était là une expression heureuse. Il se félicitait d'y avoir pensé.

— Maintenant, reprit-il, depuis midi, cette grande île...

— C'est Carimata, Shaw, interrompit Lingard.

— Oui, commandant, Carimata, veux-je dire. Je dois avouer qu'ignorant ces parages je n'ai pas l'habitude de ces...

Il allait dire « noms », mais il se reprit pour dire « appellations », en en articulant chaque syllabe avec amour.

— Ayant, pendant ces quinze dernières années, continua-t-il, navigué régulièrement de Londres aux Indes, je suis plus chez moi là-bas... dans le Golfe.

Il désigna du doigt dans la nuit la direction du nord-ouest, le regard fixe comme s'il pouvait, d'où il était, distinguer ce Golfe du Bengale où, comme il l'affirmait, il eût été tellement mieux chez lui.

— Vous vous y ferez vite... marmotta Lingard en dépassant son second dans sa marche rapide.

Puis, faisant volte-face, il revint sur lui et lui demanda brusquement:

— Vous m'avez dit n'avoir rien vu sur l'eau avant la nuit? Hein?

— Autant que j'aie pu voir, commandant. Quand j'ai pris le quart de nouveau à huit heures, j'ai demandé à ce *serang* s'il y avait quoi que ce soit dans les parages: et j'ai compris qu'il me disait qu'il n'y avait rien de plus que quand je suis descendu à six heures. C'est vraiment une mer déserte par moments, n'est-ce pas, commandant? Pourtant, on croirait volontiers qu'à cette époque-ci de l'année les navires rentrant de Chine en Europe seraient plutôt nombreux ici.

— Oui, dit Lingard, nous n'avons rencontré que fort peu de navires depuis que nous avons laissé Pedra Branca derrière nous. Oui : ç'a été une mer déserte. Mais, Shaw, cette mer, si elle est déserte, n'en est pas pour cela aveugle. Chacune de ses îles est comme un œil. Et maintenant, depuis que notre escadre est partie pour les mers de Chine...

Il n'acheva pas sa phrase. Shaw mit les mains dans ses poches et s'adossa à la claire-voie, confortablement.

— Il paraît qu'il va y avoir une guerre avec la Chine, fit-il sur le ton de la conversation, et que les Français vont marcher avec nous comme ils l'ont fait en Crimée il y a cinq ans. Il me semble qu'on devient vraiment bons amis avec les Français. Je n'ai pas d'opinion là-dessus. Qu'est-ce que vous en pensez, capitaine Lingard?

— J'ai rencontré leurs navires de guerre dans le Pacifique, dit Lingard lentement. C'étaient de beaux navires, et les gens qui les montaient se sont montrés très convenables envers moi, — et très curieux de mes affaires, ajouta-t-il en riant. Toutefois, je n'étais pas là pour leur faire la guerre. J'avais une espèce de vieux *cutter*, avec lequel je faisais le commerce, ajouta-t-il d'un ton plus animé.

— Vraiment, commandant? reprit Shaw sans aucun enthousiasme. Qu'on me donne un gros navire, — un navire, voyez-vous, que l'on puisse...

— Et plus tard, il y a quelques années, interrompit Lingard, je me suis lié avec un capitaine français à Ampanam, — nous étions les deux seuls Blancs de l'endroit. C'était un brave type et prodigue de son vin rouge. Son anglais était difficile à comprendre, mais il savait chanter des chansons d'amour dans sa langue.

— Quand j'étais lieutenant d'un trois-mâts de Sunderland,

reprit Shaw, en 41, dans la Méditerranée, je pouvais leur refiler leur jargon aussi facilement que vous le feriez d'une amarre de cinq pousses par-dessus le bord...

— Oui, c'était un brave type, reprit Lingard, l'air pensif, comme s'il se parlait à lui-même. On ne pouvait pas trouver un meilleur copain pour aller à terre. Il s'était épris d'une femme de Bali qui, un soir, lui avait lancé une fleur rouge, du seuil d'une porte, alors que nous allions présenter nos devoirs au neveu du rajah. Ce Français était beau garçon, certes, mais la femme appartenait au neveu du rajah, et ce fut une sérieuse affaire. Le vieux rajah se mit en colère et déclara que la femme devait mourir. Je ne crois pas que le neveu tenait particulièrement à ce qu'on la tuât à coups de *kriss*; mais le vieux en fit toute une histoire et envoya un de ses chefs pour veiller à ce que la chose fût faite, et la femme avait des ennemis : — ses propres parents approuvèrent! Nous ne pouvions rien faire. Pensez, Shaw, qu'il n'y avait absolument rien eu d'autre entre eux que cette malencontreuse fleur que le Français avait épinglée à sa veste, — et qu'ensuite, une fois la femme morte, il porta sous sa chemise, suspendue au cou dans une petite boîte. Je suppose qu'il n'avait rien d'autre où la mettre.

— Est-ce que ces sauvages-là tuent une femme rien que pour cela? demanda Shaw d'un air incrédule.

— Oui, ils ont des mœurs rigides dans ce pays-là. Ce fut la première fois de ma vie que je faillis me battre pour mon compte, Shaw. Nous ne pouvions discuter avec ces gens-là. Nous ne pouvions les acheter, quoique le Français eût offert tout ce qu'il avait, et que je fusse prêt à l'aider, jusqu'à mon dernier dollar, jusqu'à mon dernier morceau de cotonnade, Shaw! Rien à faire, ils étaient à ce point férus de morale. « Mon cher, me dit le Français, puisqu'ils ne veulent pas accepter notre poudre comme cadeau, brûlons-la pour leur envoyer du plomb. » J'étais armé comme maintenant, six pièces de huit sur le pont et une longue pièce de dix-huit sur l'avant, et j'avais envie de les essayer. Vous pouvez me croire. Le Français, lui, n'avait que quelques vieux fusils: ces gens-là nous embobinèrent avec de belles paroles jusqu'à ce qu'un beau matin l'équipage d'une des embarcations du Français trouvât la femme morte sur la grève. Cela mit un terme à tous nos plans. C'en était fait de tous ses ennuis en tout cas, et il n'y a pas un homme raisonnable qui ferait la guerre pour une femme morte. Je n'ai jamais été assoiffé de vengeance,

Shaw, et, après tout, ce n'était pas à moi qu'on avait lancé cette fleur. Mais le Français en fut complètement accablé. Il devint triste comme un bonnet de nuit, délaissa ses affaires et peu après s'en alla avec son navire. Ce voyage-là m'a rapporté pas mal d'argent, je m'en souviens.

Il sembla par ces mots être arrivé au bout des souvenirs de ce voyage. Shaw étouffa un bâillement.

— Les femmes sont la cause de bien des ennuis, dit-il d'un ton d'impartialité. A bord du *Morayshire*, je me rappelle, nous avons eu une fois un passager, un vieux monsieur, qui nous a raconté toute une histoire à propos de Grecs d'autrefois qui avaient combattu dix ans pour une femme. Les Turcs l'avaient enlevée, ou quelque chose de ce genre. En tout cas, ils se sont battus en Turquie; ce que je peux bien croire. Les Grecs et les Turcs se sont toujours battus. Mon père était second à bord d'un des navires à trois-ponts à la bataille de Navarin, — et c'était quand nous sommes allés aider ces Grecs. Mais cette histoire au sujet d'une femme se passait bien avant.

— Je le crois volontiers, marmotta Lingard, qui, penché au-dessus de la lisse, regardait des lueurs fugitives passer en contre-bas sur l'eau, le long de la carène du navire.

— Oui. Les temps ont changé. Ils n'étaient pas civilisés, dans ce temps-là. Mon grand-père était prédicateur, et, quoique mon père ait servi dans la marine, je ne suis pas partisan de la guerre. C'est criminel, disait mon grand-père, et je le crois aussi. Sauf avec des Chinois, ou des nègres, ou des gens de ce genre, qu'il faut maintenir en ordre et à qui on ne peut faire entendre raison; qui ne sont pas assez intelligents pour savoir ce qui est bon pour eux quand les gens qui leur sont supérieurs le leur disent, des missionnaires ou des autorités de ce genre. Mais se battre pendant dix ans! Et pour une femme!

— J'ai lu cette histoire-là dans un livre, dit Lingard, en parlant toujours par-dessus le flanc du navire, comme s'il envoyait doucement ses paroles flotter sur la mer. J'ai lu cette histoire. La femme était très belle.

— Cela rend la chose encore pire, commandant. Vous pouvez être sûr qu'elle n'était bonne à rien. Ces temps païens ne reviendront plus, Dieu merci! Dix ans de meurtre et d'iniquité! Et pour une femme! Est-ce que quelqu'un ferait pareille chose, maintenant? Le feriez-vous, commandant? Feriez-vous...

Le son d'une cloche violemment agitée vint interrompre le

discours de Shaw. Au haut de la mâture, une poulie sèche grinça, avec un bruit bref et lamentable, comme un cri de souffrance. Il transperça jusqu'au cœur la quiétude de la nuit et sembla mettre fin à la réserve qu'elle avait imposée à l'entretien des deux hommes qui se mirent alors à parler à haute voix.

— Couvrez donc l'habitacle, lui dit Lingard d'un ton de commandement. Il brille comme une pleine lune. Ne montrons pas plus de lumière qu'il n'en faut quand nous sommes encalminés la nuit si près de la côte. Inutile d'être vu quand on ne peut pas voir soi-même. Rappelez-vous cela, monsieur Shaw. Il peut y avoir des gens un peu trop curieux, qui traînent dans les environs...

— Je pensais que tout cela était à jamais fini, répondit Shaw en couvrant lui-même l'habitacle, depuis que sir Thomas Cochrane a balayé la côte de Bornéo avec son escadre, il y a quelques années. Il a livré une belle suite de combats, n'est-ce pas? Nous avons entendu raconter cela par les hommes du sloop *Diane* qu'on radoubait à Calcutta quand j'y étais, à bord du *Warwick Castle*. Ils se sont emparés de la ville d'un roi en remontant une rivière là-bas. Ces gens-là en avaient plein la bouche.

— Sir Thomas a fait du bon travail, répondit Lingard, mais il se passera du temps avant que ces parages soient aussi sûrs que la Manche en temps de paix. Si je vous ai parlé de cette lumière, c'est surtout pour vous habituer au genre de choses qu'il faut surveiller dans ces parages-ci. Avez-vous remarqué combien nous avons peu vu d'embarcations indigènes pendant toutes ces journées où nous avons, pour ainsi dire, dérivé sur cette mer?

— Je ne peux pas dire que j'y aie attaché une signification quelconque, commandant.

— C'est le signe qu'il se manigance quelque chose. A peine née, la moindre rumeur flotte sur ces eaux et fait son chemin d'île en île, sans la moindre brise pour la pousser.

— N'ayant navigué au long-cours qu'au départ de ports anglais presque toute ma vie, déclara Shaw avec lenteur, je ne saurais prétendre à pénétrer les par-ti-cularités de ces endroits isolés. Mais je sais observer tout de même, et les navires de toutes sortes m'ont en effet paru rares, ces jours derniers; étant donné que nous avons eu la terre en vue, d'un bord ou de l'autre, presque chaque jour.

— Vous apprendrez à connaître ces particularités, comme

vous dites, si vous restez quelque temps avec moi, répliqua Lingard négligemment.

— J'espère vous donner satisfaction, que le temps soit long ou court, dit Shaw, accentuant le sens de ses paroles par la netteté de son articulation. Un homme qui a passé trente-deux ans de sa vie sur l'eau salée n'en peut pas dire plus. Si, pour avoir été, ces quinze dernières années, officier à bord de navires anglais en Europe, je ne comprends pas les façons païennes de ces sauvages d'ici, pour ce qui est de la navigation et du service, je crois pouvoir dire que je serai à la hauteur, commandant.

— Excepté, si j'en juge par ce que vous m'avez dit tout à l'heure, excepté pour ce qui est de se battre, fit Lingard avec un rire bref.

— Se battre! Je ne sache pas que quelqu'un veuille se battre avec moi. Je suis un homme paisible, commandant, mais, s'il le faut, je puis me battre aussi bien que n'importe lequel de ces gens à nez plats dont il nous faut nous contenter, au lieu d'un équipage régulier de chrétiens convenables. Se battre! reprit-il avec un accent combattif inattendu. Si quelqu'un vient m'attaquer, il me trouvera «bien là», je vous le jure!

— Bon! bon! fit Lingard en s'étirant les bras au-dessus de la tête et se détendant les épaules. Ma parole! Je souhaiterais que la brise vienne nous tirer d'ici. Je suis plutôt pressé, Shaw.

— Naturellement, commandant! Je n'ai encore jamais rencontré un vrai marin qui n'était pas pressé quand une sacrée période de calmes le tenait par les talons. Quand la brise vient... Ecoutez ça, commandant.

— Je l'entends, fit Lingard. C'est le clapotis du courant, Shaw.

— Je le présume, commandant. Mais quel bruit cela fait! J'ai rarement entendu pareille...

Sur la mer, aussi loin que le regard pouvait atteindre, apparut une bande d'écume bouillonnante qui s'avançait semblable à un mince ruban blanc qu'on aurait tiré, par les deux bouts perdus dans l'obscurité, sur la surface unie de l'eau. Elle atteignit le brick, passa dessous, en s'élargissant de chaque bord; de chaque côté l'eau s'agita, se brisant en de nombreuses petites vagues, comme une tempête en miniature. Et pourtant, au milieu de cette soudaine et bruyante agitation, le navire demeura aussi stable et immobile que s'il eût été

mouillé, à l'abri, entre les murs de pierre d'un bassin. En quelques instants, cette bande d'écume et de rides qui courait rapidement vers le nord fut hors de vue et d'ouïe, sans laisser la moindre trace sur cet impassible calme.

— Voilà qui est bien curieux... commença Shaw.

D'un geste, Lingard lui commanda le silence. Il semblait prêter l'oreille encore, comme si le passage de ce murmure pouvait avoir un écho qu'il espérait saisir. Et l'on entendit sur l'avant une voix d'homme empreinte de cette résonance impersonnelle de voix tombant de dures et hautes falaises sur l'étendue déserte de la mer. Elle s'exprimait en malais, faiblement.

— Quoi? cria Shaw. Qu'est-ce qu'il y a?

Lingard retint son second en lui posant un moment la main sur l'épaule, puis il se dirigea rapidement sur l'avant. Shaw le suivit, interloqué. L'échange rapide de mots incompréhensibles qui partaient de l'arrière et de l'avant d'un bout à l'autre du pont du brick entre son capitaine et l'homme de vigie lui donna l'impression qu'on le tenait à l'écart.

Lingard avait demandé brusquement:

— Qu'est-ce que tu vois?

La réponse immédiate et rapide avait été :

— J'entend, *Tuan*. J'entends des avirons.

— Où cela?

— Il fait nuit tout autour de nous. Je les entends tout près.

— Bâbord ou tribord?

La réponse, cette fois, tarda un peu à venir. Sur le pont arrière, sous la dunette, on entendit un frottement de pieds nus. Quelqu'un toussa. A la fin, la voix sur l'avant répondit avec une intonation de doute:

— *Kanan*.

— Appelez-moi le *serang*, monsieur Shaw, dit Lingard calmement, et faites rassembler l'équipage. Ils sont tous couchés sur le pont. Ouvrez l'œil maintenant. Il y a quelqu'un près de nous. C'est ennuyeux de se faire surprendre comme ça, ajouta-t-il d'un ton irrité.

Il passa sur tribord et écouta, la main accrochée au galhauban, l'oreille tendue vers la mer, mais de là il ne put rien entendre. Le pont arrière s'était rempli de bruits étouffés. Tout à coup un long coup de sifflet perçant retentit, se répercuta sur les surfaces plates des voiles immobiles et se perdit peu à peu, comme si le son s'était enfui et courait sur l'eau. Hadji Wasub était sur le pont, prêt à transmettre les

commandements de l'homme blanc. Puis le silence retomba sur le brick, jusqu'à ce que Shaw déclarât d'un ton calme :

— Je vais sur l'avant maintenant, commandant, avec le *tindal.* Tout le monde est à son poste.

— Bon! monsieur Shaw. Très bien. Faites attention qu'on ne vous aborde pas. Mais je n'entends rien. Pas le moindre bruit. Ce ne doit pas être quelque chose de bien gros.

— L'homme a rêvé, sans doute. J'ai une bonne oreille aussi, et...

Il s'en alla sur l'avant et la fin de sa phrase se perdit dans un grommellement indistinct. Lingard demeura attentif. Un par un, les trois hommes qui n'étaient pas de quart apparurent sur la dunette et s'affairèrent autour d'un grand coffre qui se trouvait à côté du capot de l'échelle du carré. On entendit un cliquetis d'objets d'acier qu'on posait sur le pont, mais les hommes n'échangèrent pas même un murmure. Lingard regardait fixement dans la nuit; il hocha la tête.

— *Serang,* appela-t-il à mi-voix.

Le maigre vieillard grimpa l'échelle si rapidement que ses pieds osseux semblèrent ne pas toucher les marches. Il se tint près de son commandant, les mains derrière le dos; silhouette confuse mais droite comme un *i.*

— Qui était de vigie? demanda Lingard.

— Badroon, le Bugis, dit Wasub de sa voix saccadée.

— Je n'entends rien. Badroon a entendu du bruit dans son imagination.

— La nuit cache l'embarcation.

— L'as-tu vue?

— Oui, *Tuan.* Une petite embarcation. Avant le coucher du soleil. Près de la terre. Elle vient par ici maintenant, tout près. Badroon l'a entendue.

— Pourquoi ne l'as-tu pas signalée alors? demanda Lingard brusquement.

— Malim a parlé. Il a dit: « Rien ici, à ce que je peux voir. » Comment pouvais-je savoir ce qu'il y avait dans son esprit ou dans le vôtre, *Tuan*?

— Entends-tu quelque chose maintenant?

— Non. Ils se sont arrêtés maintenant. Peut-être ont-ils perdu leur navire, qui sait? Peut-être ont-ils peur...

— Bien! murmura Lingard, en faisant du pied un mouvement d'impatience. Je crois que tu mens. Quelle sorte d'embarcation?

— Une embarcation d'hommes blancs. Une embarcation

pour quatre hommes, je crois. Petite. *Tuan*, je l'entends maintenant! Là!

Il étendit le bras au dehors, montrant un moment le travers, puis son bras retomba lentement.

— Elle vient de ce côté, ajouta-t-il d'un ton décidé.

De l'avant, Shaw appela d'un ton effrayé:

— Quelque chose sur l'eau, commandant! En plein par ce bossoir.

— Bien! lui cria Lingard.

Il vit devant lui flotter une tache plus sombre d'où lui parvinrent au-dessus de l'eau des mots anglais, lentement un par un, — comme si chacun d'eux se fût frayé difficilement un chemin à travers le profond silence de la nuit.

— Quel navire êtes-vous, s'il vous plaît?

— Un brick anglais, répondit Lingard après un moment d'hésitation.

— Un brick! je vous croyais quelque chose de plus gros, reprit la voix qui montait de la mer, avec une nuance de déception dans son intonation lente. Je viens au long de votre bord, si—vous—voulez—bien.

— Non, pas du tout, cria Lingard brusquement.

Le parler traînant qu'avait son invisible interlocuteur lui fit une impression désagréable et éveilla en lui un sentiment d'hostilité.

— Non, n'approchez pas si vous tenez à votre embarcation. D'où sortez-vous? Qui êtes-vous, en tout cas? Combien êtes-vous dans cette embarcation?

Ces questions successives furent suivies d'un silence. Pendant ce temps, la forme de l'embarcation devint un peu plus distincte. Elle avait dû avancer encore un peu, car elle se dessina plus grosse, presque en face de l'endroit où Lingard se trouvait, avant que la voix reprît tranquillement:

— Je vais vous le faire voir.

Puis, après une autre courte pause, la voix reprit, plus basse mais très nette :

— Frotte-le sur le plat-bord. Frotte fort, John.

Et soudain une lueur bleue flamba, éclairant d'une flamme livide une tache ronde dans la nuit. Dans la fumée et le grésillement de ce méchant halo apparut une yole blanche à quatre rameurs, avec cinq hommes l'un derrière l'autre. Ils tournaient la tête vers le brick, une expression de vive curiosité peinte sur leurs visages qui, sous cette lumière brillante et sinistre, prenaient un aspect cadavérique et semblaient

les visages de morts attentifs. Puis le brigadier laissa tomber dans l'eau la lumière qu'il tenait au-dessus de sa tête, et l'obscurité, se précipitant sur l'embarcation, l'engloutit avec un sifflement de colère.

— Nous sommes cinq, reprit cette voix lente du fond de la nuit qui parut encore plus profonde qu'auparavant. Quatre hommes et moi. Nous appartenons à un yacht, un yacht anglais...

— Montez à bord, cria Lingard, pourquoi n'avez-vous pas parlé tout de suite? Je pensais que vous pouviez être des Hollandais déguisés venus de quelque canonnière à l'affût.

— Est-ce que je parle comme un de ces sacrés Hollandais? Souquez, les gars! Veille à l'avant, John!

L'embarcation vint au long du bord avec un léger choc, et la forme d'un homme se mit à grimper aussitôt le long du brick avec une sorte de pesante agilité. Elle s'arrêta un moment sur la lisse pour crier, en se penchant sur l'embarcation : « Débordez un peu, les gars », puis elle s'élança sur le pont et dit à Shaw, qui venait sur l'arrière :

— Bonsoir, c'est vous le commandant?

— Non! Sur la dunette! répondit Shaw d'un ton d'impatience.

Les Malais avaient quitté leurs postes et se tenaient rassemblés en silence près du grand-mât. On n'entendit pas le moindre mot sur le pont du brick pendant que l'étranger s'avançait vers le capitaine qui l'attendait. Lingard vit s'approcher un petit homme vif qui toucha sa casquette et répéta son salut d'une voix froide et traînante.

— Bonsoir! C'est vous le commandant?

— Oui, c'est moi. Qu'y a-t-il? Vous avez lâché votre bateau? Ou quoi?

— Lâché? Non! Nous l'avons quitté il y a quatre jours, et nous avons tiré cette yole dans ce calme, presque sans arrêt, depuis lors. Mes hommes sont épuisés. L'eau aussi. C'est une chance que je vous aie aperçu.

— Vous m'avez aperçu? s'écria Lingard. Quand? A quel moment?

— Pas dans l'obscurité, bien sûr. Nous avons tossé parmi quelques îles au sud, tirant désespérément sur les avirons dans un chenal, puis dans un autre, pour essayer d'en sortir. Nous avons fait le tour d'un îlot, un endroit dénudé, en forme de morceau de sucre, — et j'ai aperçu un navire à une bonne distance. J'ai pris son relèvement en hâte et nous nous som-

mes dirigés vers lui; mais nous avons dû être pris par un autre de ces courants, car il nous a fallu longtemps avant de prendre le large de cet îlot. J'ai navigué d'après les étoiles, et, sacré nom! je commençais à penser que je vous avais manqué. Je ne sais comment, car ce doit être vous que j'avais vu.

— Oui! ce devait être nous. Nous n'avons rien aperçu de tout le jour, déclara Lingard. Où est donc votre navire? demanda-t-il impatiemment.

— Enfoncé bel et bien dans la vase molle, — à soixante milles d'ici, je pense. Nous sommes la seconde embarcation envoyée pour chercher du secours. Nous nous sommes séparés mardi. L'autre doit vous avoir dépassé au nord aujourd'hui. Le second est dedans avec l'ordre de faire route pour Singapoor. Je suis le lieutenant et on m'a envoyé vers le Détroit, avec l'espoir de rencontrer un navire. J'ai une lettre de l'armateur. Ces messieurs en ont assez d'être collés sur la vase et demandent du secours.

— Quel secours vous attendiez-vous donc à trouver par ici?

— La lettre vous le dira. Puis-je vous demander, capitaine, un peu d'eau pour mes hommes? Et moi-même je vous serais reconnaissant de me faire donner à boire. Nous n'avons pas eu une seule gorgée depuis cet après-midi. Notre baril devait fuir, probablement.

— Veillez à ce que ce soit fait, monsieur Shaw, dit Lingard. Descendez au carré, monsieur... ?

— Je m'appelle Carter.

— Ah! Monsieur Carter. Descendez, descendez, dit Lingard en le précédant dans la descente du carré.

Le steward avait allumé la lampe à suspension et mis une carafe et des bouteilles sur la table. Le carré avait un air engageant avec sa peinture blanche, ses moulures dorées autour des panneaux. Faisant face aux fenêtres en retrait et garnies de rideaux, se trouvait un buffet à dessus de marbre, et, au-dessus, un miroir dans un cadre doré. Le canapé semi-circulaire qui épousait la forme de l'arrière avait des coussins de peluche rouge. La table était couverte d'un tapis indien à fond noir et brodé de couleurs vives. Entre les poutres de la dunette étaient disposés des râteliers pour des fusils dont les culasses étincelaient à la lumière. Il y en avait vingt-quatre entre les quatre poutres. Autant de sabres-baïonnettes d'un vieux modèle entouraient le panneau de teck poli du revêtement de gouvernail d'une double ceinture de cuivre et d'acier. Les portes des chambres avaient été enlevées

de leurs gonds, et celles-ci n'étaient séparées du carré que par des rideaux chinois de soie jaune qui se mirent à flotter tous les quatre quand les deux hommes entrèrent dans le carré.

Carter embrassa tout d'un coup d'œil, mais son regard s'arrêta sur un écusson circulaire suspendu et légèrement incliné au-dessus des poignées de cuivre des baïonnettes. Sur son champ rouge était représentée, en relief et brillamment dorée, une gerbe d'éclairs conventionnels qui tombait entre les deux initiales T. L. Lingard examinait son hôte avec curiosité. C'était un jeune homme, mais qui paraissait encore moins que son âge, avec sa figure presque enfantine très hâlée par le soleil, ses yeux bleus étincelants, ses cheveux blonds et sa petite moustache. Il remarqua son regard fixe.

— Ah! vous regardez ça. C'est un cadeau du constructeur de ce brick. Le meilleur constructeur de navire qui ait jamais existé. C'est supposé être le nom du navire entre mes initiales; des éclairs, vous voyez? Le brick s'appelle l'*Eclair*, et moi, Lingard.

— C'est une très jolie chose : cela orne très bien le carré, murmura Carter poliment.

Ils burent en échangeant un signe de tête, puis s'assirent.

— Maintenant, voyons cette lettre, fit Lingard.

Carter la lui passa par-dessus la table et se mit à regarder autour de lui, tandis que Lingard retirait la lettre d'une enveloppe ouverte adressée au capitaine de tout navire anglais dans la mer de Java. Le papier en était épais et portait un en-tête en relief : « *Yacht-goélette Ermite* »; elle était datée de quatre jours auparavant. Le message disait que par une nuit de brume le yacht s'était échoué sur des récifs isolés de la côte de Bornéo. La terre était basse. L'opinion du capitaine était que le navire s'était échoué au vif de la marée haute, grandes marées. La côte était complètement déserte à ce qu'il semblait. Pendant les quatre jours où ils étaient restés échoués là, ils avaient aperçu au loin deux petits navires indigènes qui ne s'étaient pas approchés. Le propriétaire du yacht terminait en demandant à tout commandant d'un navire rentrant en Europe de communiquer à Anjer la position du yacht en suivant le détroit de la Sonde, — ou à tout navire de guerre anglais ou hollandais qu'il pourrait rencontrer. La lettre finissait par des remerciements anticipés, l'offre de payer toutes les dépenses occasionnées par l'envoi de messages d'Anjer et les habituelles formules de politesse.

Tout en repliant lentement le papier, Lingard déclara:

— Je ne vais pas à Anjer, ni à aucun endroit qui en soit proche.

— N'importe quel endroit fera l'affaire, j'imagine, dit Carter.

— Pas celui où je me rends, répondit Lingard, en rouvrant la lettre et en la regardant d'un air embarrassé. Il ne décrit pas très bien la côte, et sa latitude est très incertaine, reprit-il. Je ne vois pas bien où vous vous êtes échoué. Et pourtant je connais chaque pouce de cette côte, là-bas.

Carter toussota et se mit à parler de sa voix traînante. Il sembla classer les faits, décrire, en ménageant ses mots, les caractéristiques de la côte, mais chaque mot attestait la minutie de son observation, la claire vision d'un marin apte à saisir rapidement l'aspect d'une terre ou d'une mer qu'il ne connaît pas. Il décrivit avec une concise lucidité l'enchevêtrement des récifs et des bancs au milieu duquel le yacht s'était miraculeusement égaré dans l'obscurité, avant de se mettre au plein.

— Le temps semble assez clair en mer, remarqua-t-il en fin de compte.

Et il s'interrompit pour boire une longue gorgée. Lingard, penché sur la table, écoutait avec la plus vive attention. Carter reprit de sa façon à la fois brève et lente :

— J'ai remarqué quelques grands arbres sur ce que je crois être la terre principale vers le sud, — et celui qui a affaire dans ces parages a eu l'intelligence d'en badigeonner deux à la chaux: un sur la pointe et un autre plus loin dans les terres. Des repères, j'imagine... Qu'y a-t-il, capitaine?

Lingard s'était mis d'un bond sur pieds; mais l'exclamation de Carter le fit se rasseoir.

— Rien, rien... Dites-moi, combien d'hommes avez-vous à bord de ce yacht?

— Vingt-trois, sans compter les passagers, le propriétaire, sa femme et un Espagnol, un ami qu'ils ont embarqué à Manille.

— Vous venez donc de Manille?

— Oui, en route pour Batavia. Le propriétaire veut étudier le système colonial hollandais. Il veut le démasquer, à ce qu'il dit. On entend naturellement bien des choses quand on est de quart sur l'arrière, vous savez comment c'est. Ensuite nous allons à Ceylan pour y rejoindre le paquebot. Le

propriétaire rentre comme il est venu, par terre à travers l'Egypte. Le yacht retournera par le Cap, naturellement.

— Une femme? dit Lingard. Vous dites qu'il y a une femme à bord. Etes-vous armés?

— Guère, répliqua Carter négligemment. Il y a quelques fusils et deux carabines de chasse; c'est à peu près tout. Je trouve que c'est trop, ou pas assez, ajouta-t-il avec un léger sourire.

Lingard le regarda plus attentivement.

— Vous êtes venu d'Europe à bord de ce navire? demanda-t-il.

— Non, pas moi. Je n'appartiens pas à ces équipages de yacht. Je sortais de l'hôpital de Hong-Kong. J'ai navigué deux ans sur la côte de Chine.

Il s'interrompit, puis ajouta, dans un murmure explicatif:

— Des *clippers* pour l'opium, vous savez. Les boutons dorés, ce n'est pas mon genre. Mon navire m'a laissé en route et je cherchais un emploi. J'ai pris celui-là quoique je n'aie pas particulièrement envie de rentrer au pays. C'est du travail ennuyeux après avoir navigué avec le vieux Robertson sur le *Ly-eemoon*. C'était mon navire. Vous en avez entendu parler, capitaine?

— Oui, oui! fit Lingard précipitamment. Ecoutez, monsieur Carter, par quelle route votre second essayait-il d'atteindre Singapoor? Par le détroit de Rhio?

— Je suppose, répondit Carter d'un ton un peu surpris. Pourquoi demandez-vous cela?

— Juste pour savoir... Qu'y a-t-il, monsieur Shaw?

— Il y a un nuage noir qui monte vers le nord, capitaine, et nous allons avoir de la brise avant peu, dit Shaw sur le seuil de la porte.

Il restait là les yeux fixés sur les bouteilles.

— Voulez-vous boire quelque chose? dit Lingard en se levant de son siège. Je monte jeter un coup d'œil.

Il monta sur le pont. Shaw s'approcha de la table et se versa à boire, maniant les bouteilles dans le plus profond silence et avec une précaution exagérée, comme s'il eût, de quelque flacon fragile, versé une dose d'un poison mortel. Carter, les mains dans les poches, renversé en arrière, l'examinait de la tête aux pieds avec un regard froid. Le second du brick porta le verre à ses lèvres et tout en considérant cet étranger il en vida lentement le contenu.

— Vous avez du flair, monsieur, pour dénicher les navires

dans l'obscurité, dit-il d'une voix nette, en reposant très doucement le verre sur la table.

— Hein? Quoi? Je vous ai aperçu juste après le coucher du soleil.

— Et vous saviez aussi de quel côté regarder, dit Shaw en le fixant des yeux.

— J'ai regardé vers l'ouest, où il y avait encore un peu de lumière, comme l'aurait fait tout homme de bon sens, répliqua l'autre avec un peu d'impatience. Que voulez-vous insinuer ?

— Et vous avez la langue bien pendue pour vous faire valoir, n'est-ce pas?

— Je n'ai jamais de ma vie rencontré quelqu'un de pareil, déclara Carter, en reprenant sa manière nonchalante. Il y a quelque chose qui vous ennuie, à ce qu'il me semble.

— Je n'aime pas les embarcations qui s'amènent on ne sait d'où en particulier, le long du bord, quand j'ai la charge d'un navire. Je peux prendre un quart aussi bien que n'importe quel marin anglais, mais je déteste être circonvenu par des avirons assourdis et autres trucs de ce genre qui ne sont pas d'un gentleman. Un officier de yacht, naturellement. Ces eaux-ci doivent foisonner de ces yachtsmen. Je considère que vous m'avez joué un sale tour. J'ai dit à mon capitaine qu'il n'y avait rien en vue au coucher du soleil, et il n'y avait rien de plus. Je pense que vous êtes tombé sur nous par hasard, — malgré vos histoires de couchers de soleil et de repères. Des blagues! Je sais que vous êtes tombé sur nous à l'aveuglette, et avec des avirons assourdis, encore. Vous trouvez cela correct ?

— Si j'ai assourdi mes avirons, j'avais pour cela une bonne raison. Je voulais traverser une anse où un bâtiment indigène était amarré. C'était de la plus élémentaire prudence dans une aussi petite embarcation, et sans armes comme je le suis. Je vous ai très bien vu, mais je n'avais pas l'intention d'effrayer qui que ce fût. Soyez-en certain.

— Je souhaiterais que vous soyez allés ailleurs, grommela Shaw. Je déteste qu'on me mette dans mon tort par accident et déloyauté. Voilà! Le capitaine m'appelle...

Il sortit précipitamment du carré et Lingard redescendit peu après et revint s'asseoir face à Carter, de l'autre côté de la table. Son visage avait une expression grave mais résolue.

— La brise va fraîchir dans un moment, dit-il.

— Eh bien! capitaine, dit Carter en se levant, si vous vou-

lez me redonner cette lettre, je vais m'en aller croiser dans ces parages et m'adresser à un autre navire. Je pense que vous voudrez bien nous signaler là où vous allez.

— Je vais rejoindre votre yacht et je garde la lettre, déclara Lingard d'un ton décidé. Je sais parfaitement où il est, et je dois aller à la rescousse de ces gens. C'est fort heureux que vous soyez tombé sur moi, monsieur Carter. Heureux pour eux et heureux pour moi, ajouta-t-il en baissant la voix.

— Oui, fit d'une voix trainante Carter, l'air pensif. Il peut y avoir une bonne prime de sauvetage si vous tirez le navire de là, mais je ne crois pas que vous puissiez faire grand'chose. Il vaut mieux que je reste par ici et que j'essaie de communiquer avec une canonnière...

— Vous rejoindrez votre navire avec moi, dit Lingard d'un ton d'autorité. Ne vous occupez pas des canonnières.

— Ce ne serait pas exécuter mes ordres, discuta Carter. Je dois communiquer avec un navire rentrant en Europe ou avec un navire de guerre, c'est clair. Je n'ai pas envie de bourlinguer dans un canot pendant des jours, mais... laissez-moi remplir mon baril d'eau douce, capitaine, et je m'en vais.

— C'est absurde, fit Lingard brusquement. Il faut que vous veniez avec moi me montrer l'endroit et... et m'aider. Je prendrai votre embarcation en remorque.

Carter ne semblait pas convaincu. Lingard posa une lourde main sur son épaule.

— Ecoutez-moi, jeune homme. Je suis Tom Lingard, et il n'y a pas un Blanc parmi ces îles et très peu d'indigènes qui n'aient entendu parler de moi. Le hasard vous a fait tomber sur mon navire, et maintenant que je vous tiens, il faut rester. Il le faut!

Le dernier « faut » éclata violent et brusque comme un coup de pistolet. Carter recula.

— Entendez-vous par là que vous me retiendriez de force? demanda-t-il, stupéfait.

— De force, répéta Lingard. Cela dépend de vous. Je ne peux vous laisser communiquer avec aucun navire. Votre yacht s'est mis à la côte dans l'endroit le plus fâcheux, — pour moi: et avec vos embarcations envoyées ici et là, vous amèneriez toutes les infernales canonnières bourdonner à un endroit qui était aussi tranquille et retiré que peut le souhaiter le cœur d'un homme. Que vous vous soyez échoué juste sur cet endroit de toute la côte est ma malchance. Et cela

je n'y puis rien. Que vous soyez tombé ainsi sur moi est ma chance. Et cela je la tiens!

Dans la lumière que répandait la lampe sur le tapis noir, parmi l'étincellement des verres, il laissa retomber son large poing fermé, ses doigts robustes bien serrés sur la chair ferme de la paume. Il l'y laissa pendant un moment comme pour montrer à Carter la chance qu'il était résolu à tenir, et il reprit:

— Savez-vous dans quel guêpier vos gens sont allés stupidement se fourrer? Combien croyez-vous qu'on puisse donner de leurs vies, juste maintenant? Pas deux sous, si la brise manque pendant encore vingt-quatre heures. Vous pouvez bien faire des yeux ronds. C'est comme cela. Et il est peut-être trop tard maintenant, tandis que je suis là à discuter avec vous.

Il frappa la table de ses jointures et les verres, en sursautant, mirent une faible et plaintive finale à ses paroles. Carter était debout, appuyé contre le buffet; stupéfait du tour inattendu qu'avait pris la conversation, sa mâchoire tombait légèrement, et pendant quelque temps ses yeux ne se détachèrent pas du visage de Lingard. Le silence qui régnait dans le carré ne dura que quelques secondes, mais pour Carter, qui attendait haletant, cela parut très long. Et tout d'un coup, il entendit pour la première fois, ainsi qu'une pulsation dans ce silence, le tic-tac de la montre du carré, comme si un petit cœur de métal derrière le cadran s'était soudain mis à palpiter.

— Une canonnière! s'écria Lingard tout à coup, comme s'il venait seulement à ce moment, à la lueur d'un éclair de sa pensée, d'entrevoir toutes les difficultés de la situation. Si vous ne revenez pas avec moi, vous n'aurez plus rien où retourner, avant peu. Votre canonnière ne retrouvera plus le moindre morceau de la carcasse du navire ni le moindre cadavre en fait de repère. Sûrement pas. Ce n'est pas le commandant d'une canonnière qu'il vous faut. Je suis l'homme qu'il vous faut. Vous ne reconnaissez pas votre chance quand vous l'avez sous le nez, mais je reconnais la mienne, je vous assure... et... écoutez...

Il toucha de son index la poitrine de Carter et lui dit d'un ton soudainement radouci:

— Je suis un Blanc jusqu'à la moelle des os, et je ne vais pas laisser en danger des gens inoffensifs, — et une femme qui plus est, — si je puis faire autrement. Et si je ne le peux

pas, personne ne le peut. Vous comprenez, personne! Il n'y a pas assez de temps pour cela. Mais je suis comme tout autre homme digne de ce nom; je ne vais pas lâcher ce que j'avais entrepris quand il y a encore une chance d'en tenir le bout, — c'est ainsi...

Sa voix se faisait persuasive, presque caressante; il avait saisi Carter par un bouton de sa veste et le tira légèrement tout en continuant sur un ton de confidence:

— Telle que la chose se présente, monsieur Carter, je vous tuerais plutôt sur place que de vous laisser aller jeter l'alarme sur cette mer au sujet de votre sacré yacht. J'ai d'autres existences à considérer... et des amis... et des promesses... et... et moi-même aussi. Je vous garde, acheva-t-il avec violence.

Carter reprit longuement sa respiration. Les deux hommes pouvaient entendre au-dessus de leurs têtes un piétinement doux, de brefs murmures, des mots indistincts échangés près de la claire-voie. La voix de Shaw s'éleva en une succession de grognements.

— Serrez les cacatois, *tindal*.

— C'est vraiment une singulière histoire! marmotta Carter, en regardant par terre. Vous êtes un drôle d'homme. Je suppose que je dois croire ce que vous dites, — à moins que vous et votre second ne soyez deux déments échappés qui vous soyez emparés d'un brick on ne sait comment. Quoi! cet individu là-haut me cherchait noise parce que j'étais venu à votre bord, et maintenant vous me menacez de me faire mon affaire plutôt que de m'en laisser partir. Non pas que cela m'inquiète beaucoup; un jour ou l'autre vous seriez pendu pour cela: et vous n'avez pas l'air d'un homme à finir de cette façon. S'il y a seulement la moitié de vrai dans ce que vous dites, il me faut rejoindre le yacht aussi vite que possible. Il me semble que votre venue ne sera pour eux qu'une aide médiocre en tout cas, — et que je puis être utile peut-être... Mais c'est bien la plus singulière... Est-ce que je peux descendre dans mon embarcation?

— Comme vous voudrez, répondit Lingard. Il y a un grain qui s'amène.

— J'en ai la charge et je me ferai mouiller avec mes hommes. Donnez-nous une longue et solide bosse, capitaine.

— C'est déjà fait, dit Lingard. Vous m'avez l'air d'un marin intelligent et vous comprenez que ce serait inutile d'essayer de me fausser compagnie.

— Pour un homme aussi prêt à faire leur affaire aux gens,

vous avez l'air très digne de confiance, répondit Carter d'une voix traînante. Si je me mets à la dérive dans un grain, je cours la chance de ne jamais vous revoir.

— Vous n'avez qu'à essayer, reprit Lingard sèchement. J'ai sur ce brick, jeune homme, des yeux qui verront votre embarcation alors que vous ne pourriez pas voir le navire. Vous me plaisez, mais si vous me jouez un tour, je vous retrouverai, - et quand je vous aurai retrouvé, je vous coulerai bas aussi vrai que je suis ici.

Carter se frappa la cuisse et ses yeux étincelèrent.

— Sacré nom! cria-t-il. Si ce n'était pas pour mes hommes, j'essaierais pour le plaisir. Vous êtes tellement sûr et certain de tout ce que vous pouvez faire, capitaine. Vous feriez se révolter un saint.

Il avait retrouvé sa bonne humeur; mais après un bref éclat de rire, il reprit son sérieux.

— N'ayez crainte, dit-il, je ne vous fausserai pas compagnie. S'il s'agit — comme vous semblez le donner à entendre — de se couper la gorge, la mienne y sera aussi, je vous le promets, et...

Il allongea ses bras, leur jeta un regard, les agita légèrement.

— Et cette paire de bras pour en prendre soin, ajouta-t-il de son ton traînant et nonchalant.

Mais le maître du brick, les deux bras accoudés à la table, le visage dans les mains, s'était plongé tout à coup dans une méditation si concentrée et si profonde qu'il ne semblait ni entendre, ni voir, ni respirer. La vue de cet homme aussi complètement absorbé dans ses pensées fut pour Carter presque plus surprenante encore que toutes les autres circonstances de cette nuit. Si son hôte eût soudain disparu de devant ses yeux, il ne se fût pas senti plus désagréablement seul dans ce carré où la montre obstinée continuait à marquer les inutiles minutes du calme avant de se mettre, du même battement régulier, à marquer l'agitation désordonnée de la tempête.

JOSEPH CONRAD.

Traduit de l'anglais par

G. JEAN-AUBRY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Mme de Maintenon: *Lettres* publiées par Marcel Langlois sous les hospices de l'Institut de France, II, 1655 à septembre 1683, Letouzey et Ané. — Fénelon: *Pages nouvelles pour servir à l'étude des origines du quiétisme avant 1694*, publiées par Marcel Langlois, Desclée de Brouwer. — Ferdinand Cohin: *Les comédies attribuées à La Fontaine*, Garnier frères. — La Rochefoucauld: *Œuvres complètes*. Préface, variantes, notes, bibliographie par L. Martin-Chauffier, Bibliothèque de la Pléiade, libr. Gallimard. — Mémento .

Voici trois siècles, le 28 novembre 1635, Françoise d'Aubigné naissait à Niort, de Constant d'Aubigné, alors incarcéré, pour ses friponneries, dans la prison de cette cité, et de Jeanne de Cardilhac, son épouse, réduite par lui à l'extrême dénuement.

En commençant, à la date de 1935, la publication des *Lettres* ou, pour mieux préciser, d'une nouvelle correspondance générale de Mme de Maintenon, plus complète que les précédentes (1), M. Marcel Langlois a-t-il eu l'intention de commémorer dignement le tri-centenaire de la marquise ? Nous ne le pensons pas. Le consciencieux érudit s'occupait, depuis de nombreuses années, de réunir les éléments épars à travers le monde de cette correspondance dont il a tiré, en 1932, une curieuse biographie de son héroïne, analysée par nous dans cette revue; mais, en fait, sa publication coïncide avec le tri-centenaire susdit et elle nous fournit une occasion de nous intéresser à l'étrange dame que Louis XIV ne dédaigna pas d'introduire, malgré ses cinquante printemps, dans son auguste alcôve.

Françoise d'Aubigné était une furieuse épistolière auprès de laquelle les plumitives de son temps, Mlle de Scudéry, Mme de

(1) Celles de La Beaumelle, Lavallée, Geffroy.

Sévigné, la princesse des Ursins, etc., peuvent passer pour des écolières. Elle occupait une bonne partie de sa vie assise devant son bureau et elle donnait, de plus, à ses secrétaires — à Mlle d'Aumale entre autres — bonne besogne de grimaudes. Elle préférait, en général, écrire elle-même à dicter. Ses lettres avaient besoin d'être méditées, soit qu'elles traitassent de problèmes religieux ou de questions d'éducation ou encore qu'elles eussent pour objet de faire réussir les mille cabales souterraines que la bonne dame conduisait de front. Toute sa vie, après son mariage secret, elle s'est plainte du harcèlement du roi qui contrariait ses effusions de plume. Obligée de suivre celui-ci qui, de tempérament instable, courait sans cesse d'un château à l'autre, elle déplorait de perdre la liberté d'esprit qui permet de bien fignoler des proses destinées à donner des résultats. A Marly, elle s'était fait construire, au-dessus de la chapelle, un petit réduit, nommé par elle le Repos, où elle fuyait, pour écrire, les plaisirs d'un maître, à son gré trop frivole; mais son refuge de prédilection était Saint-Cyr dont la quiétude et le silence lui offraient le mieux les moyens de rédiger tranquillement ses missives délicates.

Malgré les embarras, les contraintes, les déplacements, le bruit, elle arrivait néanmoins, en dehors de ses retraites, à griffonner chaque jour bon nombre de lettres urgentes. Celles-ci, en effet, sont datées de tous les lieux où la fantaisie de Louis XIV la promenait et où l'on croirait que le temps d'écrire lui faisait défaut.

Il faut le dire sans ambages : Mme de Maintenon fut une épistolière de grand talent, disposant naturellement d'un style plein de force et de souplesse à la fois, limpide et net, sans superfluités, empruntant souvent ses finesses à la langue des jésuites et des ecclésiastiques, beaucoup fréquentés par elle, parsemé de ci de là d'expressions pittoresques, frappantes, et où les pires méchancetés s'enveloppent de grâce. Il ne faut point chercher, par contre, dans ses proses, la moindre trace de gaieté, la moinde apparence d'un sourire, ce ton plaisant, ces gentillesses, cette tendresse et cette émotion dont Mme de Sévigné embellit les siennes. Mme de Maintenon, comme toutes les intrigantes, ne voit pas la vie en rose. Tout au plus

perçoit-on dans ses phrases quelque sensibilité pathétique quand, en 1709, elle redoute les violences d'un peuple exténué de misère et qui hurle devant les fenêtres de Versailles.

De l'immense fatras de la correspondance, nul ne peut espérer, et pas même M. Marcel Langlois, enquêteur avisé pourtant, assembler même le dixième. Beaucoup de lettres ont été détruites, beaucoup d'autres tronquées. Un grand nombre, les plus précieuses sans doute, figurent dans des collections inaccessibles, sur toute la surface du globe. L'autographe Maintenon est très demandé; il reste de prix élevé. S'il est inédit, son possesseur le veut stupidement garder inédit sans se rendre compte qu'il augmente de valeur en recevant les honneurs de la publicité. Il en refuse, par suite, communication.

Bien qu'il nous promette environ quatre mille lettres, ce qui constituera un merveilleux apport de nouveautés, M. Marcel Langlois ne nous fournira néanmoins qu'une correspondance approximativement générale; c'est assurément parce qu'il est convaincu de l'impossibilité d'englober toute l'œuvre épistolaire de la marquise dans son recueil qu'il a donné à ce recueil le simple titre de *Lettres*. Dudit recueil, le tome II vient bizarrement de paraître avant le tome Ier où ne figureront, nous dit le collecteur, qu'une table analytique, des additions probables et la liste des lettres non retrouvées, table, additions et liste qui se placent d'ordinaire au tome dernier de la publication.

M. Marcel Langlois a dû être gêné, dès le début de son travail, par le manque de place, car, au lieu d'annoter les lettres en bas de pages, il a fait suivre chacune d'elles d'un commentaire à la façon de ses prédécesseurs. Ce commentaire nous paraît le plus souvent trop succinct. Il donne une impression de pêle-mêle et ne nous fournit que rarement une identification réelle des personnages cités. La provenance des lettres est aussi assez vaguement indiquée. Nous n'avons pu comprendre, par exemple, ce que signifiait Albret ou Hollande au bas de celles que Lavallée et Geffroy, leurs premiers éditeurs, situaient dans des collections précises. Le ms. n° 4051 des Nouvelles acquisitions françaises (Bibliothèque nationale), la Bibliothèque de Versailles, la riche collection Fatio semblent avoir fourni les rares textes inédits du présent tome.

La période 1655-1683, indiquons-le honnêtement, ne fourmille pas d'inédits qui pullulent, au contraire, dans les années suivantes.

Nous nous rendons très bien compte des difficultés que M. Marcel Langlois a dû surmonter pour effectuer sa tâche; nous saluons en lui un grand laborieux, très intelligent, très docte et à qui l'histoire littéraire doit de curieuses découvertes. Il nous a montré sa liberté d'esprit dans la biographie qu'il a écrite de la marquise, biographie où il l'a peinte sans faiblesse, telle que la correspondance la lui avait révélée.

En réimprimant cette correspondance, il nous met sous les yeux, d'une façon réaliste, la froide calculatrice. Celle-ci n'est guère sympathique. On peut s'apitoyer un instant sur les misères de sa jeunesse. Ce sentiment de pitié cesse dès qu'on la voit accabler la mémoire de Scarron défunt qui, pourtant, lui créa le groupe de hautes relations dont elle devait se servir pour atteindre au pinacle.

Eut-elle, au cours de ces années passées dans la maison du cul-de-jatte, quelques élans du cœur? La correspondance ne nous apporte aucun fait nouveau sur l'intrigue Villarceaux, non plus que sur les raisons qui inclinèrent la jeune femme à rechercher la protection du maréchal d'Albret, le plus dangereux des muguets, après la mort de Scarron.

Il semble probable que, lasse de trop d'adorations sans profit, désireuse de sortir, à l'aide de son intelligence et de son charme physique, d'une situation inextricable, Françoise d'Aubigné, de sensibilité réduite, a tendu tout son effort vers les réalités matérielles. Elle était, de son naturel, fort habile diplomate. Elle se donna pour but d'empaumer quelqu'un, mari ou protecteur, qui assurât pour toujours son destin. Elle cachait mal son jeu parfois. Dans le milieu Sévigné-Lafayette, où elle fréquentait, on n'aimait guère son caractère de Tartuffe femelle ambitieuse et avide.

La correspondance permet de suivre avec netteté la lente manœuvre menée par Françoise d'Aubigné contre Mme de Montespan, sa bienfaitrice. Cette manœuvre se prolongea pendant des années. Comment la jeune femme, haïe de Louis XIV qui ne la pouvait envisager, parvint-elle à dissiper cette aversion, puis à la transformer en sympathie? On se le demande

encore. On entrevoit que la chattemite, pour circonvenir le roi, faisait alterner la piété et la coquetterie. Elle fut aussi servie par les événements. L'affaire des poisons rendit Sa Majesté plus sensible à l'agrément moral qu'à la séduction physique des femmes. Françoise d'Aubigné, comme le précise Mme de Sévigné, ouvrit au monarque en humeur de pénitence un pays qu'il n'avait guère fréquenté, le doux pays de l'amitié.

Les lettres de la période 1678-1683, pendant laquelle s'achève la conquête, contiennent des mots, des phrases, des passages vraiment cyniques de l'épistolière sûre de son empire. M. Marcel Langlois, les ayant rapportés dans sa biographie de Mme de Maintenon, nous dispense de les répéter. La dame n'avait pas le triomphe modeste. Avec une froide cruauté, mélangée d'une perfide commisération, elle acheva d'écraser sa rivale.

Les tomes suivants de la correspondance nous montreront que sa carrière de reine masquée fut emplie de plus de tristesses et de contraintes que de bonheur. Françoise d'Aubigné fit tenir à la religion, qui avait, pour beaucoup, servi ses desseins d'ambitieuse, une grande place dans sa vie. Jusqu'à la fin de ses jours, elle en usa comme moyen sûr de dominer l'esprit du roi, lequel, superstitieux et, de l'avis des contemporains, ignorant comme une carpe en matière de théologie, vivait dans la crainte de l'enfer.

Mme de Maintenon tint sous sa sujétion tous les gens du clergé en qui elle discernait quelque supériorité d'intelligence et qui pouvaient gagner quelque prestige dans le domaine spirituel. Bossuet, aussi bien que l'archevêque de Paris, était à ses pieds, et maints prélats doctrinaires et remuants lui faisaient escorte. Elle en recevait, en apparence, avis, conseils et directions, mais, en fait, ils obéissaient à ses ordres, de crainte de perdre brusquement tout crédit.

Séduite par le haut esprit de Fénelon, au temps où celui-ci instruisait le duc de Bourgogne, elle s'attacha le subtil abbé au langage de miel. Elle ne tarda pas à raffiner avec lui, et les Beauvilliers, et les Chevreuse, sur ces problèmes de l'abandon à Dieu et du pur amour que le chimérique agitait en com-

pagnie de Mme Guyon et de quelques brebis passionnées. Elle recevait de lui lettres et admonitions.

En ce temps-là, elle avait coutume de copier ,sur des albums de petit format qu'elle appelait ses *Livres secrets* tout ce qu'elle avait retenu d'édifiant de ses lectures ou des lettres et communications de ses conseillers spirituels. Elle tenait tout spécialement à ces *Livres secrets* puisqu'elle en assura le destin par testament. Ils étaient, à sa mort, au nombre de quarante-trois. Quelques-uns ont subsisté, d'autres ont disparu.

Dans un ouvrage intitulé **Pages Nouvelles de Fénelon,** M. Marcel Langlois, déjà nommé, en fait l'intéressant historique et la bibliographie. A examiner quelques-uns d'entre eux, il a acquis la conviction qu'ils contenaient de nombreuses proses de Fénelon. C'est de ces proses retrouvées qu'il compose le volume ci-dessus désigné. Beaucoup sont inédites. Beaucoup offrent quelque importance. Quelques-unes étaient déjà connues, en particulier le traité à l'usage moral de la duchesse de Bourgogne. Plusieurs, déjà publiées, ont été attribuées à Bourdaloue et même à Bossuet, et la *Lettre sur les défauts de Mme de Maintenon,* à la marquise elle-même. Sont-elles de Fénelon? Contribueront-elles à enrichir l'œuvre, déjà si riche, de ce prélat? M. Marcel Langlois l'affirme, mais il appuie rarement sur des faits patents ses certitudes. On reconnaît aisément, nous dit-il, dans ces écrits, le style et la pensée de Fénelon et, de plus, on y retrouve l'inspiration quiétiste et la langue même qu'employaient les sectateurs de cette doctrine. Rendons, ajoute-t-il, à Fénelon ce que Mme de Maintenon s'est approprié. Nous le voulons bien, pour notre compte, mais nous souhaiterions des preuves plus décisives de sa paternité.

Si M. Marcel Langlois ajoute à l'œuvre de Fénelon, M. Ferdinand Cohin, par contre, dans un curieux petit volume : *Les Comédies attribuées à La Fontaine,* diminue l'œuvre de ce dernier de quelques écrits que les éditeurs y joignirent complaisamment à travers le temps sur la foi de leurs confrères d'autrefois. C'est en 1702, après la mort du fabuliste, que ces écrits, petites comédies sans valeur réelle : *Ragotin, Le Florentin, La Coupe enchantée, le Veau perdu* et *Je vous*

prends sans verd, commencèrent à figurer sous son nom dans des opuscules publiés à l'étranger. Ils figurèrent aussi, il faut le constater, vers le même temps, sous le nom de Champmeslé, comédien et auteur comique à la fois.

A qui, en définitive, convient-il de les attribuer, de La Fontaine ou de Champmeslé? M. Ferdinand Cohin a voulu résoudre ce problème d'attribution. Il semble qu'il eût pu le résoudre en quelques lignes sans prendre la peine d'écrire un volume. Le *Registre de La Grange,* en effet, qui mentionne, au jour le jour, jusqu'en 1688, les pièces nouvelles jouées par la Comédie-Française, donne, à la date des 21 avril 1684 et 23 juillet 1685, *Ragotin* et *Le Florentin* « de M. Champmeslé; de même les répertoires, qui continuèrent ce registre, indiquent, en 1689 et 1693, que l'on représenta, sur la scène royale, *la Coupe enchantée, le Veau perdu* et *Je vous prends sans vert* « de M. de Champmeslé ». La cause était donc entendue; mais M. Ferdinand Cohin a souhaité nous fournir des preuves plus décisives que La Fontaine n'était pas l'auteur de ces détestables comédies et il s'est embarqué dans une savante étude comparative des textes de Champmeslé d'où il ressort que les pièces en litige contiennent bien l'esprit trivial et la langue vulgaire du comédien et non les gentillesses de plume de La Fontaine. Nous en prenons acte. Les éditeurs hollandais avaient trop souvent coutume de publier sous le nom d'écrivains en vogue, pour les vendre plus facilement, les élucubrations de regrattiers de lettres. De là, les confusions qui se sont produites. Saint-Evremont fut victime de ces fripons et l'on ne sait, au juste, à l'heure présente, si tel écrit, qu'on lui attribue, lui appartient réellement.

La Rochefoucauld, avant Saint-Evremont, réussit successivement à se faire voler, par ces aigrefins toujours en quête d'un larcin littéraire, le texte, au moins approximatif, de ses *Mémoires* et celui, au surplus, de ses *Maximes* qui parurent, falsifiés, sans son assentiment. M. L. Martin-Chauffier nous en fait part, après bien d'autres, dans une édition nouvelle des **Œuvres complètes de La Rochefoucauld,** bellement imprimée dans cette *Bibliothèque de la Pléiade* qui accomplit ce tour de force, grâce à la finesse de son papier, de concentrer en un seul volume toute l'œuvre d'un écrivain classique.

M. Martin-Chauffier donne dans cette édition les *Mémoires* susdits d'après le texte manuscrit du château de La Roche-guyon établi par Gilbert et Gourdault (Grands Ecrivains de la France, Hachette), les *Maximes* d'après la version revue par l'auteur en 1678, les *Lettres*, d'après les mêmes Gilbert et Gourdault. Il ajoute à ces proses principales les proses annexes (Maximes supprimées, Maximes posthumes, Portrait du cardinal de Retz, etc...), que l'on rencontre d'ordinaire dans les Œuvres complètes. Son appendice contient des notes, des variantes et une bibliographie succinctes.

Si M. Martin-Chauffier s'était intéressé aux travaux consacrés au moraliste et à son groupe, il aurait trouvé, en particulier dans notre La Rochefoucauld et dans notre Mme de Lafayette, des lettres inédites en nombre et d'une assez belle qualité. Nous n'en connaissons point, en effet, qui leur soient comparables parmi celles qu'il emprunta à l'édition Hachette.

Mémento. — *Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, janvier-mars 1935. De M. G. Destrais : *Trente années de musique à Versailles, Emile Cousin;* De Mme la marquise de Gourmont: *Mme de Semalle à l'Ermitage;* De M. E. Lery: *La rue des Réservoirs, étude de topographie versaillaise;* De M. G. Mauguin: *Attribution de terres aux anciens combattants. Lettres de volontaires versaillais de l'an III.*

EMILE MAGNE.

LES POÈMES

Noël-Jeandet : *Sapho*, Soc. Nouv. d'Edit. — Clovis Hugues : *Poésies Choisies*, Alphonse Lemerre. — André Dumas: *Anthologie des Poètes français du Xe au XVIe siècle*, Libra. Delagrave. — Jean Desthieux: *Rythmes*, Parisis-Editions (Heures perdues).

Dédié étrangement « à l'Ile Bourbon », où se souvient l'auteur d'avoir vécu d'heureuses années, tandis que s'éveillait sa faculté poétique, voici que le très réservé et pudique Noël-Jeandet nous offre un poème nouveau, à son tour, une **Sapho**:

La source est dans la mer...
Aux racines des îles
Je descendrai dans le royaume où tu t'exiles...
....

Sapho suit du rivage
Son ombre mince et si flexible sur la mer.

Et sa songerie, son regret évoquent les amies mortes: Atthis, Atthis surtout: « Je t'aimais, Atthis, depuis longtemps... Tu me semblais une enfant petite et non formée.. » chantait-elle autrefois, avant l'heure du douloureux abandon. La frêle et la docile image,

Musique! Souvenirs plus vivants qu'un parfum!
L'écume éblouissante et les gerbes d'embrun
Rejettent sur mes bords des ombres de sirènes...

Dans Lesbos qui bleuit, les désirs divisés de la divine se sont assemblés, tandis que glisse dans la poussière du soleil le voyageur éternel, le souvenir, autour de l'île de son sommeil : « La harpe d'or entend l'espoir du sein stérile », l'exil s'empare d'elle, « le hasard est uni au destin le plus pur »; le flot l'attire, elle est une île, elle est cette île, dans la mer, dont elle franchit l'arcade; ...« la source est dans la mer », et quand, fantôme, elle aura gagné le vrai séjour, mêlée au flot, à la lumière, à la nuit, à la vie et à la mort,

Par les chemins lactés des étoiles subtiles,
Au gré du flux, suivant la coque des nautiles,
Je roulerai, légère, à travers le gazon
Glauque et mélodieux, qui borne l'horizon
Du Trône au parvis de corail où se balance
L'Ecaille fabuleuse accordée au silence.

On entrevoit ce qu'un thème aussi évasif, aussi allusif, détermine de souples nuances dans la pensée de l'auteur. Sapho est bien celle-là, la grande Amante de chasteté, à jamais, comme elle le proclame, virginale; — oublions les impurs mensonges; — et ce tourment de s'exalter toujours, ô Aphrodite, vers la beauté, et torturée par l'amour, après les pleurs, la stupeur des solitudes et des incompréhensions, en quoi se réduirait-il, sinon en le don éperdu de soi-même à l'espace, au soleil et à la nuit étoilée ou approfondie de ténèbres, à la mer qui l'environne et qui l'appelle, où est la source, où sont les racines des îles, dont, à la surface, on ne se heurte qu'aux pierres qui ferment les tombes; on n'atteint pas à celles qui, d'une voix aiguë, crient vers celle qui tou-

toujours amie toujours brûle, tandis que la nuit murmure, à travers la mer qui sépare et rapproche, ce que nous n'ignorons pas!...

Certes, le poème de Noël-Jeandet, d'inspiration voisine à celle de son classique *Atys*, ne dit que l'essentiel et répudie le songe, incertain parfois peut-être, qui rejoint entre elles les plus hautes cimes. Aussi bien, d'ailleurs, le fait-il dans *la Nuit inclinée*, dans *Contrée de l'Espoir*, poèmes de haute tenue spéculative écrits en rythmes libres. Il n'ignore pas qu'il ne peut toucher qu'un petit nombre d'auditeurs, et ne tire qu'à cent vingt-cinq exemplaires dont aucun n'est mis dans le commerce. Peut-être exagère-t-il, car je ne puis me défendre d'imaginer l'adolescent, encore ignoré, qui, au sortir du collège, s'éprendra de si beaux songes, de ce rêve, de ces sonores évocations de pensées mystérieuses, et se formera de se sentir tressaillir à leurs harmonies suprêmes et farouches. Noël-Jeandet tient, à coup sûr, de Mallarmé le secret merveilleux, mais qu'il se distingue de lui, par la personnalité de sa culture, de son ton, de ses rythmes, comme lorsqu'il tente, en plusieurs passages lyriques de son poème, non point de rompre, mais de reposer sourdement la voix sur la muette du milieu du vers, par exemple :

> Le soir monte. L'île, lotus, s'épanouit.
> La plaine est légère. Dansez, dansez, Dryades,
> Sous les térébinthes! Dénouez les torsades;
> Dormez. Sous la grève, le songe s'éblouit
> Au lever des Pléiades.

Clovis Hugues, souvenir des célébrités disparues, vous renaissez et nous ramenez à notre jeunesse! Clovis Hugues, c'était, il y a bien longtemps, une des physionomies les plus attachantes du vieux Paris. Clovis Hugues, nous enseigne l'introduction à ses **Poésies Choisies,** écrite par Alexandre Zévaès, « est, tout ensemble, un poète et un combattant ». Gustave Kahn nous donne, dans sa préface alerte et attendrie, l'image au physique et au moral de cet homme dont il fut l'ami, qui ne rêva pour l'humanité que l'accession de tous par la République au bonheur, qui se donna entier à son idéal social, à son culte de la nature, à sa dévotion pour Victor Hugo. Pour créer du bonheur, il n'hésita jamais à com-

promettre le sien, il subit la prison. Par amour, il chanta des vers qui ont de la verve et de l'élan, une conviction profonde, et dénotent une sensibilité profonde. Les poèmes qu'il composa, à peine, selon le goût de son époque, un peu trop enclins à l'abondance oratoire, sont bien venus presque tous et disent avec enthousiasme et certitude ce qu'ils ont à dire. Ils sont toujours parfaitement respectables. Ils croissent à l'ombre du génie, avec docilité, et s'exercent à reproduire son allure. Mais ils ne sont pas que des reflets; quelque chose de personnel y passe, sans doute la bonhomie sincère de l'auteur, un peu du souffle ardent aussi et parfumé de sa Provence natale. Il est bon d'avoir réveillé le souvenir de Clovis Hugues, ce fut un estimable poète moyen, une âme simple et loyale, telle qu'on peut regretter ne pas en rencontrer toujours chez les poètes moyens de notre temps.

Pour compléter la série des anthologies publiées par la Librairie Delagrave, André Dumas a composé l'**Anthologie des Poètes Français du Xe au XVIe siècle.** C'est, comme pour le XVIIe siècle et les suppléments à l'Anthologie de G. Walch, un choix particulièrement bien établi et soutenu par d'excellentes notices. Il est précédé d'une histoire succincte et précise de la poésie, du début à la fin de la période envisagée. Il forme le meilleur et le plus utile des instruments de travail. Les transpositions du vieux français en langage moderne sont exactes et discrètes. Œuvre de goût et d'érudition, qui s'étend, bien entendu, de *la Cantilène de sainte Eulalie,* et de la *Vie de saint Alexis* jusqu'à Pernette du Guillet et Pontus de Thiard qui naquirent, l'un et l'autre, trois ans avant Ronsard, avec qui commencent les cycles d'une poésie plus moderne. André Dumas n'a rien négligé, n'a omis aucun poète: il est même, assez malicieusement, fier d'avoir découvrt, chemin faisant, un certain Jehan de La Fontaine, né, non pas à Château-Thierry, mais à Valenciennes, en 1381, et dont les vers ne sont pas exempts d'une certaine facilité ou de bonhomie :

J'ai à nom Jean de La Fontaine.
Travaillant n'ai perdu ma peine;
Car par le monde multiplie
L'œuvre d'or que j'ai accomplie...

On peut penser que, sans la similitude du nom avec le fabuliste à venir, André Dumas eût, comme ses prédécesseurs, négligé ce La Fontaine. Il n'était pas indispensable de nous en faire souvenir.

Jean Desthieux inlassablement poursuit par ses *Heures Perdues* les bassesses secrètes et l'hypocrisie dans tous les domaines de la pensée, de l'art et même de la politique. Qu'importe que son ardeur l'emporte parfois un peu loin, comme dans la note liminaire de son nouveau recueil de poèmes lyriques **Rythmes,** composé de la seconde série de ses *Psaumes,* suivis du *Carnet Défendu.* Malgré l'assurance de son langage et la hardiesse polie de ses critiques et de sa polémique, Jean Desthieux n'est pas toujours invulnérable dans le détail de ses affirmations: voir, par exemple, ce qu'il prétend de Rabelais, de Montaigne, ou des romans de Victor Hugo, — ou encore, puisque sa muse parfois consent à rimer, dans le son qu'il attribue à certains mots. Dès la *Dédicace,* je trouve une erreur dans le fait d'accoupler pour la rime au « choc des heures.. des enfants nourris de gageures. » Littré indique la prononciation, usuelle d'ailleurs: *ga-ju-r',* et La Fontaine fait rimer *gageure* avec nature, et, en un autre endroit, avec aventure. On ne saurait donc douter que ce substantif, dérivé du verbe gager, doive être prononcé en observant que la voyelle intercalaire *e* n'est là que pour adoucir la gutturale et la ramener à la valeur d'un *j.*

Que l'auteur, je l'en prie, ne se méprenne pas sur mes intentions. Je le trouve en faute, je le dis; je le juge sévère et exclusif, il ne saurait s'étonner de ma sévérité ou de ma rigueur. Je n'en userais point sans doute si par d'autres et excellente qualités, élan, conviction, mouvement, Jean Desthieux ne se manifestait un poète véritable et sensible. Mais il se fie trop aisément à l'inspiration. Le travail, la méditation réfléchie, le choix, l'ordonnance concertée, l'art en un mot, semble compter trop peu. Il a tort, car ce qui lui manque, il pourrait l'acquérir et atteindre au rang des poètes dont les œuvres survivront. Même si le langage versifié est naturel par essence, l'improvisation hâtive sur le « type de la chanson que crée n'importe quel enfant, le Tra-la-la-lalère... tra-la-la-la-la » n'équivaut pas à un poème élaboré, où

l'expression atteint son stade définitif, et qui néanmoins ne perd ses qualités ni de fraîcheur ni de force ni de tendresse. Je crois que Jean Desthieux appartient à la catégorie d'écrivains qui ne distinguent pas l'art de l'artifice. Et, en ce qui le concerne, sincèrement j'en ai regret, je le répète : ce qu'il fait est très voisin du bien, que ne tente-t-il le léger effort qui l'amènerait au mieux?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Georges Duhamel : *La nuit de la Saint-Jean*, « Chronique des Pasquier », Mercure de France. — Henri Troyat : *Le Vivier*, Libr. Plon. — Luc Dietrich: *Le bonheur des tristes*, Denoël et Steele. — Andrée Sikorska : *Anges de proie*, J. Ferenczi. — Jean Martet : *Le procureur de la lanterne*, Albin Michel. — Maurice Bedel: *L'alouette aux nuages*, Gallimard. — Joseph Peyré : *Sang et lumières*, Grasset.

C'est autour de Joseph, ce frère affairiste de Laurent, que se développe le drame de **La nuit de la Saint-Jean**, le nouveau volume de la « Chronique des Pasquier » par M. Georges Duhamel. Joseph, qui a réussi une fructueuse spéculation, éprouve le besoin d'affirmer sa personnalité, c'est-à-dire d'épanouir son orgueil. Il lui faut l'assentiment de tous, et des intellectuels, incarnés en son cadet, pour commencer. Au cours d'une fête qu'il a organisée dans sa maison de campagne, se trouvent réunis, avec tous les membres de la famille, le maître de Laurent, le grand savant Renaud Censier, et sa préparatrice, Laure. Au seuil du déclin, le biologiste s'est épris de la jeune fille qu'il voyait chaque jour dans son laboratoire. Et c'est le déchirement — la tristesse à goût de cendre, plutôt — des amours tardives. En prenant conscience que sa vie s'achève, devant le frais visage de celle qu'il chérit désespérément, Censier éprouve la vanité, non seulement de la gloire (ce deuil éclatant du bonheur, comme disait Corinne) mais de ses plus utiles découvertes même. Laure ne le repousse pas. Elle l'accueille, au contraire, avec une timidité tendre, admirativement. Hélas! ce n'est pas l'homme de génie, c'est l'homme tout court que Censier voudrait qu'elle aimât en lui. Mais sait-elle? Ces sentiments d'où le désir est absent, seules les vierges peuvent les prendre pour la grande force qui mène le monde (l'Occitanienne, de Chateaubriand; la Bettina, de Goethe). Aussi bien, est-ce vers Laurent dont

l'âme s'exalte noblement à sa pensée que Laure est entraînée par l'élan de tout son être... Les jeunes gens, dans une généreuse folie, seraient prêts, chacun à leur manière, à se sacrifier à leur maître. Mais Censier ne souffrira pas cela. Il se ressaisira à temps. Après s'être donné une nuit, « la nuit de la Saint-Jean », l'illusion plus douloureuse qu'enivrante d'être celui qui entre par la fenêtre, dans la chambre de la bien-aimée, sur un rayon de lune, comme Roméo, il s'en ira fonder un institut scientifique à Séoul, pour y étudier les épidémies qui ravagent la Corée... Cet épisode ouvre un hiatus, d'une sereine poésie, dans la bourgeoise, mais pittoresque et édifiante histoire de la famille Pasquier. Il en accidente avec bonheur le cours régulier, mais sans l'interrompre. C'est le pont jeté sur la rivière, ou c'est l'île qui fleurit tout à coup, au beau milieu. Nous retrouvons, ici, en effet, tous les personnages du récit de M. Duhamel. Leurs caractères se précisent à la lumière qui, de si haut, rayonne sur eux. La passion de Justin Weill, le juif poète, pour Cécile, la musicienne énigmatique, s'est encore accrue. Un voyage au pays de ses pères l'a convaincu de ne pouvoir vivre ailleurs qu'en France... Le docteur Pasquier est plus lui-même que jamais; Ferdinand achève de s'en-petit-bourgeoiser, et Joseph, on l'a vu, exulte... Son assurance ou son cynisme a porté ses fruits. Comblé de bonne heure matériellement, il fait entrer maintenant les choses de l'esprit dans le fief de son ambition. Il lit Nietzsche, qui conseille à l'homme de se surmonter, et commence une galerie de tableaux. Il la commence, il est vrai, en achetant une croûte à un député, pour acheter la conscience de ce politicien vénal. Mais c'est la preuve que tous les chemins mènent à Rome, et que l'humour de M. Duhamel ne perd pas ses droits. Notre auteur, qui a donné peut-être, avec *La nuit de la Saint-Jean,* son meilleur livre, n'abandonne jamais tout sens critique. Ce sont ces souriants retours à la lucidité, jusque dans l'émotion et le lyrisme, qui distinguent les grands romanciers. (Je dirais, aussi, les grands tragiques, si notre théâtre avait joui, tout de suite, de la même liberté que celui de Shakespeare). Aucune cruauté, cependant, chez M. Duhamel. La bonhomie la plus indulgente au contraire. Il faut lire les pages où il montre les différents effets d'une audition de

Bach sur les invités de Joseph, pour se convaincre comme il sait avec équité, et la finesse la plus nuancée, rendre à chacun son dû. Quel art que le sien, « sans rien qui pèse ou qui pose »! Quelle variété dans l'unité! C'est merveille de voir combien d'éléments nouveaux il peut incorporer à son style en demeurant classique.

En dépit de la fiction qui faisait de lui un Français, c'était un Russe — comme je l'ai dit — que M. Henri Troyat avait peint dans *Faux Jour,* son premier roman. En attendant qu'il choisisse ses modèles parmi nous, c'est, comme il est bien naturel, dans ses souvenirs de jeunesse, ou dans ceux de son hérédité même, que cet écrivain, slave d'origine, est obligé de puiser d'abord. Aujourd'hui encore, dans *Le Vivier,* son nouveau récit, c'est un personnage de la famille des héros de Dostoïewsky et de Tchekhov qu'il nous présente. Il a beau le placer dans une villa de la banlieue parisienne (autour de laquelle, d'ailleurs la vie de la capitale ne fait qu'une rumeur vague et lointaine), nous ne le prenons à aucun moment pour un des nôtres. Ce garçon de vingt ans qui se prénomme Philippe a été recueilli, à la suite d'une maladie, par une vieille dame, Mme Chasseglin, et il est entré dans son état de convalescent, comme un poisson dans l'eau. Se laisser choyer, voilà désormais sa seule ambition. Cette confortable existence cloîtrée, il la veut définitive. Est-il paresseux ou aboulique, ou l'un et l'autre? On ne saurait dire exactement, car sa sensualité se mêle de lâcheté, et c'est avec une volonté et une ingéniosité actives qu'il tresse, chaque jour plus étroitement les barreaux dorés de sa cage. Que l'occasion s'offre à lui de fuir avec une jeune fille, il préférera rester auprès de sa bienfaitrice qui fait des « patiences » et poursuivre, sous la soupente de la villa, ses mornes amours ancillaires... Parlera-t-on, ici, de cas pathologique? Mais non; car Philippe, quelque larvaire que soit sa personnalité, nous paraît parfaitement normal. Il est agréable, socialement parlant, séduisant même, de surcroît — et ce charme est un trait de caractère qui achève de déceler son origine. M. Troyat ne démonte pas les ressorts cachés de son héros misérable. Pas davantage n'analyse-t-il les effets de l'influence que celui-ci exerce sur son entourage. Il nous laisse deviner les

transformations qui s'accomplissent en profondeur sous les apparences de la vie la plus animale, et il réussit à nous donner l'impression de la vérité. C'est un vrai romancier que le jury du Prix Populiste a couronné l'an passé.

Voilà, certes, avec **Le Bonheur des tristes** par M. Luc Dietrich, un livre d'une réelle originalité, mais dont on ne saurait goûter le charme insolite sans faire litière de bien des convenances ou des préjugés. Il est cynique, en effet. J'ai pensé, d'abord, à Charlot en voyant vivre le héros de M. Dietrich mais ce gobe-lune, à la fois candide et clairvoyant, a ceci de particulier qu'il sait, partout où le sort le place, découvrir le bonheur; et, en quête de pureté, embellir les pires laideurs en posant sur elles un rayon... Tout, autour de lui qui s'appelle Luc comme l'auteur, se dissout dans la lumière. Il a avec un peu de l'inaltérable bonté de Jésus, quelque chose de son humeur divine... Jésus? Non, François d'Assise. Luc aime, il est vrai, à l'exemple du *povero,* les fleurs et les bêtes dont on ne voit pas qu'il soit question dans les Evangiles. Mais il a passé par Sinope, la patrie de Diogène, comme on sait. Il faut le voir, au milieu d'ouvriers agricoles, se complaire dans sa crasse quand la fille du maire le harcèle d'agaceries, pour comprendre qu'il fait, de ce qui est sale et sent mauvais, l'attribut même de la matière. Son esprit plane au-dessus des misères inséparables de la servitude terrestre. Mais il juge; tout de suite prêt, d'ailleurs, à se dépouiller de son sens critique aussitôt qu'il aime. Ce besoin d'amour qui le dévore, il trouve à l'assouvir en sa mère, sorte d'être immatériel, indulgent et doux qui s'empoisonne lentement de laudanum... Luc connaît ses faiblesses; il ne les cache pas non plus. Elles sont liées à sa condition d'homme. Sans sa bienheureuse tristesse, il ne serait qu'un égoïste, comme les autres. Elle le garde de la bêtise et de la cruauté. C'est assez du mal qu'il fait par inadvertance... Il y a dans ce roman, dans cette biographie, plutôt, où tout est allusion, où rien des circonstances de la vie de Luc n'est clairement expliqué, le plus singulier, le plus savoureux mélange de bouffonnerie et de poésie. Cela débute dans un asile d'aliénés et s'achève dans la rue... Tout n'est pas d'égale valeur, sans doute, (quelque « littérature » se mêle parfois à l'émotion

la plus vraie) et les chapitres intitulés *L'horloge vissée, La fiancée de Saint-Georges, Le pain de la terre* m'ont paru les plus remarquables; mais rien n'est indifférent. M. Dietrich est assurément quelqu'un.

Une revue de jeunes, « Les cahiers d'art et d'amitié », publiait dernièrement — avec une préface de M. H.-R. Lenormand — un éloge de Mme Andrée Sikorska. Ils étaient huit écrivains des deux sexes à célébrer dans ces pages le talent de la romancière de *Marie Maréchal* qui n'a pas atteint l'âge, cependant, où de se voir ainsi tresser des couronnes semble la chose la plus naturelle du monde... Je crois comprendre la raison de la sympathie que, si jeune encore, inspire à la jeunesse Mme Sikorska : c'est une insurgée. L'âme de Lélia revit en elle. Mais au lieu d'un romantisme de caractère métaphysique, c'est un pessimisme d'essence réaliste qui inspire sa révolte. **Anges de proie,** son nouveau roman, confirme l'impression que l'on recueillait de ses précédents livres : Mme Sikorska n'est pas tourmentée par un idéal impossible. C'est sur terre qu'elle place le bonheur, et c'est la sottise et la méchanceté sociales qu'elle accuse de nous empêcher d'en jouir. Ici, contre la tyrannie d'un milieu familial de province odieux, sous le voile de vertu dont il s'enveloppe hypocritement, une jeune femme se débat qui ne trouve de refuge que dans l'art. Après sa mort, car elle se trouve acculée au suicide, le flambeau sacré qu'elle aura laissé tomber sera ramassé par un nouvel être de son espèce... « Les chiens aboient... ». Mais quels chiens — et quelles chiennes! Mme Sikorska a-t-elle connu les hommes et surtout les femmes qu'elle peint? Je le crois, à l'âpreté de la rancune qui perce sous son ironie. Aucune des laideurs de la bêtise ne lui échappe. Mais dans son indignation ne flétrit-elle pas « la fausse monnaie à l'égal de la bonne »? On lui pardonne d'être injuste à cause de la générosité, du caractère si juvénile qui l'inspire.

M. Jean Martet se tient à la limite du roman et de l'histoire dans **Le Procureur de la Lanterne** où il évoque, en une suite de tableaux, la vie de Camille Desmoulins. Une légende à la création de laquelle la pédagogie de la Troisième République a largement contribué, a fait de ce journaliste sans génie

une manière de martyr... On s'est attendri non seulement par politique, mais de bonne foi, sur le benjamin de la Révolution (Michelet, Claretie, Lenôtre), en partie, je crois, à cause de sa femme, la « touchante » Lucile, et de leur enfant au berceau... M. Martet a le mérite de rétablir, ici, la vérité. L'homme n'était pas bon, mais vain et cruel, à cause du vautour — l'envie — qui lui rongeait le foie. Affligé de lâcheté physique, de surcroît, il fait paraître, par comparaison, sinon plus sympathique, du moins plus imposante la figure de Danton. *Arrivé,* il s'encanaille; entraîne à sa suite Lucile qui se laisse corrompre. Triste spectacle! Mais qui a dit que les révolutions étaient les crises d'exhibitionnisme des peuples? Lucide, alerte, nerveux, le récit de M. Martet est à lire.

M. Maurice Bedel se fait de la France une idée charmante, mais à la fois trop légère et trop confortable, à mon sens. Pour caractériser notre pays, il préfère l'alouette au coq. **L'alouette aux nuages,** c'est son clair génie obscurci par la politique — la politique des politiciens, cela va sans dire. Ceux-ci, M. Bedel les incarne en un certain Merland qui aime mieux palabrer au café qu'assister aux séances de la Chambre, sauf les jours où il faut voter contre le gouvernement... Il y a de jolies scènes dans le conte satirique de M. Bedel, mais on lui voudrait plus de mordant. A défaut du rire éclatant de Rabelais, il faudrait le sourire amer de Swift pour « châtier » les mœurs d'aujourd'hui — et M. Bedel qui est optimiste, a l'air de s'amuser. Avec son tempérament il devrait n'exercer sa verve qu'aux dépens de questions moins graves que celle de l'incapacité des hommes qui nous gouvernent. Mais n'est-ce pas un signe des temps qu'on voie, comme au XVIIIe siècle, les institutions tournées en ridicule par les auteurs les plus aimables ou les plus mondains ?

Sang et Lumières est un livre bien fait, et je me garderais de reprocher à M. Joseph Peyré son habileté s'il l'avait mise au service de l'originalité. Mais ce roman, qui se passe au delà des Pyrénées et oppose à un brave et chevaleresque torero — il est vrai fataliste — une jolie fille, cruelle et fantasque, qui le réduit en esclavage, ne nous révèle rien que nous ne sachions sur le drame de la passion malheureuse et des mortelles courses de taureaux en Espagne, — selon la tra-

dition... On ferme le livre de M. Peyré ému, très ému même; puis cette émotion dissipée on pense à autre chose.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Marcel Boll: *La chimie au laboratoire et à l'usine, dans la nature et dans la vie*, Larousse. — *L'oxygène, ses réactions chimiques et biologiques*, rapports et discussions du V[e] Congrès de chimie de l'Institut Solvay, Gauthier-Villars.

Pour le mathématicien Jacques Hadamard, il n'y a qu'une seule définition de la culture : « C'est l'entraînement de l'esprit à la pratique du jugement et du raisonnement; c'est le développement de l'esprit, en vue de le rendre apte à mieux comprendre toutes choses ». Si nous reprenons aujourd'hui cette phrase — toute d'actualité, hélas! par suite de la déformation revendicante de certains spécialistes — c'est que la chimie est à la fois une des plus légitimes préoccupations de l'esprit humain et une des plus hermétiques... Il ne nous en a paru que plus urgent de faire rentrer cette science dans la mentalité de « l'honnête homme » contemporain.

Les difficultés, que la chimie oppose aux profanes, sont de deux ordres : d'une part, la multitude des faits de détail, qui lasse à la fois l'attention et la mémoire; d'autre part, l'obligation d'abandonner le vulgaire « langage grammatical », puisque la moindre *formule* ne pourrait être remplacée que par deux ou trois lignes d'explication numérique.

A ces deux maux, qui rendaient la chimie « invulgarisable », j'ai tenté d'apporter deux remèdes dans le petit ouvrage **La chimie au laboratoire et à l'usine, dans la nature et dans la vie.** D'une part, faire un choix sévère, permettant de réduire les exemples au strict minimum (1); d'autre part, considérer cette science comme une sorte d'*espéranto*, rigoureusement logique et ne comportant qu'une centaine de mots. La belle affaire! Car tout cela peut s'apprendre familièrement, en partant des faits de la vie quotidienne et en approfondissant, du même coup, les merveilles de la microphysique.

(1) Tous ceux qui ne facilitaient pas la compréhension des lois générales ou qui ne présentaient pas un immense intérêt humain ont été impitoyablement passés sous silence.

Voici l'ordre dans lequel sont exposées ici les idées maîtresses de la chimie :

Les corps purs, objet propre de la chimie;

Les corps simples (variété peu intéressante de corps purs);

Les éléments;

Atomes et molécules;

Les électrons et la valence;

L'énergie chimique et ses transformations;

L'air et le feu (combustions et explosions, chauffage et force motrice, respiration);

L'eau et la voie humide (acidoalcalinité, oxydoréduction, les fonctions chimiques);

Essais et analyses (rôle des laboratoires et des expertises);

Vitesse de réaction et catalyse;

Les synthèses chimiques (fixation des gaz de l'air, engrais, matières tinctoriales, parfums et saveurs, médicaments, poisons, stupéfiants, gaz de combat);

L'état colloïdal;

Les confins de la chimie : lipides, glucides, protides (matières amylacées et cellulosiques, poudres et explosifs, matières plastiques, les fermentations, hormones et vitamines, le problème alimentaire, la chimie et la vie).

Programme formidablement vaste, qui ne peut être traité qu'avec la stricte discipline à laquelle j'ai déjà fait allusion. Le texte est éclairci par 250 figures (toutes au trait) et une vingtaine de tableaux. Un index alphabétique de douze pages (répétons-le : nous nous sommes limité à l'essentiel) permet de trouver sans peine un renseignement quelconque (2). Toute l'histoire de la chimie est résumée dans des notes biographiques, en quatre pages. Cet appendice comporte en outre des indications bibliographiques (sur les ouvrages qui peuvent compléter cette première initiation), des données sur les transmutalons, et enfin des tables de constantes sur les prncipaux éléments (23 sur 92) et sur les principaux corps purs (35 sur 250.000).

§

Sur 300 pages de l'ouvrage mentionné, une trentaine parlent de l'oxygène. Dans le gros *Traité de chimie minérale*

(2) Dans cet index, l'hydrogène est renvoyé à 58 pages différentes...

(de Paul Pascal et Paul Baud, Masson), sur onze mille pages, l'oxygène en couvre une centaine. Et voici que viennent de paraître les actes du cinquième congrès de chimie de l'Institut Solvay (3), sous le titre **L'oxygène, ses réactions chimiques et biologiques** : trois cent cinquante grandes pages de précisions nouvelles sur « l'air et le feu », pour reprendre ces vocables d'un savoureux archaïsme. Nous nous contenterons d'en extraire quelques idées essentielles :

Le passage d'une combustion tranquille à une explosion se fait d'une manière continue, mais une variation de température de quelques degrés, une variation minime dans la composition du mélange des gaz réagissants, quelques millimètres de mercure de plus ou de moins pour la pression, séparent le domaine de la réaction faible (ou pratiquement nulle) de celui de l'explosion (p. 24). (Max Bodenstein, professeur à Berlin, qui insiste par ailleurs sur l'importance des réactions successives ou réactions « en chaîne »).

M. Wieland, professeur à Munich, s'occupe de l'oxydation par le corps simple oxygène et insiste sur ce fait que « la faible vitesse des processus d'autoxydation est la garantie de la vie sur la Terre ». W. A. Bone, professeur à Londres, traite des combustions en phase gazeuse, sans négliger ce qui se passe dans les moteurs à explosion; la chimie s'est enrichie récemment de la découverte des *radicaux libres*, comme l'oxhydryle (pp. 157 et 159) et le méthylène (p. 209). La communication de Charles Dufraine, professeur à l'Ecole de Physique et de Chimie de Paris, offre l'intérêt primordial de nous rendre accessible le mécanisme de la respiration : l'oxydation *réversible* de certains hydrocarbures (dits *rubènes*) se réalise « dans des conditions bien plus commodes que sur les énormes molécules des pigments naturels, si peu maniables et si compliqués » (p. 209). Un autre Français, René Wurmser, met au point le problème des oxydoréductions, dont nous avons déjà parlé (4) :

Le maintien de la vie, au moins en ce qui concerne la réparation de sa substance, apparaît comme le résultat d'une compétition

(3) Le dernier Congrès de *physique* (*Structure et propriétés des noyaux atomiques*) a été précédemment examiné (*Mercure de France*, 15 septembre 1935, pp. 586-591).

(4) *Mercure de France*, 15 novembre 1931, pp. 163-164.

entre les oxydations, qui se font aux dépens d'autres sortes de molécules, c'est-à-dire qui constituent les oxydoréductions (p. 257).

A propos des « ferments transporteurs d'oxygène », O. Warburg, professeur à Berlin, rappelle le rôle des degrés d'oxydation du fer dans la respiration; puis O. Meyerhof, professeur à Heidelberg, traite du fonctionnement des muscles (5) :

Ce qu'il y a de particulier dans les oxydations du muscle, c'est qu'elles constituent la source d'énergie nécessaire au travail des êtres vivants. Mais cette énergie ne se transforme pas directement en travail mécanique. Elle se transforme d'abord en énergie chimique correspondant aux réactions de dédoublement, qui assurent, d'une manière encore inconnue aujourd'hui, les changements de tension et de longueur du muscle au cours de la contraction (p. 337).

On se rend compte de l'importance — individuelle et sociale — de ces récents problèmes; est-ce que les petits d'hommes perdront indéfiniment leur temps à déchiffrer l'Histoire de Tite-Live ou les *Métamorphoses* d'Ovide? Quand renoncera-t-on à une spécialisation prématurée dans la philologie antique ?

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

La science sociale et Remy de Gourmont. — La politique sociale et le Trocadéro.

Puisque le *Mercure* a eu l'heureuse idée de commémorer **Remy de Gourmont** pour le vingtième anniversaire de son décès, je voudrais ajouter mon humble pierre à son monument en disant quelle était son attitude vis-à-vis de la science sociale.

Il ne l'ignorait pas (ignorait-il quelque chose?), mais il n'y croyait pas beaucoup. « On dit que la sociologie est une

(5) Indiquons ici les imperfections de présentation de ces rapports, très inférieure à celle des congrès de physique: manque de cohésion, insuffisance d'explications (pp. 16, 17, 113), erreurs de traduction: par exemple, comment ne sait-on pas que clivage (pp. 340, 343) n'a rien de commun avec le mot exact de décomposition (p. 344)? Les symboles et abréviations auraient dû être révisés avec soin: on eût ainsi évité d'écrire (pp. 5, 8, 11,...) « kilogramme par calorie » au lieu de *grande calorie*!

science », a-t-il écrit quelque part (*Masques*, II, 148), et cette façon de s'exprimer n'implique pas grande foi. C'est peut-être qu'il ne l'avait pas assez pratiquée. Il avait fait un peu de droit et un peu d'économie politique pour passer sa licence comme tout le monde, et il avait survolé — alors de quelle aile puissante! — les histoires et les géographies, mais d'un peu trop haut pour bien voir et bien comprendre comme un Montesquieu ou un Taine. Il n'aimait pas d'ailleurs les esprits systématiques et puissants comme justement Taine et Montesquieu. C'est qu'au fond les peuples l'attiraient moins que les hommes et qu'aucune civilisation ne lui semblait balancer en intérêt un simple cerveau d'individu; mais croyait-il même à la civilisation? Il vivait dans le relatif et ce mot civilisation devait lui sembler, un peu comme à Montaigne, une grande piperie.

C'est qu'à vrai dire, Gourmont était le contraire du sociologue. Il ne se plaisait qu'à dissocier les idées, et la société humaine ne vit que d'idées et de sentiments associés. Il avait horreur de la discipline et aucun groupe ne peut vivre sans règle, les sociétés se hiérarchisant d'après la quantité, générale ou sporadique, et la qualité, consentie ou imposée, de cette discipline. Il vivait dans le relatif et même dans le négatif, et la société humaine, Comte l'a dit, est quelque chose d'essentiellement positif. Il se mouvait dans le paradoxe comme une salamandre dans le feu, et ne se doutait pas que les corps sociaux vivent de certitude et de sincérité et non de feinte ou de jeu, encore moins de scepticisme. Il poussait la taquinerie jusqu'à traiter le patriotisme de joujou (oui, je sais, le patriotisme de parade, mais la pente est glissante), et à déclarer que la délivrance de l'Alsace-Lorraine ne valait pas la peine qu'il levât le petit doigt, ce fameux petit doigt qui lui servait à secouer la cendre de sa cigarette, ce qui, à prendre le dire au sens précis, aurait été une sottise, une folie, et une chose abominable, si ce n'avait été une simple boutade d'homme impatienté, mais il ne faut pas s'impatienter sur certains sujets, et il faut s'abstenir de certaines boutades, parce qu'il y a des fous, des criminels et des idiots qui vous écoutent bouche bée. Et pour prendre un exemple moins brûlant, il n'a jamais

rien compris à la religion qui est la grande force associationniste, exaltante, moralisante (mais il se croyait l'ennemi de tout cela!) des sociétés humaines, il n'a vu en elle qu'un frein à la frénésie sexuelle et comme la bagatelle était pour lui d'une immense importance(qui donc l'a défini un phallus pensant?), il a criblé des dards les plus acérés toutes ces empêcheuses de danser en rond, sans se douter qu'elles étaient bien autre chose que ça et qu'au fond leur crainte de l'excès sensuel et stérile n'est qu'un hommage rendu à la plus grande encore importance de la prolifération dans la nature et de l'amélioration morale dans l'humanité.

Remy de Gourmont est de ceux à qui l'on doit la vérité, et c'est pour cela que je viens de parler ainsi, mais on se tromperait si l'on voyait dans ce qui précède un sentiment de défaveur personnelle. Lui et moi nous nous aimions, estimions et respections. Je lui sais un gré infini des éloges qu'il a bien voulu me donner, notamment dans le livre II des *Masques* et à mon tour, je l'ai toujours mis parmi les esprits les plus hauts de son époque. Il n'y a pas si longtemps que *l'Intermédiaire* ayant posé la question: Quels sont les douze génies d'entre les deux guerres? j'ai mis Gourmont dans leur douzain. Je le tiens pour l'intelligence la plus étincelante et ensorcelante que nous ayons connue et je crois qu'on pourrait extraire de son œuvre (pourquoi Marcel Coulon ne se chargerait-il pas de ce gros et captivant travail?) un *Dictionnaire philosophique* à faire pâlir celui de Voltaire. Et il a eu la chance, comme Voltaire, de donner un jour, en se jouant, un petit conte d'idées à défier les âges. Toujours on relira avec délices *Candide* et toujours on ouvrira pour s'aguerrir contre le paradoxe cette *Nuit au Luxembourg*, que même les croyant, transposition faite dans le rêve, pourront librement admirer. Mais alors, pourquoi Remy de Gourmont n'aurait-il pas ses limites puisque Voltaire a les siennes? Et pourquoi lui tiendrait-on rigueur de ses paradoxes puisqu'on pardonne les siens à Joseph de Maistre?

De la science sociale relèvent, aussi bien que les grands principes doctrinaux, les petites applications de détail. A tout instant, alors, surgissent de ces singularités à propos de quoi la terrible verve de Remy de Gourmont se serait donné libre

carrière. En voici une. Nous vivons dans un temps qui se fait gloire de bien des choses: que tout s'y passe au grand jour, que rien ne se soustrait à l'opinion publique, qu'aucune grosse sottise ne peut se commettre parce qu'on la verrait venir et qu'on l'arrêterait avant qu'elle puisse se produire, qu'il est tout à fait impossible à une bande de sots de démolir quelque chose que personne ne voudrait voir disparaître, et alors une fois que tout cela est bien admis, bien incontesté, se dresse la question du **Trocadéro!**

Voilà un monument admirable qui était une des merveilles de Paris, aussi beau dans son genre que le Louvre ou Notre-Dame dans le leur, et qui avait encore sur eux l'avantage de constituer un des fonds de décor les plus prestigieux de notre capitale. Il y avait trois ponts (Alexandre-III, Invalides, Alma), sur lesquels on ne passait pas sans un cri d'admiration à voir ce beau palais se détacher sur le soleil couchant avec ses pittoresques minarets, posé de trois quarts comme l'Arc de Triomphe au bout de l'avenue de l'Impératrice (pourquoi ne pas lui avoir restitué ce beau nom à l'armistice? le maréchal Foch aurait été le premier à applaudir). Du pont d'Iéna, l'aspect de face du Palais était non moins beau, cette puissante rotonde cimée d'une figure ailée se reliant d'une façon si harmonieuse aux deux vastes galeries semi-circulaires, avec son péristyle qu'on avait malheureusement aveuglé, mais auquel il aurait été si facile de rendre le jour et l'air, au-dessus ces deux tours orientales, au-dessous cette succession de vasques et cascades descendant vers la Seine, ornées de très belles statues d'animaux, le rhinocéros, le taureau, etc., tout cela formant un ensemble décoratif tel que peu de capitales pouvaient en montrer un semblable... Or tout cela va disparaître!

Oh! je sais bien que quelques jobards avaient accoutumé de ricaner devant ce chef-d'œuvre comme devant le Sacré-Cœur, cet autre chef-d'œuvre, moins original d'ailleurs que le Trocadéro (Davioud ici l'emportait sur Abadie). Mais depuis quand les jobards font-ils la loi en art monumental? Même en supposant que ce Trocadéro ne fût pas ce que je dis, ne fallait-il pas le respecter comme un spécimen de l'architecture « Exposition de 1878 »? Qu'on ait démoli la Galerie

des Machines de 1889, soit! Elle masquait la noble façade de l'Ecole militaire, et n'avait d'ailleurs pour elle que son piètre mérite de grand hangar métallique, mais le Trocadéro, l'admirable Trocadéro, le démolir parce qu'il date! Alors, tous les monuments de Paris auraient dû être démolis, parce que tous, un jour, ont daté. Et plusieurs ont failli l'être. C'est un miracle si la merveilleuse Tour Saint-Jacques est encore debout!

Or, et c'est ici que je rentre dans mon domaine de la science sociale et plus spécialement de la politique, cette lamentable décision de la destruction du Trocadéro a été prise par un petit groupe de sots, de cuistres et d'épiciers sans que le public ait été alerté. On l'a même endormi assez habilement en disant, au début, qu'il s'agissait de le camoufler, ou seulement de le masquer: après l'Exposition on devait briser le masque et le palais aurait reparu. Puis, un beau jour, on apprit que le Trocadéro serait éventré, et la rotonde centrale avec ses beaux minarets byzantins remplacée par un trou béant. Le trou béant semble être le dernier cri, la suprême trouvaille géniale de nos architectes. Jusqu'ici, dans les services sanitaires de la Ville de Paris, le trou béant (il est vrai en d'autres lieux) valait aux propriétaires d'immeubles des réprobations et même des amendes; maintenant, il vaudra à ses auteurs non pas un fauteuil à l'Académie des beaux-arts (je crois qu'ils l'ont déjà!) mais quelque plaque ou quelque cordon. C'est bien le moins, pour un trou béant!

Cette histoire de l'Exposition de 1937 est inénarrable. Qu'en avait-on besoin? On avait eu la Coloniale de Vincennes, féerique, et la Décorative des Invalides, très originale. A quoi bon une nouvelle qui, d'après les vues qu'on nous a révélées, sera d'une médiocrité désolante? Déjà, les deux pavillons d'angle entourant le trou béant, dont le *Journal* a donné les silhouettes, sont lamentables, et l'on se demande comment des architectes membres de l'Institut ont pu accoucher de tels navets. Cette Exposition de 1937, personne n'en voulait, mais il fallait donner du travail aux chômeurs, et alors vlan! on a démoli le Trocadéro. Le seul espoir des gens de goût, c'est que, puisqu'il y aura encore des chômeurs après, vlan! on le reconstruira.

Mais pour le jeter bas, avec quelle habileté on s'y est

pris! Personne n'a été consulté. On n'a pris l'avis, sauf erreur, ni de la Société du Vieux Paris, ni de celle de Protection des paysages, ni des Sociétés d'urbanisme, ni des Sociétés d'art ou de littérature. Le coup a été monté en catimini entre les organisateurs et les administrateurs, les bureaucrates et les architectes (je m'abstiens de tous noms propres), et on s'est contenté d'obtenir l'autorisation du Conseil municipal. Hélas! on sait ce qu'est cette assemblée politicienne! Un jour où je demandais au grand président Adrien Mithouard combien il y avait d'honnêtes gens parmi ses 80 ouailles, il réfléchit un moment et me répondit: « Cinq ou six. »

Et voilà comment, pour plaire à une bande de Topaze, d'un côté, et à une camarilla d'entrepreneurs d'ateliers nationaux, de l'autre, haletants à des perspectives de pluies d'argent, de rubans, de rosettes, etc., on démolit le pauvre beau palais et on le remplace par un trou. Ah! dès maintenant, qu'on organise une souscription monstre pour demander qu'on le bouche, ce trou et qu'on reconstruise le merveilleux Trocadéro tel qu'il était!

HENRI MAZEL.

FOLKLORE

Adolf Spamer : *Die Deutsche Volksunde*, en collaboration avec plusieurs auteurs; 2 vol. de 632 et 508, plus 86 pages, ill. de nombreuses photos, Leipzig, Bibliographisches Institut, gr. 8°.

Adolf Spamer, l'un des meilleurs folkloristes allemands, a groupé un certain nombre de collaborateurs dont la plupart se sont acquis déjà un nom dans notre science, pour rédiger un ouvrage de vulgarisation sur le **Folklore Allemand** qui comprend deux volumes, l'un de texte, et l'autre d'images. Par suite de la tendance nouvelle, les caractères sont gothiques, alors que la tendance antérieure avait été, dans les ouvrages de ce genre, y compris la *Zeitschrift des Vereins fuer Volkskunde*, d'employer les caractères latins. Je suis persuadé, certain même, que ce petit détail ôtera à l'ouvrage une grande partie de son public international.

Spamer lui-même a traité de la nature et des buts du folklore; la confusion est faite ici, contre laquelle s'éleva feu Saintyves, entre la science et les utilisations nationalistes du

folklore, bien qu'on puisse dire que dans les pays slaves et balkaniques, par exemple en Perse, dans l'Inde et ailleurs en Orient, notre science puisse servir légitimement à empêcher l'assimililation psychique collective malgré l'uniformisation de la civilisation technique. Importante est (p. 15) la constatation que les instituts de recherches locales ne valent que selon les individus qui en assument la direction responsable. C'est la même chose en France et sans doute ailleurs.

La répartition des matières dans le volume de texte, à laquelle correspond celle des illustrations du deuxième volume dans la limite des possibilités, ne me satisfait pas entièrement; dans le *Manuel de Folklore français* que je prépare, j'en ai adopté une autre; celle de Hoffmann-Krayer pour la Suisse est différente encore. On a l'impression que Spamer a été ici l'esclave des disponibilités de collaboration; car beaucoup de bons savants autrefois regardés comme allemands ont, pour des raisons connues, été éliminés.

La liste des sujets traités dans les divers chapitres montre leur caractère disparate; pour certains d'entre eux, il a fallu faire appel à des savants d'autres nationalités que l'allemande. Il me semble que ce système des collaborations multiples, qui est parfait pour une encyclopédie comme la *British*, *l'Italiana*, notre *Grande* du XIX[e] siècle et d'autres, présente des inconvénients quand on veut donner un tableau d'ensemble d'un peuple ou d'un sujet entier. Les quatre volumes des *Français peints par eux-mêmes*, qui répondaient à une tentative parallèle, au temps des physiologies sociales, montraient déjà, il y a près de cent ans, le danger de cet écueil.

Mais il n'empêche que ces deux volumes sont un progrès considérable si l'on se place au point de vue de la vie populaire allemande et du grand public qui ne se rendait pas compte de sa propre variabilité, ni de la richesse de ses arts localisés. Voici les titres des chapitres :

Nature et buts du folklore (Spamer, Berlin);
Histoire du folklore allemand (Georg Fischer, Dresde);
Folklore et ethnographie (Haberlandt junior, Vienne);

Folklore et histoire des établissements ethniques (Helbock, Berlin);
Racines préhistoriques du folklore (Schuchardt, Berlin);
La croyance populaire (Pfister, Wuerzburg);
Coutume et observance (Mackensen, Riga);
La médecine populaire (Marzell, Gunzenhausen);
La langue populaire (Maurer, Erlangen);
La légende populaire (von der Leyen, Cologne);
Les formes du trésor raconté populaire (Wesselski, Prague);
Les contes (Ranke, Breslau);
L'énigme populaire (Panzer, Heidelberg);
La nature et les voyages de la chanson populaire (Hansen, Berlin);
La chanson populaire dans la communauté populaire (Kœpp, Berlin);
La musique populaire (Gniza, Dresde);
La danse et le jeu populaire (Hansen, Berlin);
Le théâtre populaire [Moser (?)];
Les lectures populaires (Gœrner, Leipzig);
Les bases de l'art populaire allemand (Hahn, Berlin);
Le bois (Titz, Munich);
La poterie (Erich, Berlin);
Les textiles (Schuchardt, Berlin);
Les métaux dans l'art populaire (Pernt, Munich);
La maison allemande (Schier, Leipzig);
Les costumes populaires (von Geramb, Gratz);
Le folklore et le droit (von Kuensberg, Heidelberg);
Le folklore et l'éducation populaire (Freudenthal, Hirschberg, Silésie);
Le peuple et la religion (Koch, Giessen);
Le caractère populaire allemand (Waehler, Francfort-sur-l'Oder);
Les buts du folklore allemand (Fehrle, Carlsruhe);
L'organisation folklorique à l'intérieur et à l'étranger (Bellmann, Dresde).

L'étude de cette table est intéressante en ce qu'elle montre comment un certain nombre de sujets spéciaux ont été traités largement comme s'ils étaient généraux; et comment d'autres, qu'on s'accorde à reconnaître comme très importants, ont été laissés de côté. Ainsi, mettre la poterie ou les arts du bois sur le même rang que le conte populaire peut paraître exagéré, alors que supprimer le chapitre essentiel

sur ce qu'on nomme ordinairement la magie ou la superstition ne s'explique que difficilement.

Peut-être le choix a-t-il été influencé par les possibilités de l'illustration. Celle-ci est vraiment admirable : à la double page de photogravures correspondent des pages en regard d'explications détaillées, ce qui rectifie convenablement certaines généralisations un peu trop poussées dans le premier volume. Quelques planches en couleurs et des originaux tirés sur bois anciens (brochures, images, prières magiques, etc.), affirment l'exactitude de la documentation. Vu le public visé par le Bibliographisches Institut, auquel on doit déjà plusieurs beaux ouvrages de ce type, on doit admirer cette réussite. Et d'autant plus que la vie populaire française ne possède rien de comparable, ni d'ailleurs la vie populaire britannique, italienne, espagnole, alors que l'ancienne Autriche-Hongrie et l'ancienne Russie, plus tard la Hongrie et la Tchécoslovaquie, la Roumanie et même la Bulgarie, ont dans ce genre de très beaux monuments illustrés.

La vie collective a conservé en Allemagne des caractères plus primitifs qu'en France; cette tendance a grandement favorisé les grosses manifestations hitlériennes qui sont, elles aussi, du folklore: elles ont simplement « collossalisé » ce qui se passait au moyen âge dans toutes nos villes de France, de Flandre, et de la Rhénanie, et sont l'aboutissement des grandes manifestations romaines ressuscitées normalement par l'ère mussoliniste, elles-mêmes transformées aussi en vastes cérémonies papales. Si l'on évite de couper l'histoire par siècles, on constate cette pérennité et ces renouvellements de principe avec des moyens nouveaux. En ce sens, les deux volumes publiés sous la direction de Spamer dépassent le cadre spécial du folklore et permettent de comprendre certains faits actuels, à condition de chercher l'interprétation psychique de ces phénomènes spectaculaires. Feuilleter le tome II suggère toutes sortes de comparaisons avec le reste du continent européen et permet de discerner des identités humaines sous les variations locales.

Ce tome II se termine par une énorme bibliographie sur deux colonnes de 2.416 titres; elle est précédée d'un index sur quatre colonnes sur des auteurs cités et des sujets. Ces

accumulations de titres sont toujours encore à la mode et il y a des gens qui se font une renommée en juxtaposant ainsi des centaines de fiches. Mais si j'avais à étudier à fond le folklore allemand, je doute qu'une bibliographie de ce genre pourrait me servir; car tout y est mis sur le même plan, alors que l'article de quatre pages d'un vrai savant peut contenir plus de suggestions utiles qu'un gros volume de 600 pages dû à un vulgarisateur sans originalité. Je ne parle pas en théorie ici, mais par anxiété de trouver mieux pour mon *Manuel* et éviter aux autres la formidable perte de temps occasionnée par des listes sans discrimination.

D'ailleurs, les auteurs n'ont même donné qu'une sélection. Ils y ont mis l'Alsace, ce qui est naturel, puisqu'on y parle un dialecte allemand; mais les trois ouvrages indiqués, tous trois écrits en allemand, ne représentent pas, loin de là, la littérature sur le folklore de l'Alsace; on n'y trouve même pas signalé le bel album d'Aldolphe Riff d'après le Musée Alsacien de Strasbourg. De même la bibliographie pour la Suisse ne représente pas le vingtième de ce qui existe.

Quoi qu'il en soit, ces deux volumes constituent un monument en l'honneur du peuple allemand dont on voudrait bien avoir l'équivalent pour le nôtre. J'avais préparé un ouvrage de ce genre, mais ni Hachette, ni Larousse, ni de Gigord n'en ont voulu. Il vaudrait donc mieux cesser de nous moquer de nos voisins, dont la puissance de travail et de production reste la même, quelles que soient leurs transformations politiques.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Revue de Paris: le théâtre à Moscou; le public, les spectacles d'Occident accommodés pour servir à la propagande soviétique. — *Commune:* M. André Gide, Dieu et le bonheur. — *Mesures:* M. Max Jacob, sur Dieu et un suicide d'avare .— *Les Marges:* S.O.S. — Mémento.

M. André Pierre donne à **La Revue de Paris** (15 octobre) une étude fort intéressante sur « Les Théâtres de Moscou ». Ils prospèrent dans la capitale et dans l'immense U.R.S.S. aussi bien :

Moscou, qui comptait une dizaine de théâtres avant la révolution, en a aujourd'hui environ quarante, en dehors des clubs ouvriers

qui possèdent des salles de spectacle. L'U.R.S.S. a six cents théâtres avec des troupes permanentes d'acteurs professionnels; le nombre des acteurs affiliés au syndicat des artistes est de près de trente mille, dont seize mille acteurs dramatiques, deux mille trois cents chanteurs d'opéra et deux mille six cents danseurs. Enfin, les théâtres de l'Union soviétique jouent des pièces en quarante langues différentes.

Même aux galas de l'opéra moscovite, le public, vêtu de blouses et de robes simples où le blanc et les couleurs claires dominent, est le même à toutes les places. Les classes privilégiées ont disparu. Le luxe brille en scène.

On pourrait même dire que certains spectacles, renouvelés, offrent une somptuosité de costumes et de décors qui éblouirait les ci-devant de l'émigration. L'Opéra de Moscou peut rivaliser aisément avec ceux de Paris, de Londres et de New-York. Je ne pense pas qu'on puisse réaliser nulle part, par exemple, une mise en scène plus belle que celle du *Prince Igor.* L'artiste Fedorovski, spécialiste des grandes reconstitutions historiques, a donné un cadre magnifique aux célèbres danses polovtsiennes que danse le corps de ballet avec une frénésie incomparable. C'est à lui que l'on doit aussi les décors nouveaux de *Sadko,* qui évoquent les églises et les palais de Novgorod, ainsi que le royaume féerique du Roi des Mers.

Le public de l'ancien régime avait, on le sait, un goût très prononcé pour le ballet classique qu'entretenait à grands frais la caisse impériale. Le peuple qui remplit aujourd'hui l'Opéra est tout aussi friand des évolutions savantes des danseuses en tutu, et il applaudit frénétiquement les « étoiles » du corps de ballet. Les troupes de Moscou et de Leningrad possèdent toute une pléiade de danseurs et de danseuses dont les corps sont d'une souplesse extrême, d'une grâce incomparable. Interrogez les Moscovites: ils vous diront tous d'aller voir Messerer dans la danse au ruban du *Pavot rouge,* ou Ermolaïev dans le rôle du Marseillais des *Flammes de Paris,* cette curieuse fresque révolutionnaire où l'on assiste à la prise des Tuileries le 10 août 1792 et à la chute du pouvoir royal.

La propagande veille, partout active. *Lakmé,* en Russie soviétique, prend « par moments l'allure d'un réquisitoire contre l'impérialisme et le colonialisme anglais », observe M. Pierre. Il nous apprend aussi que :

dans ce pays révolutionnaire on a découvert ces derniers temps Scribe et Labiche. Scribe apparaît aux écrivains soviétiques comme

un excellent homme de métier, chez qui ils peuvent beaucoup apprendre. Quant à Labiche, qui amuse les foules, on le modernise parfois d'une façon curieuse. C'est ainsi que, sous la direction d'un Français, M. Léon Moussinac, *les trente Millions de Gladiator*, vieux vaudeville de 1875, est devenu une satire aiguë de l'esprit petit-bourgeois, sous le titre de *le Millionnaire, le Dentiste et le Pauvre*, au Théâtre Juif... L'action se passe en 1900 et non plus en 1875, parce que « l'année 1900, année de l'Exposition universelle internationale à Paris, a marqué le point culminant de la période ascensionnelle du capitalisme colonialiste et financier de la France à l'époque de l'impérialisme ». Les quatre actes sont fondus en trois. Un prologue, montrant l'arrivée de l'Américain Gladiator à Paris, avec la caricature d'une réception officielle, et d'une *Marseillaise* coupée de discours, puis un épilogue où l'on chante *la Carmagnole*, encadrent l'innocent vaudeville que ne reconnaîtrait plus le pauvre Labiche.

La *Carmen* de Bizet est une des œuvres « les plus populaires en Russie ». Au livret dont s'accommoda le musicien, on ajoute des épisodes tirés de Mérimée. On mime l'ouverture. On y voit une danseuse poignardée par un amant jaloux, des passages de « cavaliers magnifiquement harnachés », une course de taureaux. Celle-ci termine le spectacle :

> Le tableau était ravissant. Il fut plutôt gâté par le dénouement où la mise à mort du taureau fut en quelque sorte synchronisée avec la mort de Carmen : sur le côté de l'arène, dans l'ombre, Carmen applaudit frénétiquement le vainqueur Escamillo et, poussant un grand cri après le coup de poignard de don José, vint s'abattre sur le cadavre de la bête sanglante au moment où les chevaux allaient l'emporter.

Il existe à Moscou, depuis 1931, un Théâtre Tzigane, très florissant, à propos duquel M. André Pierre écrit :

> Outre son répertoire national, il a mis à la scène l'an dernier une *Carmen* qu'on pourrait appeler nationaliste. Cette fille du peuple y incarne toutes les vertus d'une race sauvage et fière traitée avec méfiance, sinon avec mépris, dans les pays d'Occident et que les bolcheviks prétendent avoir réhabilitée grâce à leur politique libérale envers les minorités de l'U.R.S.S.

§

Je citerai encore **Commune** (octobre). C'est en toute indépendance, abstraction faite de mes convictions intimes, pour

renseigner les lecteurs de cette rubrique sur l'évolution de M. André Gide, considérable dans notre plus aristocratique littérature, né de grands bourgeois, longtemps dilettante, curieux d'idées comme de sensations, quelque peu casuiste. Oscar Wilde lui conseillait naguère de n'écrire plus le mot: « je ». M. Paul Claudel l'eût volontiers conduit à une pratique rigoureuse du catholicisme. M. Gide écrit aujourd'hui : « Les nouvelles nourritures », lointaine réplique aux « Nourritures terrestres » de sa jeunesse, l'une des plus magnifiques parmi celles qui offrirent aux hommes les prémices d'une intelligence originale et cultivée. Les fragments soumis à la clientèle de *Commune* contiennent ces lignes sur Dieu :

Lorsque je considère et pèse ce mot Dieu que j'emploie, je suis forcé de constater qu'il est à peu près vide de substance; et c'est bien là ce qui me permet d'en user si commodément. C'est un vase informe, à parois indéfiniment extensibles, qui contient ce qu'il plait à chacun d'y mettre, mais qui ne contient que ce que chacun de nous y a mis. Si j'y verse la toute-puissance, comment n'aurai-je pas pour ce récipient de la crainte; et de l'amour, si je l'emplis d'attention pour moi-même, et, pour chacun de nous, de bonté? Si je lui prête la foudre, si j'attache à son côté l'éclair-glaive, ce n'est plus devant l'orage que je tremble et m'effraie, c'est devant Dieu.

Prudence, conscience, bonté, il ne m'est point possible d'imaginer rien de tout cela, n'était homme. Que l'homme, détachant tout cela de soi, imagine tout cela, très vaguement, à l'état pur, c'est-à-dire abstraitement, en façonne Dieu, il le peut; il peut même imaginer que Dieu commence, que l'être abstrait précède, et que la création soit motivée par lui, pour le motiver à son tour; enfin que le Créateur a besoin de la créature; car s'il ne créait rien, il ne serait plus créateur du tout.

Que ce dernier alinéa rajeunirait de plaisir l'Angèle des *Lettres* tant aimables, si elle pardonnait à son épistolier d'être passé de l'élite aux masses!

« Tout est possible, même Dieu », constata, un jour de gaîté, M. Ernest Renan.

M. André Gide ne parviendra jamais à la gravité totale ni à la candeur qui lui permettraient d'ajouter à son œuvre quelqu'une de ces parlantes images d'Epinal où la simplicité des lignes, des couleurs, des complaintes versifiées naïve-

ment, donne aux foules l'illusion du vrai. La multitude préfère les belles histoires (crimes, amours, sauvetages, héroïsme guerrier) aux plus brillantes dissertations des philosophes. Elle connaît les malheurs de Marguerite, fille-mère et infanticide. Elle chantonne « l'Air des bijoux ». Elle ignore la substance intellectuelle qui compose l'inégalable richesse des deux Faust. A l'âge des rêves d'avenir, entre 18 et 20 ans, quand l'étudiant, tout imprégné de l'odeur de colle des livres de classe, conquiert le monde vingt fois par jour, M. André Gide se promettait de devenir le Gœthe français, un « M. le Conseiller » des « jeunes », de génération en génération. Le « camarade Gide » risque fort de n'être compris que de la flatteuse minorité que ses meilleurs ouvrages séduisirent, quand il transpose en ces termes quelqu'un des motifs littéraires de *Paludes* ou des *Cahiers* d'André Walter :

Je reconnais que je me suis longtemps servi du mot Dieu comme d'une sorte de dépotoir où verser mes concepts les plus imprécis. Cela finit par former quelque chose de fort peu semblable au bon Dieu à barbe blanche de Francis Jammes, mais de guère plus existant. Et, comme il advient que les vieillards perdent successivement cheveux et dents, vue, mémoire et enfin la vie, mon Dieu perdit en vieillissant (ce n'est pas lui qui vieillissait, c'est moi) tous les attributs dont je l'avais revêtu naguère; à commencer (ou à finir) par l'existence, ou si l'on veut, par la réalité. Cessé-je de le penser, il cessait d'être. Seule mon adoration le créait. Elle pouvait se passer de lui; Lui ne pouvait se passer d'elle. Ce devenait un jeu de glaces, où je cessai de m'amuser quand j'eus compris que j'en faisais seul tous les frais. Et quelque temps encore ce reliquat divin tenta de se réfugier, sans plus d'attributs personnels, dans l'esthétique, l'harmonie du nombre, le *conatus vivendi* de la nature... A présent, je ne vois même plus trop l'intérêt d'en parler.

Mais, tout de même, ce que j'appelais Dieu, jadis, ce confus amas de notions, de sentiments, d'appels, et de réponses à ces appels qui, je le sais aujourd'hui, n'existaient que par et qu'en moi, tout ceci me paraît aujourd'hui, quand j'y songe, beaucoup plus digne d'intérêt que le reste du monde, et que moi-même et que toute l'humanité.

De la même plume qui raffine après avoir tant raffiné, provient cette parole qui engage magnifiquement son auteur :

Mon bonheur est d'augmenter celui des autres. J'ai besoin du bonheur de tous pour être heureux.

§

Dans **Mesures** (15 octobre), M. Max Jacob publie des *Poèmes mystiques* auxquels il ajoute de petites notes profanes. De ce qui précède, on peut rapprocher ces déclarations lapidaires :

Si tous les fleuves étaient de l'encre et tous les roseaux des plumes, ils ne pourraient écrire ce qu'est Dieu, ce que sait Dieu.

L'avare se suicide avec un revolver acheté au Marché aux Puces.

§

Tels sont les temps actuels, que M. Eugène Montfort, fondateur et directeur de la revue **Les Marges,** lance un S.O.S. très digne aux amis de cet excellent et courageux recueil, dans le n° du 10 octobre, le 222e de la publication parvenue à sa 32e année :

Les Marges traversent une passe difficile; nos lecteurs s'en seront aperçus en considérant la minceur de ce numéro. Nous étudions les moyens de continuer à paraître honorablement en 1936: cela ne sera point aisé. Nous faisons appel à toutes les bonnes volontés: qu'on nous procure des abonnements, de la publicité, des fonds. Que ceux qui ne veulent pas voir mourir *Les Marges* fassent quelque chose pour elles. Avez-vous une idée? Ecrivez-nous, 164, boulevard Montparnasse, ou téléphonez-nous: Danton 18-20.

Dans tous les cas, nos abonnés ne perdront rien. Si la revue poursuit sa publication sous un format moindre, ils recevront un nombre de numéros plus important pour les dédommager; si elle disparaît, la différence qui leur restera due leur sera remboursée.

S. O. S !

Mémento. — *La Nouvelle Revue Critique* (octobre) : Une note de M. Gaston Ferdière au début d'un article sur Jehan-Rictus parle « de gens à particule qui persistent à anoblir Rictus et à le considérer comme un des leurs ».

Erreur : Rictus lui-même a signé Randon de Saint-Amand et autre chose encore, outre le titre de baron (je crois), des lettres à Léon Bloy, communiquées par lui pour publication aux *Cahiers Léon Bloy*. Même au temps qu'il était anarchiste (inoffensif, d'ailleurs), Randon, futur Rictus, se réclamait d'une origine noble par sa mère qui lui avait été une marâtre et exerçait le métier de fille. Le bio-

graphe du poète trouverait, en consultant le *Figaro* des années 94 ou 95, un reportage sensationnel de Randon sur un projet d'enlever Mme Sadi-Carnot, de l'Elysée, pour la garder en otage, un anarchiste fameux devant passer aux assises pour y répondre d'un attentat.

Dans le même numéro, M. H. Orlier traite de « l'œuvre d'Edouard Estaunié »; M. L. Leluc, d'« Edmond Pilon, portraitiste » et M. L. Le Sidaner, du « nouveau livre d'A. Siegfried ». M. Jean Arabia publie un poème : « Requiem ».

Le Mois (septembre à octobre) : *** : « Paul Bourget, doyen des Lettres françaises ». — *** : « Un savant centenaire: le docteur Griffith Evans ». — *** : « L'âge du monde et la radioactivité. »

Europe (15 octobre). — Confucius : « La Conduite du lettré ». — M. L. P. Quint : « Proust et la jeunesse d'aujourd'hui. » — De M. J. Guéhenno, un bel article sur Henri Barbusse. Et sur l'auteur du *Feu*, ce livre d'un grand courage à l'époque où il fut écrit, des hommages de MM. Romain Rolland et J. R. Bloch.

L'Idée libre (octobre). — « Le mysticisme religieux », par M. Jean Cotereau.

Le Feu (septembre). — Fascicule consacré à « Léon de Berluc-Pérussis », à l'occasion du Centenaire de sa naissance.

Esprit (1er octobre). — Numéro spécial : « Pour un nouvel humanisme », avec une déclaration collective du groupe : « Notre humanisme ». On y peut lire : « Les débats spirituels qui nous divisent en dehors de cette action commune subsistent entre nous. Mais ils peuvent à peine se manifester librement dans les conditions de vie qui nous sont faites. L'urgence de la menace produit une sorte d'union sacrée dans la révolte. D'accord sur l'ennemi, nous le sommes sur les premiers combats: guerre au capitalisme, à l'esprit bourgeois, à la prolétarisation, à l'impérialisme spirituel des Etats et des techniciens, à la divinisation des forces productrices. »

Æsculape (octobre). — « Statues de la Vierge enceinte au Portugal » par M. le Dr A. Da Rocha Brito.

Les Primaires (octobre). — Editorial: « L'helléniste et les Primaires ». — *** : « Phobie du bleu ». — M. L. Trigaro: « Aperçus matérialistes ». — « Tableaux » par M. J. Le Guével. — M. R. Messac : « Chronique des Idées ».

Heures Perdues (octobre). — M. Jean Desthieux publie une belle lettre de Frantz Jourdain relative à Jean Baffier.

La Grande Revue (septembre). — « Solitude parmi les hommes », une nouvelle de M. L. d'Icard. — « Les deux conceptions du freudisme » par M. G. Buraud.

La Revue des Vivants (octobre). — Editorial: « Idées allemandes »,

en préface à un numéro consacré à l'Allemagne actuelle: l'inquiétude religieuse; la vie chère; ce que pensent les jeunes; diplomatie.

Le Rond-Point (1er octobre). — « Du pèlerinage en littérature » par M. Jean Loubes. — « L'insolence des palotins » par M. Henri Philippon qui, bravement, prend le parti de M. Francis Jammes contre la carence de la critique littéraire. — Poèmes de M. Marcel Martinet. — « Neel Doff » par M. J. Loubes. — « A. Latzko », par M. Henry Poulaille.

L'Emancipation paysanne (n° 1, octobre), « contre la guerre, d'où qu'elle vienne »; « Comment résoudre la crise agricole » par M. Jean Rouaud. — M. Miquel Senne écrit, justement: « Barbusse fut, en 1917, un moment de la conscience humaine! » — « La part de l'esprit » par M. Emile Guillaumin.

La Revue Mondiale (17 octobre). — « La parole du Président Lebrun » par M. André Vervoort. — M. A. Gérard: « Sainte-Beuve et le complexe de *Volupté* ».

Revue des Deux Mondes (15 octobre). — M. A. Chaumeix: « L'Europe et le drame éthiopien ». — Poésies de M. Fernand Gregh. — M. Marcel Bouteron: « Les candidatures de Balzac ».

La Vie (15 octobre): « Alfred Vallette et le *Mercure* », par M. John Charpentier.

Hippocrate (octobre): M. le Dr Kippel: « Hippocrate philosophe ». — « Le « pays de Garlande » va disparaître », par M. Henri Bachelin.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

L'embouteillage dirigé (*Le Figaro*, 22 octobre). — Le sadisme de la fausse nouvelle (*Le Journal*, 11 octobre). — Faut-il réduire les Anglais en esclavage? (*Gringoire*, 11 octobre). — Un communiqué de l'Association de la critique littéraire (Divers : octobre). — Les drames de la rue portés à l'honneur (Divers : octobre).

L'enquêteur qui allait demandant « un nom pour notre époque » trouverait dans **Le Figaro,** à quelques années de retard près, la réponse de M. Jean Giraudoux. L'auteur de *Bella* en effet, stigmatisant « les confusions de l'époque », s'élève plus spécialement contre ce qu'il appelle *l'Embouteillage dirigé.* Les mesures prises par nos édiles en vue d'étouffer les bruits de Paris ne satisfont pas M. Jean Giraudoux, qui ne voit pas dans la trompe d'auto la pire coupable, qui tient le bruit pour l'expression naturelle du trafic, et qui conclut que s'il y a du bruit dans Paris, c'est parce que l'es-

sentiel des décisions de l'Hôtel de Ville est « *une entreprise forcée d'encombrements* ».

Les villes paisibles ne sont pas les moins actives ni les moins peuplées, mais celles où toutes les automobiles de la ville ne sont pas convoquées à la même heure dans les quartiers centraux. Or, par une inconséquence pour le moins curieuse dans une agglomération dont le périmètre est relativement libre, notre Conseil ne prévoit guère qu'en son centre même les manifestations de Paris. Pas d'arrondissement central où l'électeur ne soit fondé, plusieurs semaines par an et quelquefois tous les jours, à poursuivre l'Hôtel de Ville pour trouble de jouissance et rupture de contrat. La plupart des expositions et des fêtes rebattent stérilement et ravagent pour des mois, à grands renforts de hangars et de jardinages dispendieux, le sol classé des Tuileries et du Cours la Reine.

« *L'embouteillage dirigé* », — et c'est par là qu'une telle dénomination convient à notre époque — s'étend fort au delà de la question. Est-ce que la presse par exemple ne donne pas cette impression que les événements, les faits, le Carnaval de Genève, la fin édifiante de M. Dufrenne, et toutes manifestations de la vie nationale et internationale débordent les dix ou douze pages des journaux, submergent le lecteur, et tirant ce dernier à hue, à dia — hier avec Rome, aujourd'hui avec Londres — achèvent d'embouteiller terriblement les loisirs qu'au gré du petit déjeuner il emploie à se faire une opinion? Il y a de bonnes raisons partout, s'il y en a partout de mauvaises, et l'homme-qui-lit, sollicité de toutes parts, investi à droite, bousculé à gauche, les feuilles dans la main, tient le manteau d'arlequin. La multiplicité des éditions augmente le jeu, la T. S. F. opère la liaison, les commentaires que le voisin, le camarade ne lui épargnent pas, et ses propres commentaires, font qu'il ne pense plus, n'agit plus qu'à travers les informations, les chroniques. Veut-il rompre l'embouteillage en achetant sa liberté au cinéma, voici les « Actualités », qu'elles occupent tout ou partie du spectacle. Et comment la Vérité sortirait-elle du puits sous les apparences du nudisme si fort à la mode, alors que tant de plumes, tant de feuilles l'habillent?

M. Jean des Vignes Rouges, dans **Le Journal,** a dénoncé

le Sadisme de la fausse nouvelle. Car la fausse nouvelle a sa part de l'embouteillage et pendant la guerre elle fleurit si aisément que le Dr Lucien Graux a pu lui consacrer tout un gros ouvrage.

« 1.000 morts, 5.000, 50.000! note M. Jean des Vignes Rouges. Catastrophe par-ci, cataclysme par-là, épouvante partout! » Et la rumeur publique va, court, vole et se gonfle. Ça nous rajeunit de vingt ans, lorsque, « au rapport des cuistots », on se passait des nouvelles sensationnelles et bouleversantes. Rien n'est changé dans le mécanisme psychologique des fausses nouvelles. Déjà même des personnes sages nous mettent en garde contre ces hallucinations collectives. Las! à peine avons-nous juré de montrer un esprit impitoyable que déjà nous quêtons de groupes en groupes un tuyau inédit. « L'Europe mobilise. »

On se rappelle les vingt-quatre heures au cours desquelles, pour ma part, j'entendis quelque cent fois ce propos : « C'est la guerre avec les Anglais. **Gringoire** a été saisi, un pamphlet d'Henri Béraud a provoqué une rupture définitive de l'entente cordiale. » Et des privilégiés se montraient le numéro, où on lisait :

...Jamais, à aucun moment, il n'y eut, de la part de notre peuple, la moindre sympathie pour les Anglais.

. . . .

On se demande si la paix de l'univers exige que sur tous les océans une flotte innombrable transporte, en même temps que les joujoux de la Vickers Co et les gentlemen de l'Intelligence Service, la glapissante cargaison des ladies à longs pieds et des fades puceaux d'Oxford.

. . . .

...Puisque je parle en mon nom et en mon nom seul, je dis que *je hais ce peuple!...* Je dis et je répète qu'il faut réduire l'Angleterre en esclavage...

Et cet article-bombe, tout chargé d'invectives, tomba au cœur de l'embouteillage avec une telle ardeur, qu'on put croire la guerre allumée.

§

L'embouteillage provoqué dans le domaine littéraire par le lancement de rentrée auquel s'attachent les éditeurs, côté

romans, en vue de l'attribution des prix de fin d'année — j'ai compté dix-sept volumes pour un seul courrier — et la multiplicité des livres en général, cet embouteillage est peut-être la raison qui fait qu'un auteur comme Francis Jammes ait été porté à manifester son mécontentement de ce que la critique, selon lui, ne rende pas assez compte de ses livres. Le doux poète de *Jean de Noarrieu* allait plus loin: il mettait en cause l'intégrité des critiques. Offensive qui appelait la contre-offensive et l'affaire s'est traduite par le communiqué dont la presse a fait connaître les termes. Nous le reproduisons ici, à titre de documentation :

Le Comité de l'Association de la Critique Littéraire n'ayant pu obtenir de M. Francis Jammes rétractation des propos diffamatoires envers la critique littéraire qui se trouvent dans la préface de son dernier livre, prend acte de son refus. Le Comité constate que M. Francis Jammes n'a pu apporter de preuves à ses attaques injurieuses.

L'Association représentant les intérêts moraux de la critique serait en droit de poursuivre M. Francis Jammes devant les tribunaux, mais, par égard pour sa longue et féconde carrière, elle n'entend pas faire dévier ce débat littéraire sur le terrain juridique.

Le Comité déclare que cette accusation purement calomnieuse constitue un acte d'une légèreté inconcevable et que de tels procédés contreviennent à la fois à la courtoisie et à l'honnêteté professionnelles.

C'est fort bien dit. Encore que je préfère le trait de M. Robert Kemp, terminant dans *la Liberté* un compte rendu admiratif du plus récent livre de Jammes par ces mots : *« Cet éloge n'est pas payé. »* Mais qu'est ceci? Voici qu'à dix années de sa mort, René Ghil vient donner du renfort à Francis Jammes.

...La critique où autrefois un écrivain pouvait parler sa langue et ses convictions n'existe plus, écrivait le poète dans une lettre à M. Noel Bureau, en 1918 (1) ; il est des journaux où, avant de parler d'un livre, l'on a recours d'abord au livre de caisse : savoir si l'éditeur a un traité avec le journal.

Attendons, pour envisager ce qu'il convient de penser de ces insinuations, un second communiqué.

(1) *Quelques lettres de René Ghil*, dixième anniversaire de la mort du poète. (Albert Messein, 1935.)

§

Il se peut que René Ghil ait vu, que Jammes voit à travers des verres déformants. Elle portait cette espèce de verres, la lectrice de journal qui disait ces temps-ci à un mien ami : « On a assassiné Mme Safflet. » Cependant que, prise dans l'embouteillage, elle indiquait d'un doigt tremblant les faits-divers dont tout journal, ou presque, étire singulièrement depuis quelque temps l'importance, et sous le couvert de combien de titres, sous-titres et sous-sous-titres! Mon ami lut qu'une femme avait été trouvée sur la voie publique frappée de congestion. En vain il voulut persuader la sensible lectrice que la congestion n'a pas rang de criminel, son interlocutrice continua de prendre l'âge, le froid, pour d'affreux *gangsters*; — et elle ajouta : « Vous vous rappelez bien Mme Safflet? » Mon ami se rappelait, mais oui. Cette dame, qui comptait un grand âge, le savait reporter à *l'Intransigeant* et elle lui avait demandé de lui procurer, désireuse de débuter dans la presse, une situation de « reportrice » à ce journal. C'était du temps de M. Bailby et elle assurait que cela serait facile à mon ami, qui, paraît-il, avait souvent la visite de son directeur. A la vérité, mon ami recevait Henri Dalby, le poète. Il ne pensait plus à Mme Safflet lorsque, ayant une femme de ménage, cette dernière l'informa un jour, toute joyeuse, que Mme Safflet donnait le dimanche suivant une représentation à la Comédie-Française, et réservée aux bonnes de Paris, s'il vous plaît. Mon ami demanda à lire la pièce: effectivement on lui remit un opuscule; c'était l'histoire d'une poule occupée à pondre son œuf. La pauvre bête, malgré tous ses efforts, ne parvenait pas à se délivrer. Il n'est sans doute pas indispensable de dire que la représentation n'eut pas lieu.

Mais, tant est vif l'empressement de la presse à mettre à l'honneur la congestion d'une malheureuse femme, Mme Safflet a été l'objet de nombreux débordements nécrologiques. Ce que la critique n'aurait pu faire pour ce qu'elle croyait une pièce, les faits-divers y ont suppléé. Son nom a été partout imprimé, qu'une carte de la Nationale, trouvée sur le corps, portait, et dont, par un supplément d'étrangeté, l'opinion n'a pas voulu accepter de croire que ce fût le sien.

M. Lémery je crois a signalé tout dernièrement la part excessive faite dans la presse aux drames de la rue. Mme Isabelle Sandy demandait naguère que l'on mît la vertu plus souvent à l'honneur. Il ne faudrait cependant pas tomber dans le travers des gazettes locales qui félicitent le garçon épicier ou la fille du garde-barrière de ne s'être pas approprié le billet de cent francs ou la broche de platine qu'ils ont trouvé et tout naturellement déposé aux « objets perdus ». Mais je signale volontiers à Mme Isabelle Sandy cette scène qui m'a beaucoup ému : dans le métro, sur une ligne où l'affluence est considérable, une voix d'enfant s'élève, qui domine le bruit de la rame. Une fillette tient un journal; un aveugle, qu'elle accompagne, penche contre le petit visage une oreille, et l'enfant, indifférente à la foule des voyageurs, détaille : « les-nou-vel-les-de-la-der-ni-ère-heure. » C'est toute la presse qui passe par sa bouche, et l'image est saisissante, du besoin d'être informé dont l'aveugle naïvement témoigne. Mais à côté des chroniques les plus brillantes, des faits essentiels, quelles souillures au passage! Vraiment est-il si utile qu'on nous tienne en arrêt devant les viscères de la pauvre petite Nicole?

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Le centenaire de Saint-Saëns. — Opéra : reprise de *Samson et Dalila* et de *Javotte*. — Opéra-Comique : reprise de *Phryné*, de *la Princesse Jaune*; Mlle Solange Schwarz dans *Le Cygne*. — Concerts Colonne et Lamoureux : Œuvres nouvelles de MM. D.-V. Fumet et Maurice Emmanuel.

Que l'on veuille bien me passer cette comparaison familière : il en va des ouvrages du répertoire lyrique comme des vieux objets de collection. Il faut de temps en temps les nettoyer, ôter la poussière qui les couvre; mais il faut prendre garde, aussi, de n'en point faire de nouvelles choses en les rajeunissant. Un bon exemple de cette nécessité nous fut donné récemment quand l'Opéra remit *Faust* en scène pour la deux-millième représentation. M. D.-E. Inghelbrecht, qui est parfois lui-même le *diabolus in musica*, a écrit là-dessus des pages pertinentes, intitulées précisément *Comment on ne doit pas interpréter Faust, Pelléas, Carmen*. La poussière et la rouille qui rongent et recouvrent les ouvrages du répertoire,

c'est la routine, et c'est ce qu'en argot de théâtre on nomme les *traditions,* c'est-à-dire les modifications apportées au texte, aux mouvements, les changements faits par les interprètes à ce que l'auteur a naïvement cru définitif. Au bout d'un certain temps un ouvrage au répertoire prend cette teinte uniformément grise qui efface les reliefs. Les « raccords » auxquels on procède quand un artiste remplace le titulaire d'un rôle ne suffisent pas à conserver l'ouvrage en bon état d'entretien. Quoi que l'on fasse, si l'on se contente de laisser aller les choses, l'orchestre en vient à un *mezzo-forte* continu, « engourdissant », comme dit M. D.-E. Inghelbrecht; et selon leurs tempéraments, les artistes du chant inclinent leurs rôles vers la facilité ou vers le brio.

Pour rendre hommage à **Saint-Saëns** à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance, l'Opéra a donc traité *Samson et Dalila* comme on eût fait d'un ouvrage nouveau. A vrai dire il est beaucoup plus facile de monter une œuvre nouvelle que de donner à une œuvre du répertoire ce coup de plumeau qui lui rendra l'éclat de ses couleurs premières. Le plumeau est un instrument léger, nécessairement, mais il faut une main énergique pour qu'il soit opérant — une main délicate aussi, bien entendu. Celle de M. Philippe Gaubert a ces deux vertus, et elle est au service d'un musicien qui sait son métier. Après *Faust, Samson et Dalila* lui doit un vrai rajeunissement.

L'œuvre en valait la peine : c'est tout simplement une des plus complètes qui soient au répertoire. Je sais bien tous les reproches que l'on a faits à Saint-Saëns, et qui tiennent tous dans cette sécheresse de l'homme qui eut pour conséquence cette sécheresse de sa musique. L'esprit y a certes plus de place que le cœur; mais cet ouvrier si habile, quand il rencontre un sujet où les qualités qui lui manquent n'auraient point d'emploi — et c'est le cas pour *Samson et Dalila,* comme c'est le cas pour *Phryné* — quel merveilleux travail n'accomplit-il pas! Nous sommes souvent ingrats et injustes envers les maîtres; il y a de l'injustice en effet à leur reprocher de n'avoir pas donné les œuvres pour lesquelles ils n'étaient pas nés; il y a de l'ingratitude à toujours demander « autre chose ». C'est, comme disait Flaubert,

attendre qu'un pommier produise des oranges. Vous êtes parfaitement libre de n'aimer point les pommes, mais vous ne pouvez vous plaindre qu'elles ne soient pas des oranges. Saint-Saëns n'est ni Fauré ni Debussy. C'est certain. Mais lui aussi pouvait dire : Rohan suis.

Les pages admirables de *Samson*? Mon Dieu, elles abondent dans la partition, mais les meilleures ne sont peut-être pas les plus célèbres (hormis l'air de Dalila au premier acte et le tableau de la meule). Je pense — on me pardonnera, mais comment ne pas dire « je » puisque, en somme, il faut bien que j'exprime mon opinion personnelle — je pense donc que l'ouverture, avec le chœur chanté derrière la toile baissée, puis toute la première scène; que la scène V, avec les larges accords en *fa* majeur qui précèdent l'entrée des vieillards, puis ce chœur lui-même; que tout le finale du premier acte, sont parmi les choses les plus belles du répertoire, et je pense que les deux tableaux du troisième acte ne le cèdent point au premier. La fermeté, la solidité de cette construction m'émerveillent. Mais l'originalité et la qualité des thèmes ne m'enchantent pas moins. Les années ont passé là-dessus sans que cette musique perde rien de sa force : elle est classique au sens large du mot.

Et c'est pourquoi nous devons savoir gré à M. Jacques Rouché d'avoir rendu à *Samson* plus d'éclat, plutôt que d'avoir repris quelque ouvrage moins connu. L'interprétation, avec Mme Lapeyrette, MM. Georges Thill, J. Brownlee et A. Pernet, est excellente.

Javotte, simple histoire d'une fille qui préfère l'amour aux travaux ménagers, — est une partition aux rythmes variés et aux couleurs chatoyantes. Après Mlles Zambelli et Aïda Boni, Mlle Lorcia est aujourd'hui l'étoile de ce charmant ballet. Elle brille de toute sa virtuosité et de toute sa grâce au milieu d'une constellation éblouissante : car quelle troupe dansante pourrait aujourd'hui rivaliser avec celle qui réunit des artistes comme Mlles Simoni, Didion, Hughetti, Barban, MM. Peretti, Efimoff, Leberger? M. Henri Büsser a conduit cette partition avec beaucoup de finesse.

A l'Opéra-Comique, on a repris **La Princesse Jaune,** qui sans être un ouvrage de jeunesse (Saint-Saëns avait trente-

sept ans quand la première en fut donnée en 1872) est une œuvre de début, et qui souffre aujourd'hui, comme alors, de l'insignifiance du livret. **Phryné** n'est qu'une fantaisie, mais fort réussie, et qui montre bien la clarté et l'élégance du style chez ce maître ouvrier que fut Saint-Saëns. La troupe de l'Opéra-Comique (Mlles Ertaud, Lilie Grandval, MM. Musy, Arnould, Gaud) a fait preuve des meilleures qualités individuelles et de cette autre vertu, sans laquelle rien ne vaut au théâtre, la discipline. Enfin Mlle Solange Schwarz a mimé et dansé *le Cygne,* tout chargé des souvenirs de la Pavlova. Mais Mlle Solange Schwarz est elle-même une artiste d'un si haut rang qu'elle peut oser ce qui, pour d'autres, serait trop téméraire. Chacune de ses créations ou de ses reprises nous donne le plaisir de constater qu'elle surpasse notre attente — et que n'attend-on pas d'une artiste comme elle?

§

Les concerts ont donc repris. Chez Colonne, un ouvrage nouveau de M. **D.-V. Fumet;** chez Lamoureux une œuvre de M. Maurice Emmanuel et à l'O. S. P. une de M. Rieti. Comme les deux dernières étaient données exactement à la même heure, je n'ai entendu que la *Suite Française* de M. Maurice Emmanuel.

Chez Colonne, donc, M. Paray nous offrait un poème symphonique de M. D.-V. Fumet, *Vénus sortant des eaux,* — un sujet qui a inspiré déjà combien d'artistes? M. D.-V. Fumet est un musicien dont le grand tort — impardonnable aujourd'hui — est de s'être tenu parfaitement à l'écart, d'avoir fui les chapelles et les parlotes et d'avoir travaillé sans se soucier de sa réclame. Elève de Guiraud et de Franck, condisciple de Paul Dukas, de MM. Pierre de Bréville et Guy Ropartz, on le considérait, nous apprend M. Charles Oulmont dans une note de son beau livre sur *Ernest Chausson et la Bande à Franck* comme un révolutionnaire. Monté en loge à dix-sept ans pour le Concours de Rome, il devenait chef d'orchestre du Chat Noir, et abandonnait la baguette peu de temps après à Erik Satie, son camarade et, dans les *Gymnopédies,* son imitateur. Et puis, il semblait délaisser la musique. Mais ce n'était qu'apparence : il composait. Ami de d'Indy sur le tard, original et savant, l'avenir, selon le vœu de

M. Charles Oulmont, réparera l'injustice de ses contemporains envers « le plus indépendant des musiciens vivants ».

J'aimerais réentendre *Vénus sortant des eaux*, — non seulement parce que j'ai pris du plaisir à la première audition, mais encore parce que je souhaiterais mieux connaître une œuvre dont on ne peut, dès le premier contact, pénétrer tout le sens. M. Fumet lui donne ce sous-titre : tableau musical et humoristique. L'humour, ici, c'est le rire des dieux marins, c'est l'espèce de tumulte aquatique accompagnant le cortège de la déesse. Mais peut-être ce caractère humoristique m'apparaîtrait-il mieux à une seconde audition: la première m'a surtout montré les qualités descriptives de cette musique colorée, nuancée, bien sonnante, et qui est non seulement faite par un musicien habile, connaissant toutes les ressources de son métier, mais qui est aussi l'œuvre d'un esprit original et, ce qui est non moins louable, d'un homme de goût.

§

M. Eugène Bigot a pris possession de son poste, à la tête des **Concerts Lamoureux.** Cette association ne pouvait faire un meilleur choix : M. Bigot a toutes les qualités les meilleures, toutes celles qui font un chef. Et il sait faire travailler son orchestre, il sait lui communiquer la flamme qui l'anime. Il nous a donné un concert admirablement « au point » et d'un bout à l'autre parfait. *La Suite Française* de **M. Maurice Emmanuel** est composée de six pièces, et cinq d'entre elles sont empruntées à la *Sonatine V, alla francese* du même auteur, pour piano (dédiée à Robert Casadesus). Le *Divertissement*, de date plus récente, a été substitué à la pavane de la sonatine. Que M. Maurice Emmanuel a eu raison d'orchestrer ces pièces, et avec quel esprit et quel goût il l'a fait! Qu'il s'agisse de l'*Ouverture*, dont la solennité se tempère de malice et de gaîté, de la *Courante* et de la *Sarabande*, dont les effets contrastent si heureusement, de la *Gavotte* et de la *Gigue*, si gracieuse et si délurée, on admire; mais on admire plus encore peut-être le *Divertissement*, avec sa fugue écrite en mode de sol (gamme de sol avec fa naturel) et dont la jovialité est infiniment séduisante. Chaque œuvre nouvelle de M. Maurice Emmanuel nous fait aimer davantage

ce bel et noble artiste qui joint à une science étonnante une jeunesse d'esprit et une fertilité d'invention magnifiques.

M. Eugène Bigot a donné de cette *Suite* une exécution qui fait honneur à l'orchestre Lamoureux aussi bien qu'à son chef. Et *Patrie*, de Bizet, et le quatrième *Concerto* pour piano de Saint-Saëns (M. Marcel Ciampi fit preuve des plus brillantes qualités), et *La Péri* et *L'Après-Midi d'un Faune* nous montrèrent tour à tour l'impeccable maîtrise de M. Eugène Bigot.

RENÉ DUMESNIL.

ARCHÉOLOGIE

A. Mabille de Poncheville: *Histoire d'Artois*, Boivin. — Fernand Cauët: *Aux Quatre Vents de la Picardie*, La Renaissance du Livre.

La collection « Les Vieilles Provinces de France », publiée par Boivin et Cie, sous la direction de M. Albert Petit, membre de l'Institut, vient de s'enrichir d'une **Histoire d'Artois,** due à la plume autorisée de M. Mabille de Poncheville. Cette province a pour capitale Arras qui ne se trouve pas au centre. Ses frontières, malaisées à définir, prêtent à confusion. Michelet, Onésime Reclus, même, ont confondu l'Artois, la Picardie et la Flandre. Le noyau primitif du pays des Atrebates ne rayonnait que sur trente à quarante kilomètres autour de sa capitale. Par la suite, il s'est agrandi vers le nord et l'ouest, en englobant le territoire des Morins. Les villes principales: Saint-Omer, Aire, Béthune, Bapaume, Hesdin, Renti, Saint-Paul, Pernes, Lens, étaient reliées entre elles par des routes bien entretenues. 1790 marqua l'apogée de son expansion territoriale par le rattachement du Boulonnais, du Calaisis, d'Andrésis, du comté de Guine, etc. Cette fertile région fut habitée dès les temps les plus reculés. Dans la période précédant l'invasion romaine, le sol était recouvert de forêts marécageuses où se rencontraient l'élan, l'ours, l'auroch; un oppidum parmi les rares qu'on pouvait trouver dans ces régions fut appelé par César Hemetocenna (ville des bois); c'était le berceau de l'Arras actuel. Les Atrebates, éleveurs, tisserands, laboureurs, étaient de merveilleux et braves cavaliers qui se défendirent vaillamment contre les envahisseurs. Commiers fut un de leurs

chefs réputés, primitivement allié aux Romains. Lors de l'héroïque tentative de libération des Gaules par Vercingétorix, réunissant six mille guerriers, il vint se joindre au grand Gaulois et fut l'un des quatre chefs de l'armée qui devait à Alésia se heurter inutilement aux retranchements romains.

Sous l'occupation de ces derniers, Hemetocenna cessa d'être la cité des bois, ceux-ci ayant été abattus. On la nomma Hemetocum; les druides durent céder la place à des prêtres plus accommodants, qui disparurent ensuite lorsque la religion du Christ fit son apparition. L'Evangile eut pour prédicateurs en Artois Diogène et Vidrice; ce dernier était un des plus chers compagnons de saint Martin. Dès le IIIe siècle, l'Extrême-Orient fut en proie à une grande agitation. Les Huns avaient d'abord forcé la muraille de Chine. Un peu plus tard, les Jouan-Jouan, plus barbares encore si possible, les obligèrent à se diriger vers l'ouest; leurs hordes envahirent les plaines russes, puis l'Europe, déterminant un vaste ébranlement, une irrésistible poussée, une émigration successive et presque totale de nombreux peuples. Les Francs qui étaient établis sur les rives du Rhin ne purent tenir tête à cette avalanche. Remontant les vallées de l'Escaut, de la Lys, de la Scarpe, ils arrivèrent à Arras en 430, sans que les Romains eussent pu s'opposer victorieusement à leur établissement dans le pays.

Vers la fin du Ve siècle, Clovis rencontra à Toul le prêtre Vaast, le garda près de lui pour l'instruire des mystères de la foi, puis l'envoya en Artois, qui retournait à la sauvagerie. Se mettant courageusement à l'œuvre, Vaast catéchisa le pays et releva la cité d'Arras. Il se créa alors des monastères qui devinrent de véritables foyers de civilisation: Saint-Vaast, Saint-Eloi, Saint-Bertin, etc. Malheureusement, au IXe siècle, survinrent les incursions des Normands, qui firent grand tort au pays. Il est vrai que, pour résister à ces pillards, les habitants durent se grouper et fortifier les villes. Saint-Omer date de cette époque. Aux XIe et XIIe siècles, Arras devint le chef-lieu de toutes les communes de Flandre; l'architecture romane apparut dans la collégiale de Lillers et dans la cathédrale de Boulogne.

Suger naquit à Saint-Omer. Ce grand homme, qui devint ministre de Louis VI, fut un novateur, il fit du chœur de la basilique de Saint-Denis un objet d'admiration pour l'audace des voûtes élancées, si hautes qu'on n'en avait encore vu de pareilles. Développant le symbolisme, il créa des thèmes iconographiques qui se répandirent dans le monde: l'arbre de Jessé, le Jugement dernier, les vierges folles et les vierges sages, le couronnement de la Vierge Marie, etc. La cathédrale d'Arras, commencée au XIIe siècle, ne fut achevée qu'au XVe. Le nom de la ville était connu dans toute la chrétienté, grâce à ses célèbres arazzis, tapisseries inégalables dont la fabrication était sévèrement réglementée.

La guerre de Cent ans, qui pesa si lourdement sur la France, se termina par le traité d'Arras. Philippe le Bon possédait à Hesdin un magnifique château où il se plaisait beaucoup. Louis XI y vint, visite intéressée d'ailleurs, car il convoitait cette province. En 1477, ce roi s'empara de la capitale. Deux ans après, par punition, il en fit raser les remparts et chasser les habitants de leurs maisons. Ce ne fut que sous Charles VIII que furent rétablis les anciens privilèges. L'hôtel de ville et le beffroi ont été achevés au cours du XVIe siècle, sous la domination de la Maison d'Autriche.

Avec Louis XIII, Arras, Béthune et Bapaume revinrent à la France. La Révolution n'épargna point l'Artois. Des centaines d'habitants furent tués; après être devenu un magasin à fourrage, la cathédrale d'Arras fut vendue aux démolisseurs. La découverte de la houille dans la partie nord de la province (1849), en modifia l'aspect et la vie sociale. Vers la fin du XIXe siècle, Arras fit démanteler ses remparts. Cet exemple, suivi par les autres villes, ne fit rien gagner au pittoresque.

La dernière guerre éprouva très durement l'Artois. Arras fut très endommagée, son magnifique hôtel de ville, le beffroi, de nombreuses maisons n'étaient que ruines, Lens complètement bouleversé; les mines avaient été systématiquement détruites par les Allemands qui expédièrent les machines chez eux. Heureusement, la race vaillante s'est mise au travail; les ruines sont en grande partie relevées, mais d'immenses cimetières, bien entretenus, sont des lieux de pèle-

rinage, où l'on peut se rendre compte de l'intensité des batailles dont la contrée fut le théâtre.

A la Renaissance du Livre, nous signalerons un très bon ouvrage de M. Fernand Cauët: **Aux Quatre Vents de la Picardie.** Cette province n'a pas tenté beaucoup d'écrivains; il est vrai qu'elle est imprécise, il faut vouloir la découvrir, car une tendance assez générale fait que l'on différencie peu l'Artois, la Picardie et la Flandre, prêtant tantôt à l'une, tantôt à l'autre, alors qu'en réalité, tout au moins avec la Flandre, un certain antagonisme s'est toujours manifesté. Si l'histoire du pays ne se pénètre qu'avec une certaine difficulté, celle de ses grandes familles féodales est inextricable. Le comté d'Amiens en est un exemple typique; on y trouve successivement les comtes de Montreuil, de Vermandois, de Ponthieu, de Flandre, de Pontoise, de Valois, etc. La ville même était souvent partagée entre plusieurs pouvoirs. Au XIIIe siècle, le pays était déjà couvert de châteaux forts. Quoiqu'on fasse remonter les châtelains de Rambures à 1090, il n'est parlé de ce superbe édifice que vers 1415, lorsque sous Henri la lutte reprit avec l'Angleterre. La Somme est alors une ligne de beffrois: Amiens, Abbeville, Saint-Riquier, Rue, etc. Il y a peu de variété dans ces constructions; tour de guet et campanile, la mission demeure la même, voir et prévenir.

La Picardie est aussi la terre des souterrains, ils y abondaient, mais de moins en moins utilisés. Leurs ouvertures se sont fermées. Près d'Amiens, à Haours, sur la fin du dernier siècle, on a déblayé des galeries enchevêtrées, des chambres ayant servi d'abri au temps des invasions normandes, une chapelle à trois nefs taillées dans le roc... Le volume est écrit d'une plume alerte, un peu mordante, il analyse le caractère picard, si difficile à saisir, et renferme de belles pages commentant les événements de la guerre de 1870 ainsi que ceux, encore si proches, de 1914-18.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un jeune barde gaélique. — A l'extrême ouest de l'Europe et au sud-ouest de l'Irlande, à peu de distance de la

côte du comté de Kerry, se trouve l'archipel Blasket. Certaines de ces îles sont des rochers, tout justes assez gros pour supporter un phare. La plus grande, la Grande-Blasket, n'a pas plus de huit kilomètres de long et d'un kilomètre de large. Sans cesse appauvrie par l'émigration, sa population ne comprend guère aujourd'hui plus de cent habitants. Les étroites maisons de ces paysans sont blotties sur le flanc herbeux d'une colline qui les protège des tempêtes de l'Atlantique. Il n'y a pas de port dans l'île, pas d'église, et le dimanche on se rend à la messe au plus proche village de la côte en *curraghs,* canots faits d'osier et de toile, que deux pêcheurs peuvent porter sur leurs épaules.

John Millington Synge avait déjà révélé *les Iles Aran,* autres avant-postes de l'Europe occidentale. Après plusieurs années passées à étudier la littérature française, Synge, sur le conseil impérieux de Yeats, avait fui Paris pour redécouvrir l'Irlande. La maladie et la lassitude de la grande ville le poussèrent irrésistiblement à se retremper dans la vie primitive de ces îlots et à se laisser reprendre par la tradition et le charme de la poésie paysanne, pour mieux atteindre au cœur même de la vie de son pays.

Ce que Synge a fait en quelque sorte de l'extérieur, pour trouver son inspiration et la source de son œuvre littéraire, un jeune homme qui est né, qui a poussé et qui a appris ce qu'il sait aux îles Blasket, vient de le réaliser simplement pour le plaisir de ses amis et sans songer à la publication. Maurice O'Sullivan a écrit son livre, en gaélique, avec autant de facilité, de naturel et d'élan, que ses ancêtres (et ses contemporains, qui n'ont pas tiré pareillement profit de leur passage à l'école) racontaient et racontent encore des histoires séculaires. Nous avons lu *Twenty Years a-Growing,* traduit en ce bel anglais irlandisé (1), auquel nous ont habitué les pièces presque classiques de Synge, et nous sommes heureux de savoir que Raymond Queneau va donner bientôt une version française de ce petit chef-d'œuvre d'inspiration populaire dont le ton est exactement

(1) *Twenty Years a-Growing,* by Maurice O'Sullivan, rendered from the original Irish by Moya Llewellyn Davies and George Thomson, Chatto and Windus, London, 1933.

celui que se sont si ardemment efforcés de prendre les écrivains de la renaissance irlandaise.

Maurice O'Sullivan est à présent dans la Garde civique; il peut rester gendarme et ne plus écrire de livres. C'est de la sincérité de la pensée et du bonheur de la forme que les écrivains populaires tirent leur attrait, leur qualité, leur pittoresque. O'Sullivan a écrit son ouvrage sans effort, et sans vanité, et son ouvrage et son nom ne seront oubliés ni en Irlande ni parmi ceux qui sont sensibles aux voix qui disent les secrets de la poésie de la vie. Des joies de son enfance avide de rêve et de mouvement, de ses aventures avec son petit copain Tomas et de ses fructueuses conversations avec son grand-père, — qui lui apprit l'histoire de chaque pierre dans la Grande-Blasket, — il a su faire un tableau captivant et coloré; l'impression en est riche sans affectation et fraîche sans naïveté ni fausse humilité, et contraste heureusement avec les mornes confessions ou les sinistres peintures naturalistes qui nous viennent de nos jours de tant d'autodidactes européens ou américains. « En Irlande, disait Synge, pour quelques années encore, nous avons une imagination populaire qui est enflammée, magnifique et tendre... »

Le grand-père a expliqué au petit Maurice que la vie d'un homme se divisait en quatre époques: vingt ans à pousser, vingt ans en fleur, vingt ans à se courber, vingt ans à décliner. Ce sont ses vingt premières années (*twenty years a-growing*) que raconte O'Sullivan.

Il n'y a pas de doute, écrit-il avec humour au début de son récit autobiographique, que la jeunesse soit une belle chose, encore que la mienne ne soit pas tout à fait finie et que la sagesse ne vienne qu'avec l'âge.

Et il termine ainsi, comme il rentre au village natal après deux ans passés en Irlande (à Dublin et ailleurs) :

Quand je revins chez moi, les lampes étaient allumées dans chaque maison. J'entrai. Mon grand-père et mon père étaient assis de chaque côté du feu, mon grand-père en train de fumer sa vieille pipe.

Ces mots affectueux ravivent l'émotion que nous a donnée l'évocation de cet admirable petit monde préservé du pro-

grès, évocation qui a par surcroît excité notre appétit de bonheur simple; car, avec les plus chers souvenirs de sa propre jeunesse, O'Sullivan peint l'existence de ses compagnons: rude, mais riche de belles traditions. Avec l'instinct du détail juste et l'amour contenu du natif, il nous montre ces gens accaparés par leur goût de la conversation, de la musique, des poésies « pleines des plus vieilles passions du monde », ou par les occupations nécessaires à leur subsistance: l'élevage des moutons, la chasse aux lapins, aux oiseaux de mer, la pêche au homard en été, au maquereau en hiver.

La Grande-Blasket n'est pas un paradis, mais ses habitants ont conservé le pouvoir de tirer leur plaisir et leur dignité d'une vie simple — sans connaître le dégoût du travail servile, ni la hâte de la vie industrielle, ni la satiété. Pourtant, ces pêcheurs disent à leurs enfants qu'ils n'auront que du malheur avec la mer, et ils admettent, sans approuver, que les jeunes gens aux bras forts et les filles aux belles formes aillent tenter fortune en Amérique. Après la guerre, la pêche est devenue un métier misérable, Maurice O'Sullivan a vu partir les meilleurs de ses aînés, puis de ses contemporains, sans jamais entendre gémir. Tout sentiment de révolte ou d'envie est absent de ce livre dont chaque page apporte une bouffée d'air du large. O'Sullivan et ses amis prennent leurs peines avec la même sereine confiance que leurs joies. Ceux qui ne se sentent plus retenus par la compagnie d'un être, d'un âtre, d'une parcelle de terre amie, bravement s'en vont. Les autres vivent le bonheur qu'ils ont en eux. Chaque heure nouvelle, chaque découverte infime dans les limites de leur petit domaine leur donnent de nouveaux sujets d'aimer leur vie.

Dans les histoires que raconte O'Sullivan, dans les confidences qu'il fait, dans le souvenir des figures de ses rêves et de ses rencontres, dans le tableau des dangers qu'il a courus, des aventures merveilleuses qu'il a eues sur son île du moyen âge, scintillent les secrets précieux de son enfance et de son adolescence. Son souvenir reste attaché avec reconnaissance à tel trou dans la falaise où, au risque de se rompre le cou, il alla dénicher de jeunes oiseaux de mer; à tel visage de revenant qu'il crut voir, du creux confortable de son

petit lit, apparaître un soir à la fenêtre; à telles sages paroles de son grand-père ou d'autres fiers personnages, qui restent toujours en harmonie avec la nature: autant lorsqu'ils interrompent la construction d'un chemin parce qu'à la fin cela les ennuie que lorsqu'ils festoient et bavardent en veillant les morts qu'ils aiment et respectent mieux que la plupart des peuples d'Occident. C'est le trésor de l'enfance qui est ouvert sous nos yeux, dans une lumière familière qui nous rend la curiosité et l'enthousiasme des années insouciantes.

Maurice O'Sullivan écrit une langue poétique, fluide, ensoleillée; il est l'héritier des bardes gaéliques et de ces nobles poètes de *clan* que, lors de l'abolition des castes, les envahisseurs dispersèrent parmi les paysans, pour le bonheur de ceux-ci. Depuis des siècles, la conversation au coin du feu (*fireside talk*) est aussi chère et nécessaire aux Irlandais que le whisky et l'invisible présence des fées et des saints; et le chant de la harpe ne s'évanouira pas de sitôt dans la belle île verte, puisque des jeunes gens ausi doués que Maurice O'Sullivan viennent relever les aïeux en qui survivent les traditions de l'époque des sagas héroïques, — tel le grand-père du petit Maurice, qui « aimerait à pouvoir rentrer déjeuner en voiture à cheval, parce que c'est dur pour un vieillard de marcher au soleil et de parler en même temps ».

J. G. AURIOL.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

L'Italie et l' « Atlantie ». — Ce qu'il y a peut-être de plus émouvant dans le conflit actuel qui oppose l'Italie et l'Ethiopie en ébranlant les assises de la paix mondiale, c'est de découvrir derrière les intérêts et les égoïsmes en jeu, un vaste courant d'ordre spirituel, traditionnel et moral, dont l'existence ne peut être mise en doute par un observateur averti.

D'un côté, nous voyons un peuple civilisé selon les directives modernes et muni de tous les instruments de destruction que ce mode de civilisation a inventés : mitrailleuses, canons, tanks, avions, torpilles, gaz asphyxiants. Ce peuple obéit à un certain concept de la morale, celui que lui a faite son chef et qui repose sur la force, car la force contiendrait en elle

une vertu (*virtus* signifie *force* en latin et nous sommes à Rome), le guerrier est un héros, le héros est un saint.

De l'autre côté, nous sommes en présence d'une très ancienne civilisation, sorte d'îlot singulier, qui a ceci de particulier que les anciens la faisaient remonter à l'Atlantide disparue. En effet, l'Ethiopie, selon Pline et d'autres auteurs, se serait appelée autrefois *Atlantie* (voir Pline *Hist. Nat.* I, VI, voir Eustache et Hésychius). Inversement les Atlantes ont porté le surnom d'Ethiopiens qui signifie « visages brûlés ».

Expliquons-nous, il n'est pas question d'assimiler l'Ethiopie actuelle à l'Atlantide, puisque celle-ci est disparue, mais l'*Iliade* et l'*Odyssée* parlent des Ethiopiens de l'est, et de ceux de l'ouest. Diodore de Sicile (Livre III) dit que les Ethiopiens sont les premiers de tous les hommes et que les preuves en sont évidentes. On savait donc que les populations voisines de la haute Egypte avaient une origine commune avec celles qui peuplaient jadis les îles océaniennes. L'océan Atlantique sud porte d'ailleurs sur certaines cartes anciennes le nom d'*Océanus Ethiopicus*.

Virgile, dans l'*Enéide*, livre IV, parle du grand Atlas qui se trouve vers les bornes de l'Océan, « aux lieux où le soleil descend dans les ondes, aux confins de l'Ethiopie ».

D'autre part, les Grecs appelaient l'Océan le « Père des choses », et ils considéraient le peuple de l'Océan non seulement comme révélateur de hautes connaissances, mais aussi comme d'une grande piété. Dans l'*Iliade*, on lit :

> Jupiter a traversé hier l'Océan pour se rendre chez les braves Ethiopiens qui lui préparent un festin. Tous les dieux le suivaient. (*Iliade*, I, 424.)

Et Diodore, rattachant les Ethiopiens de l'Est, ceux que nous connaissons, aux Ethiopiens de l'ouest, écrit :

> On remarque que les Ethiopiens ont recueilli de la part des dieux la récompense de leur piété en n'ayant jamais essuyé le joug d'aucun despote étranger. En effet, de tout temps, ils ont conservé leur liberté, et ils n'ont jamais été soumis par les souverains qui ont marché contre eux et dont aucun n'a réussi dans son entreprise.

Il ajoute aussi :

Hercule et Bacchus en parcourant toute la terre ont épargné les seuls Ethiopiens habitant au-dessus de l'Egypte, par égard à la piété de cette nation, en même temps qu'à cause de la difficulté de l'entreprise.

En fait ,et ceci est une importante constatation qui peut donner à réfléchir en ce moment : Sémiramis ne put parvenir à conquérir l'Ethiopie et lorsque Cambyse, roi des Perses, ayant vaincu l'Egypte, l'essaya à son tour, il n'y parvint pas davantage, une horrible famine ayant réduit ses soldats à se dévorer entre eux (1).

Les Italiens en 1906 y connurent aussi la défaite et voici que leur nouvelle entreprise n'a pas plus de chances de réussir que la précédente, puisque l'attaque déclanchée soulève le monde entier et que l'on ne peut aller contre une telle désapprobation générale, quels que soient l'opiniâtreté et l'entêtement que l'on y mette.

L'Ethiopie-Atlantie de l'ouest a disparu, l'Ethiopie-Atlantie de l'est existe encore, et si nous envisageons son histoire lointaine à travers le voile des légendes ,nous ferons de bien curieuses constatations.

Tout d'abord, la plus ancienne Bible de l'humanité, celle dont les premiers chapitres de la Genèse, si pleins de mystère et de lumière à la fois, nous ont transmis quelques fragments: le livre d'Enoch, antérieur aux livres de l'Inde ou de la Chine, est éthiopien (2).

Or, ce nom d'Enoch n'est autre chose que le mot *Okéan-os* retourné, ce qui indique clairement que ce livre vient des Ethiopiens de l'ouest, ceux qui habitaient l'Océan, « Père des choses ». De plus, Enoch est donné comme l'ancêtre de Noé, et une légende prétend que le livre d'Enoch se trouvait dans l'arche de Noé. Tout ceci se rapporte visiblement à la disparition de l'Atlantide et au sauvetage des traditions conservées dans l'arche, devenue l'Arche d'alliance des Hébreux.

(1) Ce qui se reproduirait si le corps expéditionnaire actuel était coupé de l'Italie par le blocus de la mer Rouge, envisagé par l'Angleterre.

(2) Moïse avait épousé la fille d'un prêtre éthiopien; ainsi l'Ethiopie, qui instruisit l'Europe, transmit aux Hébreux les antiques traditions qu'elle détenait.

Et voici maintenant la curieuse légende de cette arche d'alliance : on sait que la reine éthiopienne Balkis, dite la reine de Saba, dite aussi la Sulamite (« Je suis noire, mais je suis belle ») se rendit à Jérusalem. Le roi Salomon s'éprit d'elle et en eut un fils, qui porta le nom de Ménélek (ou Ménélik), en souvenir de la tradition primitive où le premier instructeur s'appelle Men (ce qui a une importance sur laquelle je ne puis m'étendre ici, me bornant à faire remarquer que *Men* en celte signifie *pierre* et qu'il est question de l'Eglise bâtie sur une certaine pierre). Il reçut aussi le nom de David en souvenir de l'aïeul de Salomon, le fameux roi David des *Psaumes* dont Jésus serait lui-même issu. Ce qui fait que les empereurs d'Ethiopie auraient la même filiation que Jésus, car tous dériveraient de ce fils de Salomon et de Balkis. Quand ce fils eut douze ans, sa mère l'envoya près de Salomon afin qu'il fût instruit et grandît en science et en sagesse.

Or, quand le jeune homme regagna son pays, on prétend qu'il emporta clandestinement l'arche sacrée en lui substituant une copie. Ce serait grâce à la possession de ce talisman que les Ethiopiens, depuis lors, seraient invincibles (3).

Je rappelle également mon article du 1er décembre 1924 du *Mercure* sur le Roi du Monde et l'Agartha. Or, ce Roi du Monde, qui règne sur le mystérieux Agartha *insaisissable à la violence*, était en 1848, d'après Saint Yves d'Alveydre, « un vieillard issu de la race éthiopienne, qui tint jadis le sceptre du gouvernement général de la terre ».

Est-ce que les légendes ont dit vrai? Est-ce que l'Ethiopie est insaisissable? Un proche avenir nous le dira.

Il semble bien que, cette fois encore, l'Ethiopie ne sera pas vaincue, puisque, dans une lutte à forces inégales, qui rappelle précisément celle du roi David contre Goliath, elle trouve l'appui de forces morales non négligeables et que des moyens matériels lui sont fournis.

(3) Dans le *Figaro* du 9 octobre, Lucien Romier nous a donné une confirmation de cette légende en nous apprenant que la ville sainte d'Axoum, la basilique de Sainte-Marie de Sion, église où étaient sacrés les empereurs d'Ethiopie, est donnée comme abritant dans le Saint des Saints l'arche d'alliance. Des pèlerins y affluent de tout le pays. Cela ne correspond pas à l'état de barbarie dans lequel certains nous représentent l'Ethiopie.

Il est peut-être regrettable que Mussolini n'ait pas connu et médité les légendes éthiopiennes...

On sait d'autre part que, d'après les explorations du P. Azaïs, qui a passé plusieurs années en Ethiopie et s'y livre encore actuellement à des recherches archéologiques, il existe dans ce pays une quantité considérable de dolmens et de menhirs dont les ornements à caractère solaire indiquent l'existence en ces contrées de la religion primitive où le soleil jouait le rôle principal, rôle dont on trouve encore les traces dans les diverses religions postérieures et jusqu'à nos jours. On a découvert aussi de nombreuses stèles décorées d'épées, de signes alphabétiformes et même du grand symbole de l'*octopus*, le poulpe stylisé (deux sortes d'arcades sourcilières et deux gros yeux). Or, ce symbole appartient à la plus ancienne tradition d'Occident et on le trouve identique en Grèce et au Pérou.

§

Nous sommes donc en présence, dans le conflit actuel, de deux puissances qui s'affrontent, dont l'une, celle de l'Ethiopie, s'appuie sur des forces impondérables, mais non négligeables. De plus, ce grand événement est en concordance avec la résurgence de cette Atlantide sur laquelle jamais l'attention des hommes n'avait été autant attirée. Le fait de retrouver en Ethiopie les antiques vestiges traditionnels, le fait de ne pouvoir toucher à ce pays sans soulever la réprobation du monde entier, pourrait-il s'expliquer sans ces mystérieux dessous?

Ce n'est pas tout encore, aux époques troublées beaucoup d'âmes s'indignent des inégalités sociales, elles rêvent d'un monde où régnerait la justice et, désespérant d'y arriver par une lente évolution, elles aspirent à la destruction de ce qui existe pour voir s'édifier une société nouvelle. Telle fut l'idée du christianisme primitif; le monde entier devait périr afin que vînt le royaume de Dieu.

Cette croyance que le monde mauvais doit périr pour faire place à un monde nouveau se retrouve dans toutes les religions antiques et la quatrième Eglogue de Virgile se fait l'écho de ces aspirations.

L'élite de l'humanité sent la nécessité urgente de la restauration des valeurs spirituelles. Honnêteté, désintéressement, respect de la parole donnée, jamais le besoin de justice ne s'est imposé plus impérieusement, et voici un événement qui met en branle toutes les consciences autour de cet idéal de justice sans lequel aucune paix n'est possible. Sans cet événement, les âmes se seraient engourdies dans l'inertie; et voici que l'Atlantide sort de son silence millénaire et nous incite à retrouver les traditions morales sans lesquelles nous marchons au suicide de l'Europe, sans lesquelles notre civilisation disparaîtra comme disparut la sienne à l'aube de l'histoire. En nous donnant cette leçon, elle offre en holocauste, en victime, ce qui la représente encore dans le monde. C'est pourquoi, poussés par une force qui visiblement les dépassait, car ils la subissaient, les délégués des 52 nations représentées à Genève, amies parfois de l'Italie, se sont sentis dans l'obligation de voter à l'unanimité contre l'Italie.

Le retour à l'observation de la parole donnée, l'assistance mutuelle des peuples, basée sur le respect des contrats, apparaît en effet comme l'unique moyen de sauver l'Europe et le monde. C'est l'avertissement que nous donne cette résurrection d'Atlantis dont je parlais ici-même il y a déjà dix ans (*Mercure*, 1er mai 1925) quand je disais :

> Ces traditions occidentales comportent un idéal fait autant d'action que d'aspirations vers la noblesse, le désintéressement, la vérité, la justice, la beauté... C'est à ces traditions, à cet idéal, que nous devons nous rattacher si nous voulons reconquérir notre place dans le monde...

Et puis, dans ce *Critias* où Platon nous raconte l'histoire de l'Atlantide, ne trouvons-nous pas décrite la Société des Nations bien des siècles à l'avance :

> Les lois les plus importantes chez les rois de l'Atlantide étaient de ne point prendre les armes les uns contre les autres, de s'entre-secourir tous, de se prêter aide et assistance, si l'un des rois avait tenté de chasser une des races royales, on devait délibérer en commun, échanger des avis au sujet de la guerre et des autres affaires...

Il y a plus d'une leçon à tirer du conflit Italie-Atlantie.

PAUL LE COUR
Directeur d'*Atlantis*.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

René Dumesnil: *Histoire de la Musique*, Plon. — Charles Oulmont: *Musique de l'Amour (Ernest Chausson et la « Bande à Franck »)*, Desclée De Brouwer. — Mémento.

M. René Dumesnil, dont on n'a point oublié un précédent ouvrage: *La Musique contemporaine en France* (Armand Colin), nous donne aujourd'hui une **Histoire de la Musique** venant enrichir la belle collection « Ars et Historia » que régentent MM. J. et R. Wittmann.

Fort luxueusement présenté et illustré, sans parcimonie, d'héliogravures de choix, cet ouvrage embrasse un vaste programme puisqu'il retrace l'Histoire de la Musique depuis ses lointaines origines jusqu'à nos jours.

La musique dans le monde antique, puis au cours du moyen âge, la naissance de l'harmonie, sont étudiées dans une première partie. La deuxième traite de l'âge classique. Enfin, le Romantisme, le XIXe siècle et la musique contemporaine font l'objet de la troisième et dernière partie.

J'ai le net sentiment qu'un livre tel, édité avec un soin tout particulier, écrit en une langue élégante et lisible par tous, sert efficacement la cause de la musique. Cadre et portée n'étant pas limités aux seuls professionnels.

Je ne puis faire, dans mon esprit, un rapprochement plus significatif qu'en comparant, dans un autre domaine, cet ouvrage à ceux de l'astronome Flammarion, auxquels un public étendu, non spécialisé surtout, sait encore et toujours recourir avec fruit, pour s'initier à des questions qui ne le peuvent intéresser qu'en sollicitant sa curiosité sans étal de pédanterie, d'hermétisme ou de jargon de boutique.

Servir la musique est une belle mission; autre chose est de s'en servir.

En conséquence, il ne peut s'ensuivre que le postulat : « Comprendre c'est parfois égaler » puisse uniformément être revendiqué par tous les musicologues. Il faut, ici, distinguer. A l'évidence, quelques-uns n'exploitent la musicologie qu'en tant que « filon » littéraire. L'on serait tenté de ranger dans cette catégorie ceux qui sembleraient défendre ledit filon en usant de certaine tactique critique: apporter toute son application à dresser surtout la liste des omissions relevées dans

un ouvrage, devant que de reconnaître et signaler *d'abord* ce qu'apporte l'auteur.

Aussi bien, depuis que se multiplient les livres sur la musique ou les musiciens, une autre déformation d'esprit s'est révélée chez certains musicographes : impression d'injure personnelle que parait ressentir le *spécialiste* d'une question ou le biographe attitré d'un maître, lorsqu'un autre que lui-même aborde semblable question ou le même musicien. Le *spécialiste autorisé* des dites études n'est parfois *aucunement* musicien! d'autant plus, en ce cas, nous devons-nous attendre à l'apparition de l'écriteau « chasse gardée » planté rageusement par le quidam sur le domaine qu'il usurpe.

Parallèlement, ceux d'entre les musicologues — de seconde zone, s'entend — qui se sont agrippés à l'une des hautes figures de musiciens dont le rayonnement peut dispenser quelque lueur à leur chétiveté sans attraits propres, admettent difficilement que l'ensemble d'un ouvrage sur la musique puisse ne point graviter exclusivement autour du héros de leur prédilection, que tout ne s'élabore point par rapport à lui seul ou hors de son esthétique et de son influence; avec, bien entendu, citation de référence... la leur.

L'à-propos des remarques précédentes paraîtrait discutable s'il ne trouvait sa justification dans la réaction que j'ai ressentie à la lecture de quelques critiques suscitées par l'ouvrage de M. Dumesnil; celles des critiques — peu nombreuses il est vrai — où l'on perçoit à l'évidence, l'un ou l'autre des trois aspects de la déformation d'esprit dont je viens de parler.

Un nom a-t-il été mal composé typographiquement, un auteur se trouve-t-il classé, par préférence personnelle de l'écrivain, assez approximativement à sa place, ce sont là choses que l'on n'aurait pas la petite satisfaction de relever si nom et auteur avaient été purement et simplement passés sous silence!

Personnellement, je ne crois pas, par exemple, que les influences dont M. Dumesnil dit qu'elles conditionnent le climat musical de l'Europe soient celles qu'il indique. Je regrette également que le nom d'Augustin Savard — prix de Rome en 1886, ancien directeur du Conservatoire de Lyon,

— compagnon spirituel de Magnard, symphoniste distingué et auteur de *La Forêt* (création à l'Opéra, 16 février 1910) n'ait pas été mentionné. L'omission est, certes, regrettable; mais n'est-il pas certain que si Savard n'eût été l'un de mes maîtres et un ami, je ne me serais pas avisé de cette omission? De même quant aux influences actuellement prédominantes... je pense: français!

Mais, de là à déduire (parce que deux ou trois points, qui m'affectent et n'affectent *que moi*, ne sont pas très exactement à ma seule convenance) que l'ouvrage de M. Dumesnil décèle « d'inexplicables lacunes », il y a loin; et cela friserait de près le grotesque.

Maçonner, effectivement, *au pied du mur*, est plus difficile et probant que d'entrer dans le rôle aptatoutiste d'inspecteur-des-travaux-finis! Et je crois que non seulement M. Dumesnil a mené à bien — dans le cadre prescrit et le but poursuivi — une tâche peu aisée, mais qu'il l'a accomplie de main de bon ouvrier, selon une image qui lui est chère.

§

Sous un beau titre: **Musique de l'Amour**, M. Ch. Oulmont publie deux livres. Du premier de ceux-ci: **Ernest Chausson et la « Bande à Franck »** je parlerai seulement aujourd'hui, réservant pour une prochaine chronique le second tome, consacré à Henri Duparc.

Je m'accuse d'avoir nourri à l'égard de M. Ch. Oulmont (et à son insu) un sentiment généralement restrictif, une réserve en quelque sorte préventive, déterminés, en mon for, par le spacieux éclectisme de ses opinions musicales.

Je crois qu'une vaste culture générale — telle qu'on la rencontre d'ailleurs chez M. Oulmont — doit en effet s'ouvrir largement et sans idées préconçues à toutes les sollicitations de l'esprit. Elle permet d'aborder avec lucidité des questions multiples et diverses. Mais, pour être fructueuse, ne doit-elle pas conduire à la discrimination *en qualité?* Par conséquent, dans le même temps que s'étend le champ de la connaissance, elle ne peut qu'aboutir fatalement et logiquement à limiter, à circonscrire l'éclectisme; il s'agit,

en ce cas, non d'une restriction manquant de générosité et d'ampleur, mais d'une épuration qualitative.

C'est ainsi que je suis tenté de considérer comme un méfait de l'éclectisme, inconsidérément béant, telle proposition: « Chabrier, ange du cocasse, *précurseur* de Satie » si elle n'est pas complétée par une idée de rapport — montagne à souris — comme correctif.

M. Oulmont reconnaît lui-même que :

C'est trop commode de mettre deux musiciens dans le même moule, sous le prétexte médiocre qu'ils ont des affinités évidentes.

Alors, nous sommes d'accord. Puisque j'ai sinon justifié mais du moins confessé mes secrètes préventions, je n'en éprouve que plus de plaisir à proclamer qu'elles gisent, inertes maintenant, devant la belle stèle élevée par M. Oulmont à la mémoire de la rayonnante « bande à Franck ».

C'est l'un des plus fervents, des plus anciens disciples du maître des *Béatitudes*, l'un des piliers, si l'on peut dire, de cette « bande à Franck », comme on nomma volontiers, plus par crainte que par dédain, le groupe étroitement uni des élèves de César Franck, qui m'a inspiré le titre de cette étude, son plan même, et plus encore son idée directrice.

Le « pilier » c'est Vincent d'Indy dont M. Oulmont place, tout au début de son livre, le propos connu:

Le mot le plus spécialement employé par le maître était le mot « aimer ». — *J'aime,* disait-il d'une œuvre, ou même d'un détail qui appelait sa sympathie; et, en effet, ses œuvres sont tout amour, et ce fut bien par l'amour qu'il régna sur ses disciples, et c'est par amour pour lui que d'autres ont tenté de continuer son œuvre de bonté.

En effet, le *miracle de Franck,* nous rappelle M .Oulmont, est bien :

qu'en vérité la « bande à Franck » composait, dans le sens le plus absolu du mot, une famille. Et c'est, je pense, ce qui explique le mieux ce fait à peu près unique d'une pléïade de musiciens aux tempéraments si divers, s'aimant pourtant comme les frères les plus unis, s'entr'aidant, se prouvant avec acharnement leur tendresse non par des mots mais par des actes; sans aucun effort,

sans entr'acte non plus, parce qu'ils communiaient dans un même amour, plus fort que toutes divergences: musique de l'Amour!

Tous frères spirituels en le *Pater Séraphicus:* Duparc écrivant à P. de Breville :

Quand il s'agit de mon maître bien-aimé, il me semble que je suis un peu comme votre frère aîné à tous.

Parler du *Séraphin*, c'est immédiatement recouvrer l'état de grâce. Témoignage de Chabrier :

Dès que l'on prononce son nom devant moi, il me semble que je monte au ciel.

En cet état de la grâce Frankiste: foi, amour, charité, a su se placer M. Ch. Oulmont. Sa perméabilité à l'ambiance de noblesse, voulue par lui afin de situer des âmes d'élite dans la lumière qui est leur partage, fait merveille et ne laisse aucun doute. D'où la singulière et prenante éloquence du style. Eloquence sincère qui nous restitue dans son essence même tout ce qui fut et reste le « don de Franck », selon la forte image de M. Robert Jardillier.

Et puis « faire sortir des rangs de la *bande à Franck* « l'*élève* Chausson », voilà qui répare une injustice! Enfin, voyons-nous mettre à sa vraie place une nature de musicien, dont un souteneur de la musique me dit un jour que l'œuvre ne méritait guère place qu'au cinéma! A juger les autres sur soi-même...

Je n'ai jamais eu, personnellement, l'heureuse occasion de pouvoir m'étendre sur le rôle et l'influence de Chausson parmi les musiciens de sa génération. Cependant en ce qui concerne Debussy j'ai pu, ici-même, noter mon sentiment : sentiment:

Qui pouvait, en effet, être plus près, affectivement et spirituellement, de Debussy, que l'auteur des *Quelques danses* dont la *Dédicace* (tout particulièrement) est cette « porte étroite » ouverte sur l'univers de la musique moderne? Aussi bien les *Serres*. Peut-être personne encore, du moins à ma connaissance, n'a-t-il noté tout ce qu'apporta à Debussy, musicien, l'affection et la confiance artistique d'un être aussi compréhensif et exquis que le fut Ernest Chausson (1).

(1) Mercure de France, 15-XII-1930, à propos de la *Vie de Debussy*, de M. Jean Lépine.

Je m'excuse de cette citation, mais elle marquera à M. Oulmont toute la sincérité de ma joie en présence d'un ouvrage ardemment souhaité.

Je n'ai pas connu Chausson, ni personne de ceux qui ont vécu dans son intimité. Seule son œuvre, par sa répercussion sur ce que je puis posséder d'intuition et de réceptivité, m'a permis d'imaginer l'homme et l'artiste. M. Oulmont est au contraire abondamment renseigné et il se rencontre que nous parlons si exactement la même langue... que c'en est effarant! dirait Chabrier. Le *miracle de Franck,* celui de sa *bande* enchâsse donc aussi une sorte de *miracle Chausson.* Lequel — le rapprochement, la concordance, l'identité des réactions le prouvent — est donc le seul fait de la parfaite harmonie, dans son œuvre, de l'homme et de l'artiste. Nous y voyons un enseignement suprême quant à cette illumination que seule peut dispenser la *Musique de l'Amour,* dont ,aussi, le privilège demeure d'être, sans erreur:

La révélation éclatante de certaines beautés morales, d'une qualité d'âme qui seule explique l'essence même du talent ou du génie.

Un artiste, digne de ce nom, c'est avant tout: une conscience. Laissons parler Chausson:

Une œuvre d'art aussi est un acte, peut-être le plus considérable qu'un homme puisse accomplir. Je ne sais s'il faut croire, comme le dit Edgar Poe, à la réalité éternelle des pensées, de toutes les pensées — cette idée me fait frémir — mais je crois absolument à la réalité des pensées exprimées, et une pensée ne peut être dite exprimée que lorsqu'elle est revêtue d'une forme suffisamment belle. Etre persuadé de cela, et continuer comme je le fais à écrire de la musique, n'est-ce pas une ambition ridicule et un orgueil di'mbécile? J'espère que non. Si je n'arrive pas où je voudrais atteindre — comme cela n'est que trop certain — j'arriverai toujours où il m'est donné d'atteindre. Au delà, je n'ai plus à m'inquiéter. Cela ne me regarde pas. Les anges ont dit: « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Si j'arrive jamais à réaliser l'œuvre que je voudrais faire, ce ne sera ni un drame, ni une symphonie, mais un simple cahier de morceaux de piano bien intimes et qu'on n'aurait jamais envie de jouer que dans la solitude.

Opposer, à l'idée « plaisir d'une occupation sans utilité »,

l'œuvre d'art « acte le plus considérable à accomplir », c'est donner la clef de toutes les divergences en matière d'esthétique comme d'éthique. De quel côté trouvons-nous Claude-Achille? Là, tout près de Chausson à qui il écrivait:

Il faut bien se dire que nous ne sommes rien du tout vis-à-vis de l'art, nous ne sommes que l'instrument d'une destinée, faut-il donc encore la laisser s'accomplir... simplement je voudrais vous donner du courage à croire en vous-même.

Donc, Debussy, qui n'est pas de la « bande », agit (non par contagion mais bien parce que musicalement il est de noble race) comme Duparc, comme d'Indy et aussi comme Pujaud, Ysaye, Lerolle, etc., un pour tous, tous pour un, en une parfaite communion d'âme et de cœur.

Je ne puis ici refaire avec vous tout le chemin que parcourt le livre, et dont ces quelques extraits ne vous donnent qu'une faible et incomplète idée. Mais, tourner court comme je le fais, après vous avoir mis l'eau à la bouche, est moins de ma part une tactique... que le sûr moyen de vous donner le désir de lire l'ouvrage (ce qui, je crois, revient au même!).

Enfin, dans l'isolement et la défiance — le tout *intérieur* s'entend — où semblent vivre les artistes contemporains, le fait d'avoir mis sous leurs yeux les délices d'un paradis perdu: la grande *communion* franckiste, peut avoir une répercussion insoupçonnée. De cela, parmi tant d'autres choses, nous remercions M. Ch. Oulmont.

Mémento. — Il arrive à M. André Laurent, promoteur de l'idée d'un *Salon international de la Musique*, idée qu'il défend depuis 1926, une singulière aventure. Comme il se doit, ce Salon a été réalisé... mais à Florence — simple coïncidence (?). M. A. Laurent avait pensé que ce *Salon* pourrait être aussi réalisé, en France cette fois, à l'occasion et dans le cadre de l'Exposition de 1937. Ce qui paraît logique. En conséquence, M. A. Laurent composa un programme-projet qu'il adressa à celles des personnalités appartenant tant au monde musical qu'aux commissions chargées de l'organisation de l'Exposition de 1937. Or, il s'est trouvé que deux des personnalités pressenties (nous sommes en 1935) exposèrent au promoteur que son projet doublait un autre projet dont en effet *il avait été question*. C'est ainsi que M. Laurent s'est vu opposer une antériorité... qui est son œuvre propre, mais dont on avait oublié simplement qu'elle provenait du même M. Laurent.

J'ai le dossier sous les yeux, et voici les dates de publication d'une série d'articles dans lesquels M. A. Laurent expose son projet ou qui sont des commentaires sur ledit projet:

10 avril 1926: *Le vœu d'un musicien.* « Phono-Radio-Musique ».

15 mai 1928: *Une solution.* « Revue Internationale du Théâtre ».

10 novembre 1928: *Pour le Salon International de la Musique.* « L'Artiste musicien de Paris ».

10 décembre 1928: M. Couesnon fait connaître, au cours de l'assemblée générale des fabricants français d'instruments de musique le projet de M. Laurent — assemblée du 28 novembre 1928. (« Phono-Radio-Musique ».)

15 décembre 1928: *Requête pour un Salon.* « Le Soir. »

Décembre 1928: *Pour le Salon* (Lettre aux députés membres du groupe de l'encouragement à l'art musical). « Revue Internationale du Théâtre ».

19 décembre 1928: *L'exposition internationale de la danse et de la musique,* sous le patronage de « Comœdia ». — « Comœdia ».

20 décembre 1928: *Peur un Salon, etc...* « Bref ».

10 janvier 1929: *Un Salon de l'art musical.* « Phono-Radio-Musique ».

Janv., fév., mars, mai 1929: articles au *Guide du Concert,* etc...

A la suite du premier article (avril 1926), M. Laurent reçoit des encouragements de diverses personnalités: lettres de MM. Chapelier (25-V-1926), Prod'homme (27-V-1926), Frantz-Jourdain (3-VI-1926), Dumesnil (7-XI-1926, 31-XII-1928, 14-I-1929), Gaston Gérard (I-XII-1928 et 24-XII-1928), Moiguard (15-I-1929), etc...

Mais nous trouvons relaté, par M. A. Laurent, dans une lettre circulaire exposant à nouveau comment il entend le plan général de ce Salon, qu' « après avoir cherché vainement s'il existait, pour soutenir ses efforts, quelque groupement important jouissant d'une réelle indépendance, il s'adressa finalement au journal *Comœdia,* qui s'intéressa à l'idée, au point qu'il promit de la réaliser immédiatement. Le numéro de *Comœdia* du 19 décembre 1929 en parla comme d'une affaire faite, *sans toutefois mentionner le nom du soussigné, apporteur du projet* ».

Serait-ce alors cette antériorité que l'on opposerait à M. A. Laurent? Ce serait le comble de l'ironie et nous en reparlerons! Car, vraiment, la France se doit de posséder, dans ou en dehors de l'Exposition de 1937, ce *Salon International de la Musique* dont l'utilité nous apparaît comme indispensable, et ce pour mille raisons de prestige, de propagande nationale et d'échanges internationaux.

A. FEBVRE-LONGERAY.

LETTRES ITALIENNES

Alfredo Panzini : ***Rose d'Ogni Mese***, Mondadori, Milan. — Alfredo Panzini: *Viaggio con la Giovane Ebrea*, Mondadori, Milan. — Alfredo Panzini : *Legione Decima*, Mondadori, Milan. — Angelo Gatti: ***Racconti di Questi Tempi***, Mondadori, Milan. — Angelo Gatti : *Le Massime e i Caratteri*, Mondadori, Milan. — F. T. Marinetti : *L'Aeropoema del Golfo della Spezia*, Mondadori, Milan. — Raffaello Franchi : *L'Equilibrista*, Vallecchi, Firenze. — Giuseppe Villaroel : *La Donna e il Vortice*, Ceschina, Milan. — Onello Onelli : *Verlaine Poeta Intelligente*, Paravia, Torino. — Gina Lombroso : *Lo Sboccio di una Vita, Note su Leo Ferrero Lombroso dalla Nascita ai venti anni*, hors commerce. — *Crestomazia della Lirica di Gabriele d'Annunzio*, di Enzo Palmieri, Zanichelli, Bologna. — Joseph G. Fucilla et Joseph M. Carrière : *D'Annunzio abroad, A Bibliographical Essay*, Columbia University, New-York. — Mémento.

L'œuvre d'Alfredo Panzini est propre à nous faire saisir les différences qui séparent l'idéologie française de l'idéologie italienne. Chez Anatole France par exemple, les idées sont des joujoux, des osselets intransformables, sans vie propre, incapables d'évolution, mortes pour tout dire; et il les remue avec l'indolence d'un enfant détaché de tout, même de son jeu. Cette dialectique sans assise philosophique est faite d'une raison tellement abstraite qu'elle en devient mythe: c'est la Raison de nos illuministes. Elle se suffit à elle-même; elle n'admet nul objet, et elle conduit au complet scepticisme en déniant implicitement toute valeur à l'action.

L'idéologie de la littérature italienne, et elle en offre plus qu'on ne croit, sort au contraire des faits mêmes. C'est pourquoi elle pousse rarement à l'extrême, car elle est obligée de respecter ses limites objectives. D'où son optimisme. Manzoni a pu donner un tour de bonté à l'ironie. Nous retrouvons cette indulgence dans l'œuvre de Panzini, et tout particulièrement dans ses trois derniers livres. D'abord dans **Rose d'Ogni Mese**, recueil d'une grande variété. Et surtout dans **Viaggio con la Giovane Ebrea.** On sait que la question juive, en Italie, n'existe plus, s'il est même permis de dire qu'elle y ait jamais existé. De sorte que, pendant ce voyage plus idéal que réel avec cette jeune juive, Panzini poursuit avec une grande liberté d'esprit des entretiens qui ne craignent pas de s'attarder dans la plus piquante poésie. Mais elle ne s'égare jamais, parce qu'elle s'exerce surtout sur des faits contemporains auxquels les Italiens ont été sensibles. Le chapitre VII de ce livre, *Au Château de Versailles*, prend aujourd'hui une valeur d'actualité que l'auteur ne pouvait prévoir lorsqu'il

l'écrivit. Il y est parlé entre autres du mandat sur l'Asie Mineure dont il avait été discouru à Londres en 1915 et à Saint-Jean-de-Maurienne en 1916. J'oubliais de dire que cette jeune juive italienne est née à Spalato.

D'un tour plus vif encore est la **Legione Decima,** la fameuse dixième Légion qui fut la préférée de César pendant la guerre des Gaules. Panzini est un remarquable latiniste. Son commentaire aux *Commentaires* contient plus que de la littérature de fantaisie; mais il ne nous est permis de juger que de celle-ci. Le plus souvent, cet examen parallèle d'un fait historique et des événements contemporains conduit à un discutable anachronisme. Panzini a trop de jugement pour partager ce défaut; et trop de talent pour tomber dans l'artificiel.

Angelo Gatti, encouragé par le succès de son premier roman, *Ilia ed Alberto*, vient de publier coup sur coup deux nouveaux livres: **Racconti di questi Tempi,** série de nouvelles d'une facture ingénieuse et surtout **Le Massime e i Caratteri.** Le titre dit assez que l'auteur entend se référer à La Rochefoucauld et à La Bruyère; mais il est plus près du second que du premier. Il a pénétré assez avant dans l'esprit et dans la technique de ce genre où les Français ont été maîtres, et il discerne pourquoi les Italiens n'ont pas eu de moralistes égaux aux nôtres. C'est toujours la même raison; l'Italien considère l'homme surtout dans l'histoire; et le Français, l'homme pris en soi, autant qu'il est possible. L'œuvre de Montaigne baigne dans un extérieur d'une telle réalité qu'elle conserve une grande valeur méridionale. Il n'a pas voulu nous présenter l'Homme, mais un homme. Ses successeurs allèrent à plus d'abstraction. Ils tentèrent d'enfermer en des formules les raisons de la conduite et des mœurs des hommes. Le nom de psychologue leur eût mieux convenu que celui de moraliste; car ils jugent précisément des actions en dehors de toute éthique. Ce sont des mondains; et ceux qui les imitent vont aussi à la mondanité. Même Angelo Gatti qui, au demeurant, est un croyant. Ne fait-il pas dire à l'Evangile : « Aime ton prochain comme toi-même »? Il retranche ainsi le plus important, car l'Evangile ajoute: « Pour l'amour de Dieu », ce qui renverse totalement la valeur de la proposition.

Car alors, il n'y a plus de moralisme qui tienne; et la littérature ne saurait être que lyrique, et d'effusion. Peut-être pourrait-on expliquer ainsi le drame pascalien, et jusqu'à l'esthétique des *Pensées:* la formation mondaine de la jeunesse de Pascal s'est trouvée en discordance avec sa religiosité finale. Et Angelo Gatti l'a vu assez clairement.

Avec Marinetti, nous nous trouvons à quelque distance de cette littérature, que Nietzsche appelait la musique de chambre de la littérature européenne. Feu et mouvement, flamme et dynamisme, telle est encore la marque de sa dernière œuvre, **L'Aeropoema del Golfo della Spezia.** Elle commence par une préface de combat; car ce fougueux créateur est toujours en lutte. Puis il nous donne des notations de paysages marins vus depuis le véloce belvédère d'un avion. Elles sont écrites selon la technique du premier futurisme; mais malgré tout, elles ont de l'importance. Nos auteurs intègrent bien désormais le romanesque traditionnel au mouvement de l'automobile et de l'avion, mais les poètes n'ont pas encore trouvé l'adaptation de leur sensibilité à ces moyens qui nous donnent du monde une image si radicalement neuve. *L'Aéropoème* est d'un homme qui s'y est déjà initié.

Raffaelo Franchi, Florentin, a fréquenté les *Giubbe Rosse.* Il y parait à la fantaisie de son dernier livre, **L'Equilibrista,** et qui s'apparente à certaines poésies de Palazzeschi. Fantaisie donc plutôt intimiste, bien que l'auteur ait pris pour thème les personnages cosmopolites d'un cirque. Sans doute, comme le titre même, sont-ils riches en symboles. D'ailleurs plutôt que dans leurs exercices sur piste, nous les voyons en leur intimité, au hasard de leurs pensions ou de leurs chambres garnies florentines; et ce contraste est propre à de bien subtils effets.

Tandis que la subtilité n'est pas le fait de Giuseppe Villaroel, qui travaille plutôt en force. **La Donna e il Vortice** a la même chaleur de passion qu'*Amarsi a Viareggio,* le précédent roman de l'auteur; et peut-être aussi plus d'analyse. C'est l'étude d'une femme dont la sensualité se complaît à la tromperie; et elle a comme contre-partie naturelle la jalousie de l'homme qui y est le plus intéressé.

Le titre du dernier livre d'Onelli Onello, **Verlaine Poeta Intelligente,** pourrait paraître ironiquement paradoxal à beaucoup de Français. Il n'étonne pas ceux qui sont au fait des polémiques esthétiques en Italie. En tout cas, l'ouvrage est-il d'une grande finesse critique, et il ferait honneur à un homme de lettres français spécialisé dans l'étude de nos poètes de la fin du siècle dernier. Mais Onelli Onello est aussi Français qu'Italien. Une brève citation suffira à faire connaître l'esprit de ses jugements sur Verlaine :

« L'art de Verlaine est bien celui qui nous convient : art moderne, poésie qui a une saveur d'artifice, de caricature plutôt que de peinture. La douleur, non comme la ressent un sauvage par exemple, non! la douleur comme nous la ressentons, nous qui avons lu tant de livres sur ce sujet, qui avons réfléchi dessus: en somme, une sensation frottée d'intellectualité. »

Leo Ferrero, mort prématurément il y a déjà deux ans, ne disparaît pas tout entier. Depuis sa mort, il a été publié une partie de son œuvre inédite, ce qui nous fait mieux mesurer ce que nous avons perdu. Gina Lombroso vient d'écrire sur l'enfance et la formation de son fils **Lo Sboccio di una Vita,** *L'Eclosion d'une Vie.* Livre rare. Il est d'une mère et d'une femme très intelligente. Elle a su rendre avec une finesse psychologique très pénétrante ces traits d'enfance qui, la plupart du temps, dans la bouche de ceux et de celles qui n'en saisissent pas l'exacte portée, sont d'une insupportable banalité. Tandis que la sincérité de Gina Lombroso nous a donné, et sans qu'il entrât dans ses intentions premières, un précieux document d'humanité.

On étonne toujours les étrangers lorsqu'on leur dit qu'en Italie, les dernières générations ne connaissent plus l'œuvre de Gabriele d'Annunzio. Si nous nous souvenons que le plus et le mieux de sa production poétique a paru entre 1880 et 1904, la chose est pourtant explicable. Mais comme nous avons assisté à une résurrection de la poésie de Carducci, de même, et très prochainement, nous verrons une résurrection de la poésie de d'Annunzio. De ses vers, plutôt que de sa prose. Un signe certain en est cette **Crestomazia della Lirica di Gabriele d'Annunzio** que publie Enzo Palmieri

avec un excellent appareil critique. Ce recueil est suffisant pour que nous apercevions déjà la place de la lyrique de d'Annuunzio dans la suite de la poésie italienne.

Les grandes Universités américaines ont des instruments de travail que toutes les autres peuvent envier. C'est surtout ce qui a permis à G. Fucilla et M. Carrière, romanistes distingués, de publier **D'Annunzio Abroad,** c'est-à-dire toute la bibliographie de la critique non italienne de d'Annunzio. La plus grande partie est française. Il a échappé fort peu de chose aux auteurs: peut-être quelques articles sur *Ariel Armato* d'Angelo Sodini, et sur la *Vita di Gabriele d'Annunzio* de Giannantoni. Sur une telle masse d'articles, c'est négligeable.

Mémento. — Signalons les *Prose Scelte,* de Carducci, rassemblées par Lorenzo Bianchi et Paolo Nediani. C'est un choix large et commode de l'œuvre en prose du grand écrivain. Il a paru chez Zanichelli. — Lionello Fiumi et Kuni Matscio ont publié chez Carabba *Poeti Giapponesi d'Oggi,* choix de poésies japonaises traduites en italien et que nous pouvons juger très modernement occidentales. Il y aurait à faire bien des rapprochements piquants. — Eugène Bestaux publie, aux Presses Modernes, *La Poésie de Lionello Fiumi,* exposé à la fois critique et bibliographique, suivi d'un choix des poésies de cet auteur si attachant et si curieux.

PAUL GUITON.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Mort du poète Edwin Arlington Robinson. — Frederick Goddard Tuckerman : *Sonnets,* édités par Witter Bynner, Alfred A. Knopf. — Nathaniel Hawthorne : *Contes choisis,* traduits par Charles Cestre, Editions Montaigne, Paris. — Walt Whitman, ses *Meilleures pages,* traduites par Rosaire Dion-Lévesque, Les Elzévirs, Montréal. — *Whitmaniana,* réflexions d'un adepte de la morale ouverte, Les Ecrivains Indépendants, 24, avenue de la Porte-Clignancourt, Paris. — Mémento.

Le poète **Edwin Arlington Robinson** est mort en avril dernier. Avec lui disparaît un écrivain de marque. C'était un isolé, et le mouvement moderne de la poésie ne l'avait guère touché. Il tenait de Robert Browning, dont le monologue dramatique lui avait servi de modèle. Robinson est né dans le Maine le 22 décembre 1869. On peut dire qu'il n'a pas bougé de son village: ce fait explique la psychologie

curieusement triste des visages qui nous regardent à travers la grille de ses vers. Qu'ils s'appellent Captain Craig, Aaron Stark, Bervick Fuyer, Minniver Cheevy, Fernando Nash, et même qu'au lieu d'âmes imaginées, Robinson nous peigne l'âme de grands hommes (qu'il prend pour symboles humains), ils sont tous des vaincus de la vie et des martyrs de l'idéal. Ils disent tous l'effort de la volonté et l'insatisfaction de l'âme. Leur découragement fut le désir du mieux. Robinson représente un moment significatif des Etats-Unis: la fatigue suivant la lutte et préludant à des élans nouveaux. Car l'on croit à tort que l'Amérique se repose sur des lauriers industriels et financiers. Elle porte une nostalgie dont la nôtre n'approche sans doute pas. (Hart Crave, qui aurait pu devenir un Arthur Rimbaud, peut-être plus, pour l'Amérique, s'est suicidé, ainsi que je l'ai dit ici même, il y a un an.)

L'art de Robinson est austère. Nulle recherche pseudo-poétique: en cela il est incontestablement « moderne ». L'épithète, chez lui, quand il l'emploie, n'a qu'une valeur logique ou psychologique. L'image, quand il s'en permet une, a la valeur d'un fait connu. Le vers de Robinson, s'il rappelle la courbe de celui de Browning, manque de brio et de brillant, mais il a le grand mérite de reproduire avec exactitude la courbe des voix humaines. Robinson a retrouvé la raison d'être des vers, qui est d'emprisonner une intonation, une plainte, un cri.

Son dernier livre, *Amaranth* (le nom d'une romancière aveugle à la réalité) n'ajoutera rien à la gloire de Robinson. Son ironie s'est dépouillée, tandis que les ans apportaient à Robinson leur moisson à la fois magnifique et désabusée. Elle s'est dépouillée mais n'a rien perdu de son amère et indulgente clairvoyance.

Beaucoup de livres me sont parvenus depuis ma dernière chronique. Je les divise en deux groupes que le hasard m'impose. Aujourd'hui, je parlerai à mes lecteurs de Walt Whitman, Nathaniel Hawthorne et Tuckerman, le premier très connu des fidèles du *Mercure*, le second connu par le grand public français à cause de *The Scarlet letter* et du *Marble*

faun, deux romans de premier ordre, et le troisième probablement inconnu en France. Tous trois nous ramènent à la période du transcendantalisme (autour de 1850), à la fois éveil et tremplin de la conscience américaine (1).

Witter Bynner vient de publier les **Sonnets** de Frederick Goddard Tuckerman. Je saisis avec plaisir cette occasion de parler d'un curieux poète. Son existence m'avait déjà été signalée par Amy Lowell, qui était toujours à l'affut de curiosités délicates. Witter Bynner fait précéder les *Sonnets* d'une introduction fort lumineuse, où il ne cache pas son goût pour la poésie sévère et profonde de Tuckerman.

Celui-ci est né en 1821 à Boston. Il était d'une famille unitarienne. Son frère a laissé un nom à Amherst College comme botaniste distingué. Lui-même fit des études solides et courtes à Harvard: il étudia le droit de 1840 à 1842, et but avidement à la source des livres. Période capitale où les Etats-Unis apprennent à penser, où un mysticisme de l'idée commence qui n'est pas près de finir! Tuckerman ressemble à tous les littérateurs de 1850: l'esprit occupé de recherches idéologiques, le corps continue de vivre dans la nature des faits et des couleurs. Comme tant d'autres, il se penche sur les plantes et les fleurs ou lève une tête inquiète vers le ciel nocturne. Nous savons (par une lettre de son fils, écrite en 1909) que Tuckerman possédait un télescope et qu'il se passionnait pour l'observation des astres. En 1855, Tuckerman était en Europe. Il visita la France, la Suisse, l'Allemagne, et fut en Angleterre l'hôte de Tennyson. Nous avons de celui-ci des fragments de lettres qu'il lui écrivit, d'après lesquels il semble bien que le poète-lauréat nourrissait une affectueuse estime pour son obscur confrère du Nouveau-Monde. En 1857, la femme de Tuckerman mourut en couches. Le poète se renferma dans une solitude hautaine et douloureuse. Il mourut en 1873.

On glanerait d'admirables vers dans l'œuvre de Tuckerman. L'ensemble est chargé de tristesse, d'un amour grave et recueilli pour la nature, mais parfois résonnent des vers comme ceux-ci:

(1) Plus tard, bientôt, le groupe des modernes, les Objectivistes.

And the path of windy sunshine upon the hill...
Loving the white truth as a boy his bride...

Ou bien ce sont des combinaisons rares, comme les suivantes, car Tuckerman, s'il était silencieux, possédait le don des musiques intérieures:

The low-built cottage buried in the vale,
Wooded and over-wooded, bushed about
With holm-tree, ople tree, and sycamine.

Les sonnets que présente Witter Bynner contiennent un grand nombre d'expressions que bien des modernes envieraient : une pensée comme une lame, le péché au souffle opiacé, les pétales menus d'un frêne de montagne, le remous des branches dans le vent azuré, le grand vol des astres audessus de la terre, douleurs trop douces pour les perdre, les doigts du silence guérissent les blessures qu'ont faites les paroles, la paix vient comme le soir, etc.

Mais, en vérité, quel sacrilège c'est de détacher ainsi des mots d'une trame aussi serrée, car les *Sonnets* de Tuckerman se lisent d'un souffle uni et calme, et c'est à peine si l'élan se ralentit sur une apparente négligence ou un cliché oublié par le poète, qui n'avait pas le préjugé actuel contre le banal.

On songe à Emily Dickinson, qui fut aussi à la même époque une solitaire. Sa fantaisie inépuisable fit éclater des feux d'artifice dans son exil voulu et caressé, mais celui de Tuckerman ne connaît que joies graves et un peu amères. Cependant Walt Whitman se donnait aux extases de toute sorte et les proclamait « sur les toits du monde », et Emerson faisait figure de prophète. Qui dira la richesse de cette période américaine, connue dans l'histoire littéraire sous le nom de transcendantalisme?

M. Charles Cestre vient de l'éclairer à propos d'un écrivain important et significatif, Nathaniel Hawthorne, dont l'œuvre est marquée de cette austérité et de ce mysticisme qui caractérisent la dite période. Il était temps qu'on rendît justice à Hawthorne: Charles Cestre le fait avec une conviction communicative dans une abondante préface où Hawthorne est expliqué et une traduction de **Contes** qui devrait servir de modèle aux nombreux traducteurs d'œuvres an-

glaises qui s'aventurent sur ce dangereux terrain. La traduction de Charles Cestre est faite d'abord avec une exactitude absolue, ensuite et surtout avec une élégance qui suppose une longue expérience du français le plus pur. (Combien de traducteurs inventent un langage particulier qui n'a de français que les mots!)

Que savons-nous de Hawthorne? Sa mère était névropathe. Nathaniel reçut une éducation sévère. Immobilisé par une luxation du pied pendant deux ans, il dévora tous les livres qu'il put se procurer, Spenser, Milton, Bunyan, Walter Scott: piété et romanesque. Quand il put marcher il fréquenta l'ombre mystérieuse des bois. Que lui restait-il de son hérédité puritaine? Un manque, certainement, un élan brisé, un désir sans objet, un dieu auquel il ne croyait pas. Que lui offrait le monde réel? Des âmes tristes ou incommunicables, comme la sienne. Il écrivit un journal personnel: notations rapides, faciles, non sans grâce, mais sans profondeur. Né en 1804, c'est en 1828 qu'il publia un roman, puis devint collaborateur régulier du *Token*. M. Cestre relève avec raison, dans un des contes que Nathaniel Hawthorne écrivit à cette époque cette phrase singulièrement significative: « Je m'entoure d'ombres qui m'affolent... qui m'ont conduit à une étrange solitude. » Il faut prendre ces mots à la lettre: c'étaient bien des ombres qui hantaient le cerveau et les pas de l'écrivain; et c'était bien une sorte de folie qui le guettait et dont le délivrait le soin littéraire.

Le visage de la beauté se pencha sur Nathaniel. La nature d'abord avec ses espaces inviolés, puis la peinture et la sculpture, dont il eut une subite révélation en Europe (1853).

Que pouvait la beauté parmi les ombres qui peuplaient la solitude de Hawthorne? Ce qu'avait pu l'amour déjà, car en 1852 il avait épousé Sophie Peabody: la beauté lui fit sentir plus cruellement l'abîme qui sépare notre désir du réel. Amour et beauté résidaient en lui-même et non hors de lui. C'étaient de nouvelles ombres, plus grandes et plus amies que les autres, mais ce n'étaient que des ombres.

La nature seule lui paraissait bonne, il créa Donatello, « le faune de marbre », symbole de son instinct, de son désir, de toute une cruauté intérieure qu'exaspérait l'inaction. Il

se comprenait mieux au fur et à mesure de la création littéraire. Ses ombres prenaient corps. Il s'en épouvantait. D'où le sentiment clair et terrible du mal. Charles Cestre l'explique aussi, différemment peut-être (il fait avec justesse intervenir l'hérédité religieuse de Hawthorne), mais d'une façon qui s'apparente à l'analyse que je viens d'amorcer... Pourquoi Hawthorne n'a-t-il pas parmi les modernes, auteurs et lecteurs, la place estimable que d'aucuns occupent, Walt Whitman, ou Emerson par exemple? Je me le suis demandé en lisant les *Contes* que publie Charles Cestre et dont la translation française est (on ne saurait trop le redire) en tous points excellente. Je crois être arrivée à une conclusion: c'est par son style que Hawthorne s'éloigne de nous sans prendre, dans cet éloignement, l'air définitivement jeune d'un Virgile ou d'un Racine. Nous sommes devenus fort difficiles sur la qualité du langage dont usent poètes et prosateurs. C'est au langage que Walt Whitman en Amérique, Wordsworth ou Keats en Angleterre, se sont attaqués au XIXe siècle. Aujourd'hui, les avant-postes des lettres, en France ou en Angleterre, s'appliquent avec bonheur à renouveler le rythme de la phrase et du vers. (Les Objectivistes américains dont nous parlerons une prochaine fois, tentent la même entreprise). Nous voulons un « style » plus souple et plus aéré, plus rapide à la fois et plus éclairant. Or, ceci, Nathaniel Hawthorne ne saurait nous l'offrir. Le thème de ses *Contes*, et de ses romans, les perspectives qu'ils ouvrent sur le subconscient (où les modernes trouveraient un incontestable intérêt), ne sont pas soutenus par un style approprié. Il ne suffirait que d'ouvrir le livre de Charles Cestre pour en avoir la preuve. Page 112, je lis: « A fervor glowed in her whole aspect. » La page 54 me livre ces mots: « Gladsome foliage around the solemn brows of the precipices. » Et trois pages plus loin, on lit: « The solemn shadows of the trees gladdened with bright sunshine. » De telles platitudes, — qu'on dirait sorties de nos manuels les plus employés, — ne sont malheureusement pas rares, ou, pour mieux dire, elles sont constantes et composent cette incolore atmosphère où se meuvent les personnages du conteur.

Je dois ajouter que la traduction de Charles Cestre, loin

d'accentuer ce défaut, à cause de la qualité du langage employé, le dissimule et change en élégance ce qui était dans l'original manque de vie.

Je ne peux pas en dire autant de la traduction que Rosaire Dion-Lévesque nous propose des **Meilleures pages de Walt Whitman.** Non point que cette traduction n'ait des qualités: elle se lit aisément et, si parfois une tournure arrête le lecteur, on reconnaît, à la réflexion, un tour canadien, ce qui en somme est fort plaisant. Mais ce qu'il me faut dire, c'est que l'original est ici infiniment plus vigoureux et surtout plus rythmé. Ecoutez Whitman: *When lilacs last in dooryard bloomed.*

Ecoutez son traducteur: *Au dernier temps des lilas en fleurs dans le jardin.*

Toute poésie a disparu. Par contre, il m'a semblé qu'aux passages de litanies si fréquents chez Whitman, la plume de Rosaire Dion-Lévesque courait allégrement. C'est que sans doute celui-ci retrouve dans certains passages whitmaniens le rythme qui lui est personnel, car Rosaire Dion-Lévesque est poète lui-même et très estimable. Il appartient à la descendance whitmanienne, qui ne semble pas près de s'éteindre dans le monde. J'avoue qu'il y a là une chose surprenante: non point que la poésie de Whitman ne contînt les germes du renouvellement actuel, bien au contraire, mais parce que Rosaire Dion-Lévesque, comme ses confrères, choisit dans *Brins d'herbe* justement ce qui est anti-poétique, une idéologie sociale et religieuse de qualité très médiocre. Rosaire Dion-Lévesque ne cache pas son enthousiasme pour l'évangile whitmanien dans une préface qui est un chant et un cri de foi. Il dit à Whitman:

> C'est par toi que je me suis haussé sur la crête des sommets inviolables où les haines, les préjugés et les peurs sottes n'atteignent pas. Tu m'as fait le cœur simple et doux comme la vie.

On ne peut s'empêcher de repenser à Bazalgette, qui fut le premier en France à répandre l'illusion whitmanienne, mais lui était aussi sensible à la poésie pure des *Brins d'herbe* qu'à la pseudo-philosophie de ce livre (2).

(2) Léon Bazalgette, *Walt Whitman*, « Mercure de France ».

R. de Maratray, sous le titre bizarre de **Whitmaniana** se révèle à nous comme un autre disciple de Walt Whitman. Son livre ne se présente pas comme critique et ce n'est que pour mémoire que je le cite. Je suis à peu près sûr que R. de Maratray fait aussi le contre-sens sur la pensée intime de Walt Whitman, comme, par exemple, lorsqu'il écrit: « Il avait, comme Beethoven, Hugo, un cœur fraternel et surhumain »; ou encore: « L'homme futur lui inspirait un amour sans bornes. » A chaque instant, R. de Maratray parle du « précepte de Whitman » et c'est toujours un précepte d'une noble et belle moralité. Walt Whitman peut être satisfait: il avait voulu, se drapant de noblesse et de désintéressement, passer pour le prophète des temps futurs, il a réussi. Heureusement, il vaut mieux et quelques pages de *Brins d'herbe* restent de la poésie, tout simplement.

MÉMENTO. — Un auteur nouveau est apparu à Broadway, Clifford Odets, dont on vient de jouer simultanément *Waiting for Lefty*, *Awake and sing*, *Till the day I die*, avec succès. — Waldo Frank fait parler de lui de nouveau; son roman *The death and birth of David Markand* (Scribners) dépeint, avec le lyrisme et l'humour qu'on lui connaît, la marche douloureuse et passionnée du héros vers un communisme régénérateur. — *Puzzled America* intéressera tous ceux qui aiment le talent de journaliste romanesque qui caractérise Sherwood Anderson (Scribners). Planteurs, fermiers, ouvriers, Anderson interroge une fois de plus l'Amérique multiforme que Whitman déjà célébrait. — Ruth Sherpard Phelps (*Songs from the past*, chez Jeannette Monnier, Paris), chante cependant les calmes beautés de l'Italie et la joie d'être « citoyenne du monde ». — *American Song* (Paul Engle, Doubleday Doran) est plus volontairement le produit du nouveau monde, bien que chargé des ornements poétiques de l'ancien. — *A Bibliography of the writings of Edgar Allen Poe*, par John W. Robertson, rendra d'éminents services; on y découvrira avec étonnement le nombre imposant de revues et de journaux où Poe écrivit des contes, des critiques, toute sorte de proses dont beaucoup sans doute sont sans valeur. Le second volume de cette bibliographie est en réalité une biographie de Poe. — Geneviève Taggard publie *Not mine to finish*, Harper and Bios, où elle chante non sans vigueur les émotions essentielles d'un cœur féminin. — Parmi les nombreux écrits analysant les conditions du présent (pour déplorer, en général, la médiocrité d'un siècle orgueilleux), je cite volontiers

The Age of Confidence, par Hendy Seidel Conby (Farrar and Rinehart), où le lecteur lira avec un délicat plaisir la louange des vingt années précédant la guerre. — Geneviève Taggard (avec Dudley Fitts) présente, dans une anthologie originale, *Ten Introductions : a collection of modern verse* (New-York), dix poètes qu'elle estime au rang des plus grands sans qu'ils aient atteint à la célébrité. Ce livre contient des choses charmantes et notamment de la juvénile plume d'adolescentes douées. — Beaucoup de poésie, d'ailleurs, chez les Etats-Uniens. Bravo! — Un « Centre national de la Poésie » a été créé à New-York dans le building de la radiodiffusion: manifestations de toute sorte et bibliothèque poétique de plusieurs milliers de volumes. — Plusieurs revues se consacrent aux poètes, *Poetry* (Chicago) en tête, d'une surprenante vitalité, *The American Poetry Journal* ensuite. Et puisque nous en sommes aux revues, signalons quelques naissances: *Mozaic*, dont le premier numéro a été une violente et cruelle attaque à l'égard d'Ezra Pound; *The Partisan Review*, qui semble se consacrer à la littérature populiste à tendance communiste; *Kosmos*, imprimé à Philadelphie, *Trend* à New-York, etc. *The Hound and Horn* ne paraît plus, et c'est grand dommage.

Parmi les revues récentes, place à part à l'*American Review*, petit format, présentation austère: pour la défense des vieilles idées du nationalisme américain. Paul Elmer More y analyse la poésie moderne de France, d'Angleterre et des Etats-Unis. Tout compte fait, *The American Review* me semble sévèrement sympathique.

Enfin, pour payer une dette ancienne, je ne veux pas négliger les publications, intéressantes dans leurs spécialités littéraires, de Bryn Mawr Pennsylvania, par exemple *The relations between Literature and Mediaeval Studies in France from* 1820 *to* 1860, par Dorothy Doolittle, et par exemple encore *The Plot and its constructions in* 18 *th century criticism of French Comedy*, par Edna C. Fredrick.

JEAN CATEL.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Jean Pons : *Les Origines de la guerre mondiale;* Rabat, F. Moncho. — Henry-Jacques Hardouin : *Avec les « Bleus » du 1er grenadier de France;* Figuière. — Léon Riotor : *Journal de marche d'un bourgeois de Paris (1914-1919);* Charles Lavauzelle. — Charles Delvert : *Carnets d'un fantassin;* Albin Michel. — Jean Bommart et Jean Puistienne : *Escadrille 155;* Berger-Levrault. — H. Roullier : *Les Hommes en cage;* Figuière.

Un agrégé de l'Université, M. Jean Pons, publie un petit précis historique sur **les Origines de la guerre mondiale.**

M. Pons qui est socialiste et anticlérical, a le jugement en partie obnubilé par les théories dont il est l'adepte. Si son exposé des faits, laborieux résumé d'ouvrages plus considérables, est généralement exact, ses commentaires sont généralement complètement faux. Attribuer à la grande industrie une part quelconque dans la guerre de 1914 est erroné: les magnats de l'industrie dont M. Pons raconte l'histoire ont cherché à vendre leurs produits: ils n'ont ni créé le mouvement nationaliste, ni même particulièrement subventionné sa presse. La guerre de 1914 est sortie de deux ordres d'événements: 1° l'antagonisme franco-allemand, d'abord rivalité (période de la Revanche), puis brimades et extorsions d'un Etat plus fort envers un plus faible; 2° les convoitises des Allemands d'Autriche (qui voulaient modifier à leur profit l'équilibre dans la Monarchie et dans les Balkans); inconsolables que leur gouvernement n'eût pas profité de la *conjoncture* de 1906, ils lui ont insufflé peu à peu la psychose qui a amené la querelle de juillet 1914. Depuis les origines du mouvement chrétien, le monde est ballotté entre deux tendances; l'une, inspirée par les sentiments d'humanité, aspire à la paix et à l'entr'aide; l'autre persiste à croire que la force donnant seule des droits, le but d'un gouvernement est de conquérir. La guerre de 1914 est le résultat des théories préconisées par les militaires comme Moltke I, Waldersee et Conrad, et non d'agissements de capitalistes. Nulle part la guerre n'a provoqué de plus vives protestations qu'au principal lieu de réunion de ceux-ci: la Bourse de Londres.

Les souvenirs de guerre de Henry-Jacques Hardouin, intitulés **Avec les « Bleus » du 1er Grenadier de France,** sont l'ouvrage de ce genre le plus long que j'aie encore vu: 601 pages d'un texte compact! Littérairement, on ne peut nier que le livre eût un peu gagné parfois à être élagué; il est cependant d'un bout à l'autre d'une lecture intéressante: c'est le récit d'un brave qui était et est toujours un brave homme; en lui, ni forfanterie, ni défaitisme. Dès les premières pages, il conquiert la sympathie du lecteur, captivé par le récit des exploits et des souffrances des braves du 46e, le régiment de La Tour d'Auvergne. Ajoutons que l'auteur avait pris des notes journalières qui ont fourni un cadre

solide à son récit; les dates y sont données jour par jour; les lieux indiqués avec soin; à la paix, l'auteur est allé les parcourir pour raviver ses souvenirs; son récit a donc une véritable valeur historique.

Débarqué le 8 août 1914 aux Paroches (près de Verdun), le 46e fit sa première attaque le 22 à Cosnes, mais la 10e division dont il faisait partie s'était engagée trop tôt, paraît-il; nos troupes se replièrent en désordre, décimées par la grosse artillerie qui avait bombardé Longwy et qui avait été retournée contre eux. Les jours suivants, la retraite continua, interrompue seulement à Fossé par une charge aussi épique que coûteuse. Le 46e prit part à la bataille de la Marne à Neuville-sur-Ornain (en face de Revigny). Quand elle prit fin, il n'était plus qu'un régiment squelette; il combattit ensuite en Argonne (et en particulier à Vauquois). Hardouin assista près de Bolante, à la charge des Garibaldiens le 8 janvier. Des recrues complétèrent en vain plusieurs fois l'effectif du 46e: le 10 janvier, il ne comptait plus que 318 hommes commandés par un capitaine, et parmi eux, 84 seulement étaient de ceux qui étaient sortis des casernes le 2 août. Le régiment fut alors envoyé au repos et complété de nouveau. Le 17 février 1915, il prit part à une nouvelle attaque sur Vauquois; elle échoua; une autre le 28 suivant fut plus heureuse. Hardouin y fut blessé. Après un séjour à l'hopital, il fut versé au 31e et retourna à Vauquois. C'est là que le 16 mai, un obus lui fracassant le poignet gauche, mit fin à sa participation à la guerre.

Je ne connais pas de souvenirs de guerre qui donnent mieux que ceux de Hardouin l'impression de ce que fut la Grande Guerre aux endroits dont bien peu sont revenus. Son livre mérite une place d'honneur dans toutes les collections d'ouvrages sur cette lutte effroyable.

En juillet 1914, M. Léon Riotor était secrétaire d'un ministre; ses fonctions, son âge le désignaient pour le camp retranché de Paris; il « préféra son grade de capitaine de réserve d'artillerie avec tous les risques qu'il comportait ». Il rejoignit donc le fort neuf à Vincennes où il devait être mobilisé. Les batteries d'active du régiment étaient déjà en route, celles du dépôt n'étaient pas encore formées et on ne

savait quand elles le seraient; Riotor reçut le commandement de la 5e section de munitions. Il put y observer combien la mobilisation des réserves était mal préparée: quand la 5e section s'embarqua le 6 août, son organisation était fort défectueuse. Son débarquement eut lieu à Darnieulles; l'ordre de retraite l'y joignit. Elle gagna Badonviller, Thiaville, Aydoilles (près d'Epinal), Saint-Ouen (près Sompuis); Riotor y vit le champ de bataille de la Marne; de là, en novembre, il passa en Artois. Il y resta en 1915 et 1916. En janvier 1917, il fut transféré dans la Meuse. En mai, il passa en Champagne. Il y resta jusqu'au 15 avril 1918 et alla alors dans l'Oise, où il fut nommé chef d'escadron. L'armistice le trouva près de Montcornet.

M. Riotor n'a vu en général que l'arrière; mais il a raconté franchement et avec précision ce qu'il a vu. Son récit, fort bien écrit, est assurément un des plus intéressants qui aient été publiés sur la vie des combattants pendant la guerre.

Les **Carnets d'un fantassin** du capitaine Delvair sont uniques dans leur genre par le scrupule que l'auteur a eu de ne rien ajouter à ses notes de premier jet sans le distinguer par l'emploi d'italiques. Ces *Carnets* constituent donc un document historique irréprochable, mais le résultat à la lecture n'est pas aussi heureux qu'on pourrait le souhaiter. Delvair n'a vu que de très petites portions du front: celles où il a combattu. Maintes de ses notes, pour être bien comprises et mises en valeur, devraient être complétées d'après les renseignements de ses compagnons, de ses voisins ou même d'après ses souvenirs. En revanche, une notable partie de ce qu'il a publié aurait pu être laissée de côté comme sans intérêt et n'accentuant pas les traits du tableau qu'il a tracé. Lui-même s'en est parfois rendu compte et a ajouté, par exemple, une longue note à ses notations primitives sur la bataille d'Ethe.

Au commencement de la guerre, Delvair, lieutenant de réserve, rejoignit le 101e à Saint-Cloud le 2 août. Le 10, il était à Billy-sous-Mangiennes et vit revenir les blessés du combat qui y fut livré. Le 22 août, il combattit à Ethe, le 31 à Halles où, déclara son chef de bataillon, « il se conduisit magnifi-

quement ». Le 3 septembre, à Sainte-Menehould, sa division s'embarqua en chemin de fer; elle ne débarqua que le 7 à Noisy-le-Sec, alla de là à Neuilly-Plaisance et s'y rembarqua le soir pour Nanteuil-le-Haudouin, où elle arriva le 8 au matin: ce jour-là, « marche toute la journée sous les boulets ». Le 9 au matin, repli dans la direction de Silly-le-Long. Le 10, les Allemands ayant battu en retraite, marche en avant. « Nous n'avions aucunement l'impression d'être victorieux », note Delvair. Le 13 septembre, il est à Attichy, le 16 septembre à Tracy-le-Val, le 23 il est blessé près de Roye. A cette date, le régiment avait déjà perdu 64 officiers et 3.663 hommes.

Le 11 novembre 1915, Delvair repartit: il alla avec sa compagnie en Argonne; le 11 mai 1916, il passa de là à Verdun où il fut un de ceux qui firent face à l'attaque allemande du 1er juin dans le secteur de Vaux. Le 4 juillet, il retourna en Champagne, sur la route de Vouziers. La blessure qu'il y reçut le 16 août suivant le fit envoyer à l'hôpital. Là s'arrête son intéressant récit, un de ceux qui font le mieux connaître ce qui se passait sur le front de combat.

Après avoir été blessé à Lihons en 1916 comme fantassin du 105e, le sergent Puistienne obtint de passer dans l'aviation. A l'école de Dijon, il apprit à voler et obtint son brevet de pilote; il passa de là au camp d'Avord pour se perfectionner, puis à la D. A. C. (division avions de combat), à Pau, où il s'exerça à « faire de la hauteur » (5.900 m.), et de l'acrobatie. Ses prouesses comme élève lui valurent d'être affecté en septembre 1917 à la **155e escadrille** de chasse, un groupe de braves, au cœur chaud et pleins d'allant, mais parmi lesquels la mort faisait souvent des vides. Patrouillant aux endroits les plus disputés du front, la 155e combattit successivement en Champagne, près de Montdidier et en Ardenne. Pour la première fois elle venait d'avoir le plaisir de fusiller l'ennemi sans rencontrer les fokkers de celui-ci quand l'armistice fut annoncé.

MM. Bommard et Puistienne racontent avec une verve et un entrain qui rend la lecture de leur livre fort attachante. Il initie à la vie et à l'état d'esprit de ces « chevaliers de l'air » qui constituaient l'élite de notre aviation.

Arrivée le 13 février 1915 au bois des Fosses, au nord de

Verdun, la 7e compagnie du 29e territorial s'y trouvait encore le 21 quand commença l'attaque allemande. Les obus ennemis massacrèrent la plupart des hommes de la 7e compagnie; deux cependant, ayant joint par erreur un groupe des nôtres cerné par les Allemands, furent pris avec lui le 24 au matin. On les emmena à Worms, puis à Mannheim. L'un d'eux, H. Roullier, dans un livre intitulé **Les Hommes en cage** et qui est écrit *d'une façon fort vivante,* raconte ces péripéties et celles qui, pour lui, suivirent. Etant devenu bronchiteux, il fut envoyé au camp de Tauberbischofsheim, puis interné en Suisse. Roullier a eu la chance de rencontrer surtout de bons Allemands, compatissants et généreux. Il cite d'eux de nombreux traits qui leur font grand honneur. On ne peut, par exemple, sans émotion, lire l'histoire de cet infirmier allemand, qui, voyant s'enfuir un Français qui avait des accès de démence, courut après et voulant le protéger contre des gardiens qui le poursuivaient, tomba, par inadvertance fusillé par eux, au moment où il leur criait: « Ne tirez pas, c'est un fou! »

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Emile Sedeyn : *Zigzags dans le monde. Choses vues au Tchad, au Maroc, en U. R. S. S., en Autriche et en France par 20 auteurs nouveaux,* avec une préface; Publications A.B.C., 12, rue Lincoln, Paris. 15 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Janduz : *Cours universel d'astrologie simple et scientifique, prélude à l' « Encyclopédie astrologique française »*; Alcan. 30 »

Histoire

Divers : *Initiation à la vie argentine.* Introduction de M. T.-A. Le Breton. Conclusion de M. F. Georges Picot; Colin.

Robert Cohen : *Nouvelle histoire grecque*; Hachette. 25 »

Edouard Krakowski : *Adam Mickiewicz, philosophe mystique. (Les Sociétés secrètes et le Messianisme européen après la Révolution de 1830).* Avec des documents inédits; Mercure de France. 15 »

Littérature

Ferdinand Bac : *Intimités de la IIIe République. La fin des « temps délicieux »*, souvenirs parisiens; Hachette. » »

Marcel Brière : *Frédégonde et Brunehaut*, récit historique; Edit. de France. 12 »
Henri L. Brugmans : *Le séjour de Christian Huyghens à Paris et ses relations avec les milieux scientifiques français*, suivi de son *Journal de voyage à Paris et à Londres*; Droz. » »
Cicéron : *Correspondance*, tome II. Texte établi et traduit par L.-A. Constans; Belles Lettres. 20 »
Emile Faguet : *Histoire de la Poésie française de la Renaissance au Romantisme*. IXe : *Les poètes secondaires du XVIIIe siècle* (1750-1789); Boivin. 15 »
Gaston Ferdière : *Jehan Rictus, son œuvre*. Portrait et autographes; Nouvelle Revue critique. 9 »
Jacques Levran : *Pierre Mauclerc, Duc de Bretagne*; Alcan. 20 »
Sylvain Malouvier : *Maux de saints*; imp. du journal *Le Petit Havre*, Le Havre. 15 »
André Maurois : *Magiciens et logiciens*. (Kipling. Wells. Schaw. Chesterton. Conrad. Strachey. Mansfield. Lawrence. Huxley); Grasset. 15 »
J. de Mestral-Cambremont : *Destins de femmes* ; Edit. Je Sers. » »
Henry Paté : *Le bréviaire des jeunes*; Fasquelle. 12 »
Albert Perrin : *Quand l'enfant est parti...*; Libr. de la Faculté, Marseille. 10 »
Platon : *Œuvres complètes*. Tome IX : 1re partie. *La Politique*. Texte établi et traduit par Auguste Diès; Belles-Lettres. 20 »
François Porché : *Portrait psychologique de Tolstoï*; Flammarion. 18 »
Jane Raymond : *Esquisses pastorales*; Privat, Toulouse. 10 »
Jules Renard : *Journal*; Gallimard. 36 »
Fernand Robert : *Epidaure*; Belles-Lettres. 12 »
Paul Sirven : *Vittoria Alfiéri*, II; Droz. » »
J. et J. Tharaud : *L'ombre de la croix*; Nelson. 7 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Louis Guiral : *Secteur d'attaques*; Edit. de France. 12 »

Philosophie

Marcel de Corte : *Aristote et Plotin*; Desclée de Brouwer. » »
Gilbert Maire : *Bergson mon maître*; Grasset. 12 »
Jacques Maritain : *La philosophie de la nature*, essai critique sur ses frontières et son objet; Téqui. » »
E. Peillaube : *Caractère et personnalité*, publié par Ch. Eyselé; Téqui. » »

Poésie

Francis Barle : *Le cœur passionné*; Messein. 12 »
André Berry : *Le Congrès de jeunesse*, avec l'épilogue du trésor des lais; Firmin-Didot.
Arthur Bertschi : *L'élan des jours*; Edit. de la Baconnière, Neuchatel. » »
Marius Biencourt : *Fumées*; Messein 10 »
Pierre Chabert : *Ombres chinoises*; Messein. 9 »
Edouard Charton : *Seize musiques de l'âme* suivi de *La Tragédie de Salomé*; Messein. 10 »
Marcel Chauzy : *Rythmes*; Messein. 12 »
Guy Durand : *Les grelots du vent*. Préface de Pierre Grosclaude; Messein. 12 »
Joseph Marie Eudes : *Poésies*, tome I : *Au pays du nord-ouest. Une bonne halte. Désolation. Gros temps*; Figuière.
Valentin Georgesco : *Apprentissages*; Amitiés franco-roumaines, Cernauti, Roumanie. 12 »
Valentin Georgesco : *Les voix*; Edit. Corymbe. 8 »
Cécile Périn : *Miroirs du bonheur*; Le Divan. 12 »
Pierre-Louis Picard : *Voyage sur une bulle de savon*, poèmes sans ordre, suite n° 23; Poética, 29 rue Lefort, Paris. 8 »
Yves Rabault : *Chez nous*, poèmes poitevins; Revue moderne des arts et de la vie. 5 »

Politique

Jean Ajalbert : *L'Italie en silence et Rome sans amour;* Albin-Michel. 15 »

Etiennette Beuque : *Où va l'Irlande;* Figuière. 8 »

Jacques Choron : *La doctrine bolcheviste;* Rivière. 12 »

Alexandre Choulguine : *L'Ukraine contre Moscou, 1917;* Alcan. 15 »

Paul Valayer : *L'Allemagne fera-t-elle sombrer l'Europe?* Préface de Benjamin Vallotton; Hachette. » »

Questions coloniales

Jean Mélia : *Le triste sort des Indigènes musulmans d'Algérie;* Mercure de France. 12 »

Questions médicales

Docteur Cabanis : *Les grands névropathes.* Tome III : *Hoffmann, Heine, Swift, Quincey, Coleridge, Cooper, Tennyson, Chopin, Gogol, Gontcharov, Lermontov, Dostoievsky.* Avec 45 gravures; Albin Michel. 20 »

Questions militaires et maritimes

Georges Michon : *La préparation à la guerre. La loi de trois ans (1910-1914);* Rivière. 18 »

Questions religieuses

Louis Appia : *Témoins de sa résurrection,* contribution à une étude équilibrée de l'événement du jour de Pâques; Edit. Je Sers. » »

Giorgio Quartara : *La Femme et Dieu;* Alcan. 25 »

Roman

Mathilde Alanic : *Les remous du passé;* Flammarion. 12 »

Emmanuel Bove : *Le pressentiment;* Gallimard. 15 »

Félix de Chazournes : *Jason.* (Coll. *La renaissance de la nouvelle*); Gallimard. 15 »

Edouard Delpy : *Le crime de Brondesbury,* roman policier; Edit. de France. 6 »

Jean Desthieux : *Le péripatéticien;* Paris-Editions. 12 »

André Fraigneau : *L'irrésistible;* Gallimard. 15 »

Yves Gandon : *La belle inutile;* Albin-Michel. 15 »

Paul Gieure : *Nour El Aïn;* Edit. du Moghreb, Casablanca. 12 »

Kenneth Graham : *Au Royaume des Enfants : L'Age d'or,* traduit de l'anglais par Léo Lack; Mercure de France. 12 »

Louis Guilloux : *Le sang noir;* Gallimard. 20 »

Pierre Jean Jouve : *La scène capitale;* Gallimard. 18 »

D.-H. Lawrence : *La verge d'Aaron,* traduit de l'anglais par Roger Cornaz; Gallimard. 15 »

Alfred Machard : *La marmaille;* Flammarion. 12 »

Léon Moussinac : *Manifestation interdite;* Edit. sociales internationales. » »

Paul Nizan : *Le cheval de Troie;* Gallimard. 15 »

Raymond Offner : *La griserie des heures;* Edit. de Paris. » »

Albert Puech : *Requête au mandarin.* (Coll. *La renaissance de la nouvelle*); Gallimard. 15 »

Pierre Richard : *Le lycée magique;* Nathan. 12 »

Pascal Rose : *La vie de famille;* Gallimard. 18 »

Jacques Sahel : *90 jours ou l'odyssée d'une traite;* Malfère. 12 »

Saint-Sorlin : *Les croisés de la vertu;* Parisis-Editions. 12 »

Saint-Sorlin : *L'escalier de l'amour;* Parisis-Editions, 37, rue des Acacias, Paris. 12 »

Joseph Louis Sanciaume : *Les morts des roches rouges,* roman policier; Edit. de France. 6 »

Claude Silve : *Bénédiction;* Grasset. » »

Baronne Marie Surcouf : *L'aveu dans la nuit;* Tallandier. 12 »

Roger Vercel : *Remarques;* Albin-Michel. » »

Pierre-René Wolf : *Martin Roumagnac;* Albin-Michel. 15 »

Emile Zavie : *Le deuxième Comte d'Ormoise;* Gallimard. 15 »

Sciences

Marcel Boll : *La chimie au laboratoire et à l'usine, dans la nature et dans la vie*. Avec 250 illust., 20 tableaux et 2 index; Larousse. 15 »

Havelock Ellis : *Amour et vertu*. (*Etudes de psychologie sexuelle*, XIX). Edition française revue et corrigée par l'auteur, traduite par A. Van Gennep; Mercure de France. 20 »

Théâtre

Faïka-Terrier : *Au séjour des ombres. Un regard vers les mystères de la survie*, pièce en 3 actes et 4 tableaux; Figuière. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Charlotte Chabrier, premier prix Minerva. — Le premier livre éthiopien imprimé. — La « Frégate ». — Heredia et Albalat. — La guillotine avant Guillotin. — Le vers qui manque dans « Une Soirée perdue ». — Style administratif. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Charlotte Chabrier, premier Prix Minerva. — Nous avons récemment conduit au cimetière Charlotte Chabrier : auprès de la magnifique couronne offerte par la Société des Gens de Lettres, dont elle était sociétaire, voisinaient beaucoup d'admirables fleurs, et si celle qui lutta vaillamment, âprement toute sa vie contre la pauvreté a conservé dans l'autre Vie ce terrible sens de l'ironie des choses qui, dans les plus pénibles situations, lui permettait de faire sonner son beau rire brave, elle se sera amusée de cette luxueuse parure sur son pauvre corps de soixante-douze ans, enfin abattu par une longue, atroce maladie, qui l'emporta sur son extraordinaire vitalité.

Pour beaucoup de lecteurs, son nom ne voudra rien dire, ou presque : les morts vont vite, et à notre dure époque les vaincus sont déjà morts. Elle avait commencé tard à écrire pour les adultes, et le manque d'argent perpétuel, le souci d'une vie à gagner qui — (à plus de soixante ans et déjà malade!) — l'obligèrent jusqu'au bout à donner des leçons, à « accompagner » dans Paris des étrangères, ce dur souci ne lui permit pas de déployer toute sa mesure. Ajoutons que, délaissée très jeune par son mari, Charlotte Chabrier éleva *seule*, grâce à son travail, trois enfants.

Elle possédait un si merveilleux talent de pianiste qu'on lui avait alors (jadis) proposé de la faire débuter chez Colonne; mais il lui aurait fallu pouvoir consacrer quelques milliers de francs à son « lancement », et la pauvre Charlotte n'eut jamais devant elle, dans sa jeunesse, plusieurs mille francs dont elle pût disposer *pour elle*. Elle besogna donc, durement, car celle qui fut une belle jeune femme éclatante (elle aimait montrer ses anciennes photos) n'eut jamais l'idée qu'on pouvait se procurer de

l'argent autrement que par son travail, et l'on peut dire qu'à ce point de vue elle inspira de l'estime à tous ceux qui l'approchèrent.

Parmi ses « besognes », compterons-nous ces livres pour les enfants, qui eurent tant de succès et dont — mystère des éditions! — elle ne tira jamais qu'un maigre profit? Non, car elle avait plaisir à les écrire. L'autre matin, près de son cercueil, Paul Brulat la comparait à Mme de Ségur; comme la bonne comtesse, Charlotte Chabrier, maman passionnée, avait adoré les enfants et c'est sans doute cet amour qui lui permettait de les comprendre et d'écrire pour eux des livres charmants, tristes et tendres, qui gagnaient leurs cœurs.

Mais cependant elle était plus et mieux qu'un romancier pour enfants, et c'était bien l'avis de Gustave Geffroy, qui, vers 1923 ou 24, voulut faire décerner le Prix Goncourt à *l'Epousée*; c'était aussi l'avis de l'auteur de *Champi-Tortu* : n'est-ce pas, Gaston Chérau? Quelle joie nous eûmes, au Jury Minerva, lors de notre premier Prix, en 1926, à mettre en vedette ce déchirant, cet ironique, ce vibrant manuscrit des *Danaïdes*, tout sonore de rires amers et de sanglots!

L'œuvre réel de Charlotte Chabrier, celui qui devrait lui permettre de n'être pas oubliée, il n'est pas constitué par les livres qu'elle a écrits pour des enfants, mais par cette histoire vraie de sa vie, à peine romancée, qu'elle a racontée à travers plusieurs volumes, écrits avec tant de passion, avec un souvenir si net et si violent des injures subies, des meurtrissures éprouvées, avec une ironie si âpre qu'on frémit à feuilleter certains chapitres comme si on entendait une voix vivante vous parler à l'oreille. Toute sa prodigieuse vitalité passait dans ses souvenirs, qu'elle revivait vraiment comme s'ils étaient de la veille, et où le rire venait tempérer l'amertume, car elle était une étonnante caricaturiste, et cette verve incroyable, par laquelle elle savait animer des heures de confidences qui eussent dû être déchirantes, cette verve ne s'est pas évaporée au travers des mots écrits, comme il arrive trop souvent chez les grands causeurs.

Elle a su aimer et elle a su haïr avec une rare force. Ce ne fut pas une amoureuse : née pour être « la femme d'un seul homme », cette épouse abandonnée n'a éprouvé avec violence que l'amour maternel (qui lui inspira un livre adorable, qu'un éditeur devrait bien exhumer : *Monsieur Petit-Frère*) et qui parcourt, comme le sang parcourt les veines d'un corps, les deux récits qui se font suite : les fameuses *Danaïdes*, et cette *Lionne et ses Petits* qu'elle a écrite dans des tourments, des difficultés inouïes, qu'elle tenait à

achever avant de mourir et à laquelle, avant de se taire pour toujours, elle n'a pas eu la joie de voir un éditeur s'intéresser (malgré l'admiration littéraire qu'inspire ce manuscrit à tous ceux qui l'ont pu lire) — « parce que c'est un livre sombre ».

Charlotte Chabrier écrivait toujours dans une langue musclée, virile, solide, avec une éloquence sobre dont l'accent entre quelquefois dans le cœur comme une lame et qui vous donne alors envie de sangloter; et, en même temps, par une sorte de dédoublement, elle se regarde pleurer et elle voit de quoi elle pleure, et par qui : alors l'indignation se double d'une savoureuse ironie, qui emporte le morceau. Le Père dans *les Danaïdes*, la Belle-Famille dans *l'Epousée*, sont des figures dignes de Dickens, de Georges Duhamel, de Thackeray.

Elle n'avait pas d'imagination, en dehors de ses romans enfantins (eux-mêmes souvent nourris de sa vie réelle!). Elle me l'a dit souvent : elle n'a rien inventé. A peine a-t-elle romancé ici et là. Elle inventait si peu que, sur ses brouillons, elle commençait par écrire les noms réels des personnages, parce qu'elle stimulait mieux ainsi sa mémoire, sa rancune, son amour; elle ne changeait les noms que sur la copie, au moment d'aller la présenter à un éditeur. Elle était de ces rares femmes qui ont du sens critique, même pour elles-mêmes (et pas seulement pour elle-même : avec quel bon sens et quel sens littéraire fin et mordant elle savait juger les livres du jour et les fausses gloires du moment!), et elle corrigeait son œuvre propre avec une rare lucidité. Instruite, cultivée, et fine grammairienne, elle savait si c'était bon et pourquoi c'était bon.

Faut-il, pour avoir une idée de sa vie, lire ses récits dans l'ordre chronologique où ils ont paru? Non. Il faut lire d'abord *l'Epousée* (1), puis *les Danaïdes* (2), ensuite *Monsieur Petit-Frère* (3); continuer par *la Lionne et ses Petits* (quand une revue ou un éditeur fera voir le jour à cette œuvre!) et terminer par *Une Jolie Femme meurt deux fois* (4), qui parut, si ma mémoire est exacte, vers 1925. Rayonnante et éclatante, Charlotte Chabrier avait eu du mal à accepter l'amoindrissement physique continu des années; elle m'écrivait un jour : « Je ne peux pas m'habituer à vivre dans cette vieille femme. » (Il n'y avait pas longtemps qu'elle s'était décidée à me dire son âge...)

La vie l'avait peu gâtée, et elle n'avait pas su apprivoiser la

(1) Albin-Michel.
(2) Ferenczi.
(3) Ce livre est épuisé; je ne sais plus si c'était chez Hachette qu'il avait paru.
(4) Albin-Michel.

vie; même ses rares chances n'ont pas été utilisées. Elle n'eut vraiment qu'une grande joie, celle de ce prix Minerva dont (outre l'aide matérielle) elle espéra beaucoup pour sa carrière. Là, encore, elle fut déçue. C'était comme si elle avait manqué le coche, une fois pour toutes, pour toutes les joies.

Peu à peu, tout lui manquait, d'ailleurs : éditeurs, journaux, revues se fermaient à cette femme vieille et sans argent. Et puis le terrible mal est venu.

Et maintenant celle qui eut tant de vitalité est à jamais immobile. Ses amis n'entendront plus son grand rire. On ne recevra plus ces lettres couvertes de lignes se chevauchant dans tous les sens. Ce cœur passionné et exigeant est muet. Celle qui a tant aimé, tant haï, tant pleuré, tant ri, tant écrit, se tient silencieuse. Celle qui a tant travaillé va pouvoir être paresseuse. Reposez-vous enfin, pauvre Charlotte, — chère, chère Charlotte! — HENRIETTE CHARASSON.

§

Le premier livre éthiopien imprimé. — Le premier livre imprimé en caractères éthiopiens le fut à Rome par un imprimeur d'origine allemande, au début du XVIe siècle. C'était, comme presque tous les premiers ouvrages imprimés, dans tous les pays de la chrétienté, un livre liturgique, un psautier; son titre latin est le suivant:

PSALTERIUM *et Cantica Canticorum et alia cantica biblica,* ÆTHIOPICE; *et syllabarium seu de legendi ratione.*

Le premier folio est occupé par une belle gravure sur bois, tirée en rouge, entourée d'une bordure ornementale, de style Renaissance. Ce bois, de 161 sur 97 mm., représente le roi David jouant de la harpe, assis sous un arbre; au fond un paysage. Au verso de ce premier feuillet, se lit un avertissement, en latin comme le titre, de Jean Potken, prévôt de l'église Saint-Georges de Cologne, qui a présidé à l'édition. Le texte commence ensuite, imprimé en noir et en rouge, en caractères éthiopiens et se poursuit du fol. 2 au recto du fol. 100. Il est suivi d'un second avertissement de Potken et du colophon ainsi libellé:

Impressum est opusculu hoc ingenio & impensis Ioanis Potken Prepositi Ecclesie sancti Georgii Colonieñ. Rome per Marcellum Silber al's Frack: & finitu Die vltima Iunij Anno salutis. M. D. *xiij.*

Au fol. 90, on trouve un second avertissement de Potken; puis, au recto du fol. 100, un troisième avertissement, en latin toujours, termine la page. Au verso, après sept lignes de texte, une

dernière lettre du même précède l'achevé d'imprimer, en rouge: *Finitu Romæ Die, X. Septembris. Anno xpianæ Salutis.* M.D.XIII.

Les deux derniers feuillets sont occupés par l'alphabet chaldaïque comparé au latin.

Alphabetu seu potius Syllabariu Iram Chaldear.

Un exemplaire de ce Psautier a été mis en vente en 1910, par la librairie Leo S. Olschki, de Florence, qui en donnait la description dans son Catalogue LXXII.

On voit que les rapports entre l'Italie et l'Ethiopie ne datent pas du XIXe siècle. Mais, au XVIe, Rome se contentait d'envoyer là-bas des livres liturgiques. — J. G. P.

§

La « Frégate ». — Depuis quelques semaines, on peut voir amarré sur la Seine, à l'île des Cygnes, dans le quinzième arrondissement de Paris, un beau trois-mâts-barque qui va servir d'école maritime, dirigée par des marins de métier, aux mousses de la marine marchande. La présence à Paris de ce morutier, *L'Ange*, de Fécamp, constitue un fait insolite, mais non pas tout à fait nouveau. Avant *L'Ange* on a connu, dans la capitale, *La Frégate*, qui venait de Paimbœuf. C'était également un trois-mâts. Il était de 1.000 tonneaux, mesurait 40 mètres de long, portait 40 canons, et servit, à ses débuts, d' « Ecole maritime du commerce ».

L'idée de l'installation de ce navire-école dans la région parisienne était venue, en 1849, à un inspecteur d'assurances sur la vie à forme de tontine, nommé Delaunay. Il faut croire qu'elle correspondait, sinon à un impérieux besoin, du moins à un engouement bien vif, puisqu'elle fut appuyée par Victor Hugo, Berryer, Dupin et le général Lauriston.

La Frégate fut spécialement construite pour sa destination d'école, et Delaunay avait rêvé de la faire stationner entre le pont d'Iéna et celui des Invalides; mais le tirant d'eau était trop faible, et il dut se contenter, provisoirement, du bassin de Neuilly, jugé bientôt insuffisant pour les évolutions. Le navire fut démonté à Paimbœuf, amené par chemin de fer et remonté sur place. Il arbora cette enseigne laconique: *Ecole spéciale préparatoire de marine théorique et pratique, approuvée par le Gouvernement.*

La mise à flot avait été autorisée par arrêté du Préfet de Police du 19 novembre 1851, et le 23 du même mois, eut lieu à Neuilly, en présence du président de la République — que devaient préoccuper les approches de la date du Coup d'Etat — la cérémonie d'inauguration.

En 1857, *la Frégate* avait remonté le cours de la Seine, par d'autres moyens que les siens propres, sans doute, et, du même coup, changé de destination. Elle était amarrée en aval du pont de la Concorde, et devenue restaurant.

Mais, en cet endroit, sa présence gênait les mariniers d'eau douce, et on décida de la faire stationner au Pont-Royal, ce qui provoqua les protestations d'un restaurateur établi sur le quai, qui cria à la concurrence déloyale, et celles des habitants de la maison portant le numéro 1 du quai d'Orsay, déroutés par l'introduction de ces mâts et de ces vergues dans leur champ visuel.

La Frégate, cependant, demeura. En 1860, n'ayant pu soutenir la concurrence du restaurateur protestataire, malgré la supériorité du pittoresque, elle s'était muée en établissement de bains, à l'enseigne des *Thermes de la Frégate de la Ville de Paris, Bains à l'eau de mer et de Seine, russes et médicinaux;* ce qui fit dire à un contemporain, Saint-Juirs, auteur de la *Seine à travers Paris:* « Elle n'alla jamais à la mer, mais la mer venait à elle, chaque matin, en wagon ». Les baigneurs qui payaient le prix fort avaient à leur disposition un réservoir d'eau salée qu'alimentait le train de marée.

Les nouveaux aménagements n'avaient pas coûté moins de 80.000 francs, paraît-il, et ils excitèrent la verve ironiquement mélancolique du poète Gabriel Marc qui, dans ses *Sonnets parisiens,* s'écria:

> Toi qui devais bondir sur la mer, ô Frégate,
> . . . .
> Ta cale désormais sert aux ablutions,
> Ta proue est enchaînée, et ta hune contemple
> La Caisse des dépôts et consignations.

La Frégate, fier voilier, à l'abri des naufrages, connut d'autres disgrâces: une explosion de chaudière en 1863, et un incendie en 1867.

En 1874, elle commençait à donner des signes de décrépitude; en 1883 elle menaçait ruine et on décida sa démolition, qui eut lieu au quai de Javel, en face de l'endroit où est amarré *L'Ange,* son successeur.

Le séjour de *la Frégate* en plein Paris, est rappelé par l'enseigne du café qui fait l'angle du quai Voltaire et de la rue de Beaune. Mais, à la devanture, une agréable et fallacieuse peinture, représentant une frégate toutes voiles dehors, bondissant sur une mer houleuse, si elle ne témoigne certainement de l'ignorance de l'origine de l'enseigne, est faite, du moins, pour égarer le spectateur. — ROBERT LAULAN.

§

Heredia et Albalat. — M. Gaston Picard a donné aux *Nouvelles Littéraires* du 5 octobre quelques tranches du chapitre consacré par Albalat aux *Samedis d'Heredia* dans ses *Souvenirs de la Vie Littéraire.*

Voici un passage de ce chapitre, que M. Picard n'a pas reproduit, et qui, pourtant, n'est pas le moins curieux:

Coutances, le 7 octobre 1935.

Quand Henri de Régnier publia ses poèmes libres, Heredia ne put s'empêcher d'admirer ce genre de souple production, qui était pourtant la négation de son esthétique. Je me souviens qu'il prit un jour le livre pour en lire à haute voix quelques pages. C'était une sorte de rêverie sur le bruit des vagues (« Bercez-nous, berceuses voix... etc... »). Il se mit à lire, en balançant les syllabes et en levant le doigt pour accompagner le son. « C'est tout à fait à part, disait-il, mais c'est tout à fait bien. C'est d'un... vrai poète. Heredia était très sensible à ces enchantements de mots, qui s'éloignaient et revenaient comme l'ondulation de la mer. Régnier abandonna vite ces exercices faciles, pour adopter définitivement l'irréprochable forme classique, et je crois que son talent ne s'en est pas mal trouvé.

Le beau de la chose est que « ces enchantements de mots » qui étaient néanmoins des « exercices faciles », M. de Régnier n'a pas eu à y renoncer, par la raison majeure que la paternité de la *berceuse* citée revient à Jean Moréas. C'est le début du deuxième sonnet des *Cantilènes:*

Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix :
Reflets exténués de choses en allées
Et sonnailles de mule au détour des allées.
— Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix.

L'erreur ne peut provenir d'Heredia. En 1894, il connaissait trop bien M. de Régnier, ses premiers livres et sa manière, pour lui attribuer des vers de Moréas. Et puis, Albalat nous le dit, Heredia ne citait pas de mémoire, « il prit le livre pour en lire quelques pages ».

Alors, quelle foi accorder au mémorialiste?

Paul Souday et M. Ernest Raynaud lui ont imputé le ton méprisant des propos qu'il prête à Heredia sur le compte de Moréas. Nous voyons qu'il allait jusqu'à dépouiller celui-ci, au profit d'un autre poète assez riche de son propre fonds pour se passer de cet acquis frauduleux. Il ne l'a pas fait exprès, dira-t-on. N'importe! Comme mémorialiste, aussi bien que comme maître d'écriture, Albalat doit être lu avec précaution. — EDMOND MORIN.

§

La Guillotine avant Guillotin (1).

Notre collaborateur Paul Guiton nous communique la lettre suivante, qui lui a été adressée :

Monsieur,

Permettez-moi de vous signaler, à propos de votre intéressante note sur la guillotine italienne, la figuration d'un supplice par couperet qui se trouve à l'église de Santa Maria delle Grazie, à 7 kilomètres à l'ouest de la ville de Mantoue, lieu de pèlerinage autrefois fameux.

Dans cette église, fondée en 1399, sont rangées sur la corniche, à l'intérieur de la nef, 44 figures votives, de grandeur naturelle, en cire et en bois, en costumes de leurs époques respectives, parfaitement conservées. Entre autres, Charles-Quint, Ferdinand Ier, le pape Pie II, le connétable de Bourbon et d'autres personnages importants. Mais aussi quelques individus de moindre envergure. Ainsi un homme dont j'ai oublié le nom (il y a vingt ans que j'ai visité cette église), lequel, par un heureux hasard, échappa au couperet. Il s'est fait représenter à genoux, la tête sous un énorme couperet, qui peut glisser entre deux poteaux. Ce couperet n'est pas lesté d'un poids, comme celui de la guillotine. Il est posé sur le cou du supplicié. Le bourreau, qui se trouve à côté de la victime, porte un énorme marteau en bois. Il lui suffisait évidemment de lever son bras assez haut et d'assener un fort coup sur le bord supérieur du couteau pour décapiter le condamné.

Par un hasard considéré comme miraculeux, le bloc en bois avait été mal fixé au manche; et lorsque le bourreau voulut exécuter son geste fatal, le bloc vola au loin au lieu de toucher le couperet.

Cet accident fut considéré comme un signe du ciel, et le condamné eut la vie sauve, comme l'explique une légende inscrite sous la sculpture.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération.

R. TUTEIN-HOLTENIUS,

Ancien ingénieur en chef
au corps royal du Waterstaat, Pays-Bas.

(1) Voir *Mercure de France*. « Echos », nos des 1er août, 1re et 15 septembre.

§

Le Vers qui manque dans « Une Soirée perdue ».

Rueil-Malmaison, 2 nov. 35.

Mon cher Directeur et ami,

Le «vers égaré» de Musset, dans *Une Soirée perdue,* finira par se trouver partout, sauf dans la bonne édition. Je le découvre encore, en sa version correcte :

J'en aurai fait assez si je puis *le* tenter,

à la page 145 d'un tout petit volume, (format 15 × 7), *Poésies nouvelles* « par Alfred de Musset », Bruxelles, imprimerie G. Stapleaux, 1851, publié trente ans avant l'édition qui « rétablissait » fautivement le texte.

Je vous serre la main. — A. M.

§

Style administratif. — Un de nos confrères nous communique les instructions suivantes, relevées dans une brochure de la Préfecture de Police sur le danger aérien:

Si vous êtes gazé
Restez couché.
Ne bougez pas.
Ne touchez pas vos vêtements avec les mains nues.
Déshabillez-vous si vous le pouvez et lavez-vous à l'eau savonneuse à plusieurs reprises.

Peut-être ces explications auraient-elles gagné à être formulées d'une façon un peu plus cohérente; car elles semblent recommander de rester couché sans bouger et, dans le même temps, de se déshabiller et même de se laver. Il est vrai qu'elles ajoutent: *si vous le pouvez.* Ces quatre mots font là un effet plutôt ironique, ce qui n'est pas administratif.

§

Le Sottisier universel.

C'est cette montagne des Oliviers que le Christ montera, chargé de sa croix, et où il rendra le dernier soupir. — *Æsculape,* septembre 1935.

Une fois tous les deux ans, l'automobile vient patronner de toute sa puissance la petite reine, la bicyclette enfin, cette automobile à traction humaine. — *Paris-Soir,* 28 septembre.

(1) Voir *Mercure de France,* nos des 1er septembre, 15 septembre et 1er octobre.

De plus, le criminel s'est montré singulièrement habile; il a fait disparaître tout moyen d'identification... Les bouts des doigts ont été coupés à la hache ou frottés avec du papier de verre pour faire disparaître les empreintes. — *Paris-Soir*, 2 octobre.

...Le prix Jules Davaine (1.500 francs) [a été décerné] à la princesse Amélie Murat... — *Le Journal*, 25 octobre.

VIEUX PAPIERS. — *3 septembre 1805.* Le peuple allemand sera le bloc de granit sur lequel Notre Seigneur pourra élever et achever la civilisation du monde. — *Guillaume II.* — *L'Ordre*, 3 septembre.

Lundi soir, après le passage de l'express 1413, venant de Clermont, les employés de la gare trouvèrent sur la voie, à quelque distance de la gare, le corps d'un homme dont la tête avait été détachée du tronc par un convoi... Le corps a été trouvé agenouillé au milieu de la voie, ce qui laisse supposer qu'il s'agit d'un suicide. — *L'Auvergnat de Paris*, 15 septembre.

§

Publications du « Mercure de France ».

ADAM MICKIEWICZ, *Philosophe mystique. Les Sociétés secrètes et le Messianisme européen après la Révolution de 1830. Avec des documents inédits.* Par Edouard Krakowski. Volume in-16 double-couronne, 15 francs. Il a tiré 40 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma à 40 francs.

ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE SEXUELLE. TOME XIX. AMOUR ET VERTU. Edition française, revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. van Gennep. Volume in-8 carré, 20 francs.

§

Avis à nos abonnés. — Ceux de nos abonnés qui désirent que leur exemplaire leur soit envoyé rogné n'auront qu'à en informer l'administration du *Mercure de France*, 26, rue de Condé.

Notre numéro du 1er décembre sera, comme nous l'avons déjà annoncé, consacré en partie à notre regretté directeur Alfred Vallette.

Pour répondre à certaines demandes, nous tirerons de ce numéro des exemplaires spéciaux sur papier de bonne qualité, au prix de 8 francs. Ceux de nos abonnés, lecteurs et amis qui désireraient recevoir cet exemplaire voudront bien nous en faire la commande de toute urgence.

Le Gérant: JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1935.